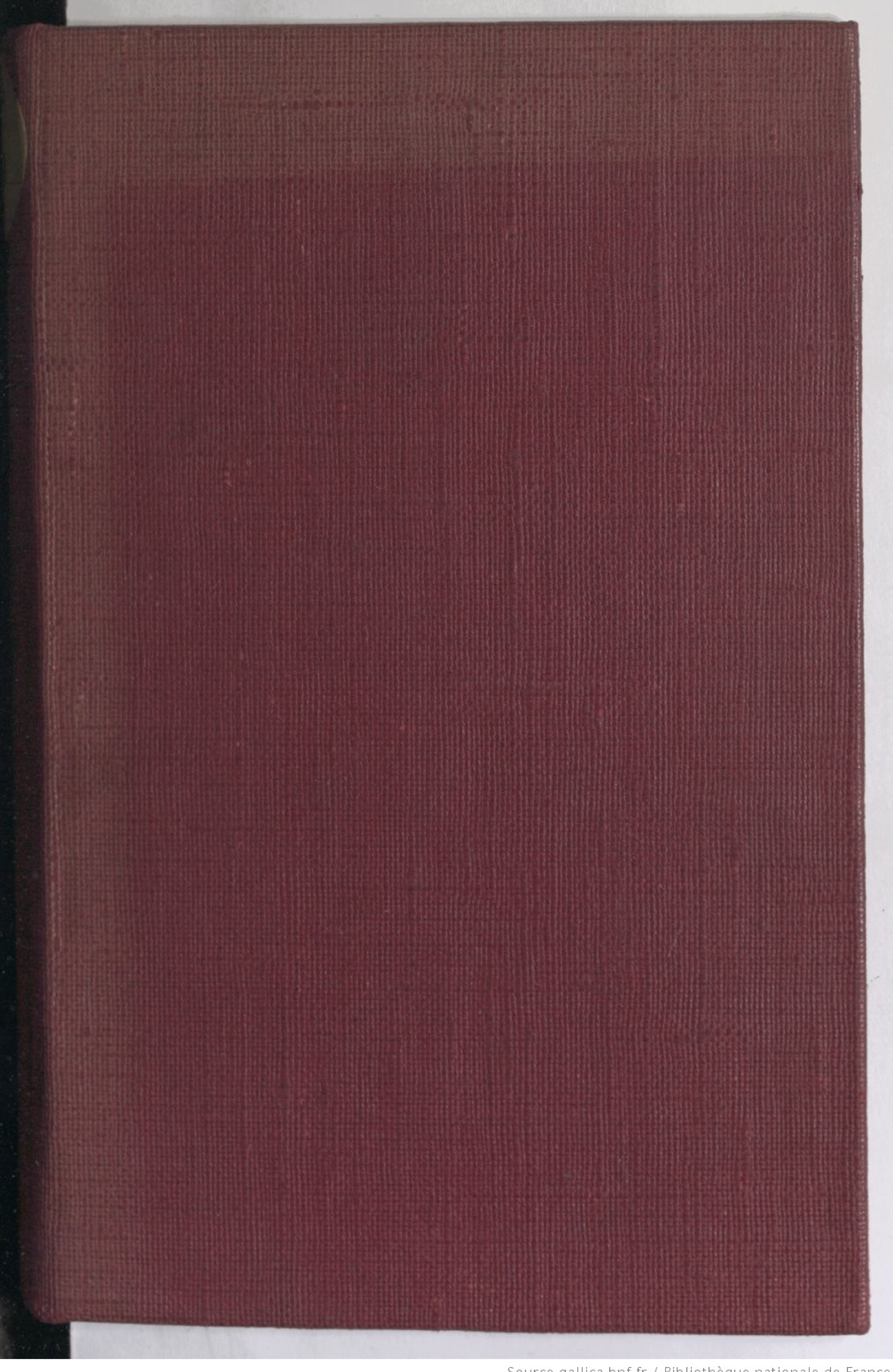


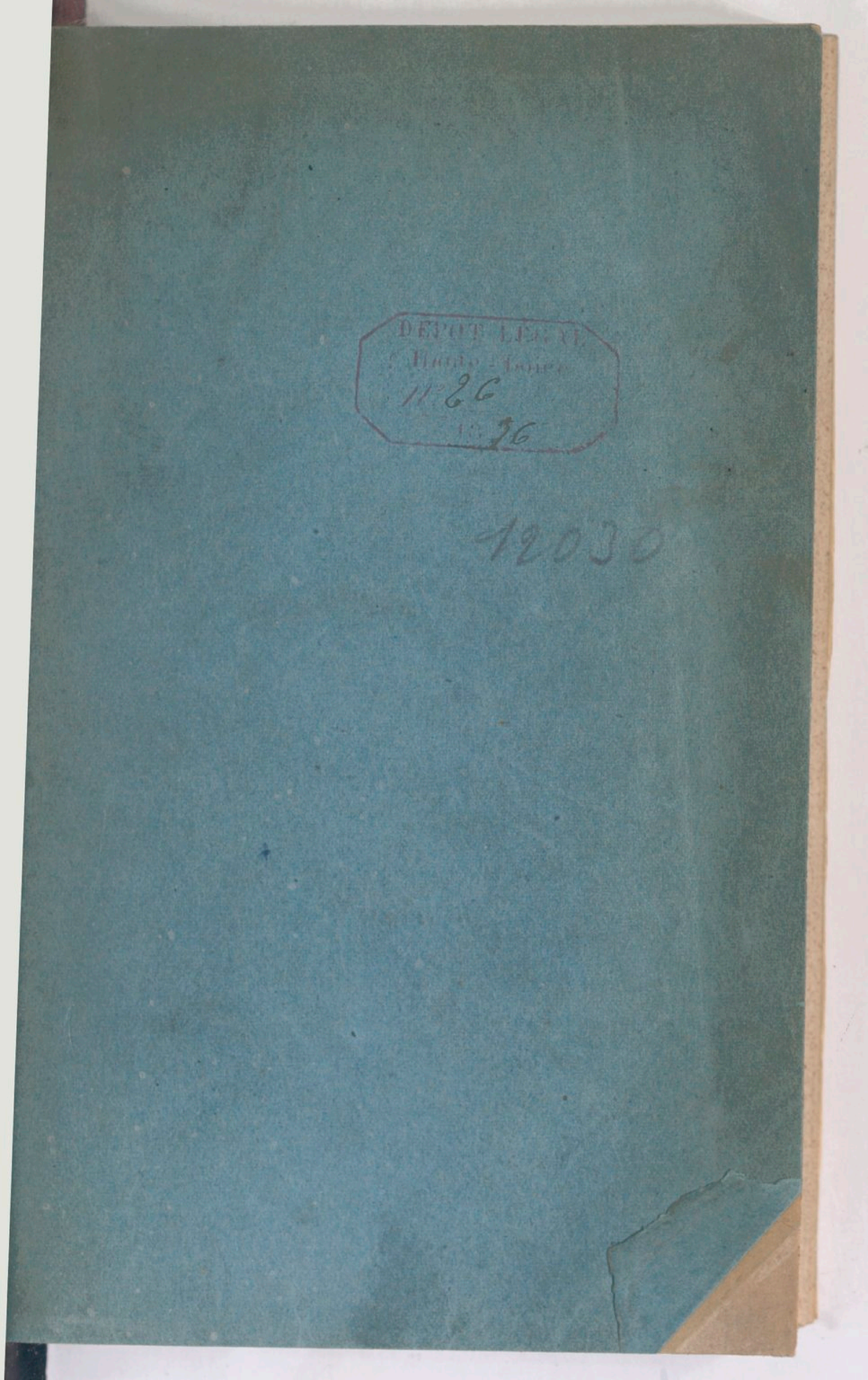
Journal d'une désoeuvrée / par G. de Parseval-Deschênes











JOURNAL

D'UNE

DÉSŒUVRÉE

LE PUY. — TYPOGRAPHIE DE M.-P. MARCHESSOU

JOURNAL

D'UNE

DÉSŒUVRÉE

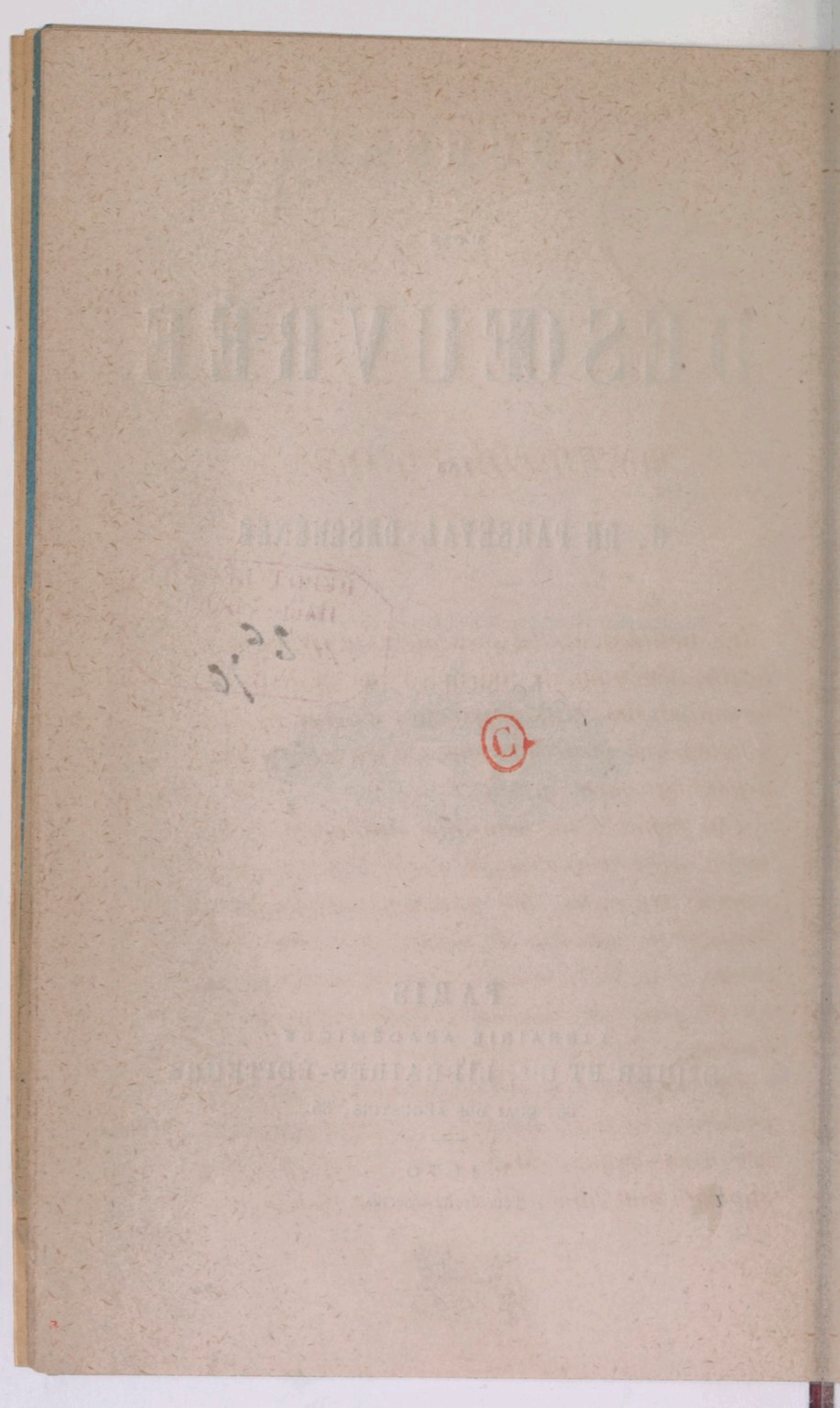
PAR

G. DE PARSEVAL-DESCHÊNES



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1876



INTRODUCTION

Les quatre nouvelles présentées au public sous le titre générique de Journal d'une désœuvrée, *ne sont pas des récits disparates, n'ayant d'autre cohésion que la désignation qui les réunit. Leur histoire est courte, la voici :*

Une femme d'une éducation distinguée, riche, oisive, assez heureusement douée pour avoir su trouver, au milieu des agitations mondaines, le temps de se recueillir, de penser, de vivre en elle-même, ce qu'on ne fait plus guère à notre époque, a écrit jour par jour le compte-rendu de son existence.

Ces confidences autobiographiques, faites pour elle seule, en toute sincérité, n'étaient pas destinées à voir le jour. Mais si celle qui les a tracées apparaît tout entière dans les pages de cette œu-

vre inconsciente, dont l'unique mérite est de n'avoir été ni cherchée ni voulue, elle y a sans le savoir mis plus qu'elle-même.

Il a semblé, en effet, que certains épisodes sortaient du cadre restreint des incidents purement personnels et touchaient à l'intérêt général. De là la pensée de les publier.

Quatre d'entre eux, soit par leur nature, soit par le ton de la narration, répondent à peu près à autant de phases distinctes du caractère. Pour éviter la monotonie qui, auprès des indifférents, est l'échec habituel des ouvrages de ce genre, on a fait en sorte de les isoler et de donner à chacun d'eux, en même temps que sa physionomie particulière, la qualité la plus propre à les faire excuser, c'est-à-dire la brièveté. Toutefois, il n'était pas moins important de respecter le lien naturel qu'ils tiennent de leur naissance et qui les constitue frères. Ce sont donc les chapitres d'un livre; indépendants les uns des autres, parce qu'isolément ils forment un tout; solidaires, car ils sont fils de la même pensée.

L'étourderie, l'inexpérience à divers points de vue forment le fond des deux premières nouvelles. Un sentiment plus réfléchi et plus sérieux perce dans la troisième. A l'époque où se place la dernière, la vie a fait son œuvre, la maturité se trahit sous l'enjouement qui subsiste encore. Dans

toutes éclate une tendresse vive, une affection simple, mais profonde et saine.

Ces petits mémoires sont avant tout ceux d'une personne honnête. Qu'on ne s'étonne donc pas de n'y rien rencontrer de suspect. Ceux qui, au vu du titre, seraient tentés de chercher quelques-uns de ces écarts d'imagination, sinon de conduite qui frisent le scandale, feront bien de fermer le volume avant de le lire, ils se méprennent et ne trouveront rien de ce qu'ils attendent.

De moralité il y en a qu'une seule, qui n'est proclamée nulle part, mais se reflète partout, sous la forme de cette conviction naïve : que dans le mariage tout le bonheur d'une femme vient de son mari, que ce qu'elle peut faire de plus sage est de se laisser guider par lui, qu'enfin l'affection de ce mari est sa principale sauvegarde dans toutes les situations.

C'est bien peu, c'est bien démodé et surtout, pour un grand nombre, la conclusion est contestable. Les plus récalcitrantes reconnaîtront au moins qu'elle peut se soutenir. Cela suffit, car, en se racontant elle-même, la désœuvrée n'a pas souci de faire des prosélytes ; encore moins se permettrait-elle de donner des conseils et de monter en chaire.

A proprement parler, elle n'avait point de but en écrivant son journal; si ce n'est, probable-

ment, de se soustraire à l'ennui, cet enfant terrible de l'oisiveté. Les humbles fleurs qui poussent dans les prés aux premiers soleils d'avril, n'ont pas non plus de raison d'être. Elles éclosent, s'épanouissent et meurent ignorées ; seules, les fillettes s'en amusent, parfois, un instant.

Ainsi [illegible] ces nouvelles : c'est un très-modeste et très-petit bouquet de fleurs des champs. Beaucoup passeront sans l'apercevoir, les blasés le dédaigneront, peut-être aussi quelque autre désœuvrée lui sourira.

Quel que soit le sort qui lui est réservé, il ne fera de mal à personne. Sans doute l'éloge est mince, mais encore ne peut-on en dire autant de tous les bouquets.

Bourg, mai 1876.

G. DE PARSEVAL.

JOURNAL D'UNE DÉSŒUVRÉE

I

JOURNAL D'UNE DÉSOEUVRÉE

I

L'OMBRE

14 septembre 186..

N'était ma tante Glossinde, et le respect que je conserve pour ses idées, il y a longtemps que je t'aurais abandonné, mon pauvre journal ! — Que de fois, assise devant ma table, et me préparant à écrire, il m'est arrivé de considérer d'un œil mélancolique la page blanche que j'allais couvrir de pattes de mouche, et de tomber dans une méditation profonde. — A quoi sert tout ce grimoire ? me disais-je. A quoi bon ces confidences que je me fais ainsi à moi-même, et qui, destinées à n'avoir jamais

de lecteurs, ne forment rien de plus qu'un inutile fatras ! Que de temps perdu représentent tous ces feuillets, nombreux déjà, qui s'entassent les uns sur les autres ! Il y a là une part de ma vie, non la moindre peut-être, puisque c'est le produit de ma pensée ; quels fruits suis-je appelée à retirer de ce travail ? N'est-il pas stérile et vain ? Est-ce que je ne m'agite pas dans le vide, comme l'écureuil dans sa prison mobile ? Et pourtant, malgré dégoûts et défaillances, je n'ai pas interrompu ma tâche de chaque jour ; j'ai tenu à honneur de la remplir, coûte que coûte, et parfois j'y ai eu quelque mérite.

Ma tante me répétait souvent : — Défie-toi des amies intimes, et ne leur dis que ce que tu veux perdre. On ne sait pas à quoi est susceptible d'engager un secret reçu et confié. Une femme ne peut guère se passer de confident, je le reconnais ; prends-en un qui soit discret, et, pour être certaine qu'il ne te trahira pas, choisis-le muet et inanimé. Emploie tes heures de désœuvrement à correspondre avec un être imaginaire, et confie-lui tout. Au besoin, détruis les lettres à mesure qu'elles seront achevées. Dans les moments d'affliction, tu éprouveras un soulagement immédiat, et tes plaisirs se doubleront au récit que tu en feras. D'ailleurs, tu contrac-

teras ainsi l'habitude d'écrire; ce n'est pas qu'elle me paraisse à rechercher pour une femme, mais elle implique celle de penser, qui n'est pas à dédaigner : elle la modère et la règle. Tu t'accoutumeras à te recueillir, à descendre en toi-même, à exercer ton esprit. Peut-être parleras-tu moins : ce sera autant de gagné pour la réflexion. N'attache pas d'autre importance à cette occupation quotidienne que celle d'un délassement; tu tomberais dans un excès grave, je veux dire la concentration exclusive en soi. Fais le journal de ta vie, rien de plus, mais pour toi seule. Ne te laisse pas rebuter par les premières difficultés contre lesquelles tu te heurteras. Exprimer simplement ce que l'on pense, cela paraît aussi tout simple; c'est fort difficile, au contraire, à en juger par le petit nombre de ceux qui parviennent à le faire. Enfin, si insignifiants que soient les détails dont u auras à parler, n'en néglige aucun; car rien n'est indifférent de ce qui s'agite en nous, et cet examen de conscience t'évitera beaucoup de fautes.

Bonne tante, j'ai suivi tes conseils : nul ne connaît mon journal. Je crois que ce secret est le seul que j'aie pour mon mari, et voilà deux ans que je suis mariée. En y réfléchissant, on est effrayé de ce qu'une femme peut dissimuler

à son mari. Il est vrai que Jean ne se soucie guère de savoir si j'écris ou non, jamais il ne m'a interrogée à cet égard. Pour parler franc, j'aime autant cela, parce que je suis plus à l'aise. Au surplus, faut-il tout dire à son seigneur et maître? Je ne serais pas fâchée d'avoir sur ce point l'opinion de la tante Glossinde. Malheureusement, je ne puis plus te consulter qu'en évoquant ton aimable souvenir, ombre sainte et chérie! Que n'es-tu là? Tu me donnerais sûrement un bon avis; j'en ai bien besoin.

Bizarre chose que l'association des idées! Tout cela vient d'un cas de conscience; c'est lui qui m'a inspiré ce retour vers le passé. N'est-ce pas ce que l'on a de mieux à faire que de s'y reporter quand le présent embarrasse? — Bref, je n'ai pas dit à Jean que M. de Rosverd avait jadis daigné jeter les yeux sur moi, et qu'il avait même essayé quelques démarches discrètes... Mon Dieu, quel enfantillage! Est-ce donc si difficile à écrire? Malgré moi, je viens de tourner la tête pour m'assurer que je suis toute seule. Il n'y a aucune inquiétude à avoir, ma porte est fermée à clé, et je ne serai pas dérangée, attendu que six heures sonnent.

Six heures, pas davantage. Une riante journée d'automne se prépare. Le ciel est bleu, sans brume ni brouillard, et le soleil, radieux, vient

de se lever derrière le clocher de la paroisse. Sur toute la campagne que j'aperçois de ma fenêtre passe comme un frémissement joyeux. Les oiseaux chantent sous le feuillage, j'entends mes poules qui picorent auprès du perron. Voilà Lovette, ma chienne, qui jappe aux canards, et ceux-ci ripostent par de vigoureux coin-coin. Tout là-bas, dans le chemin creux, une charrette passe ; la voix du conducteur, excitant son attelage, est apportée jusqu'ici... Eh bien, oui, M. de Rosverd a eu des velléités de demander ma main. Je ne l'ai appris que plus tard, et personne ne me l'a dit positivement, mais j'ai cru le deviner.

J'effacerais volontiers tout cela. Que signifient ces hésitations? Je n'ai pas la prétention de me tromper moi-même. On ne m'a rien dit ; cela empêche-t-il que je sois certaine de ne pas commettre d'erreur? Sait-il que je suis au fait de cet incident? Je présume que non. Il y a si longtemps! Trois ans au moins. Qu'importe! mon devoir était de prévenir Jean.

Comment supposer aussi que les hasards de la vie allaient nous mettre en relations avec M. de Rosverd, que je n'ai vu que deux ou trois fois dans le monde, et à qui je n'ai jamais parlé ! Mon mari s'est pris pour lui d'une belle amitié, et l'a invité à venir passer quelques jours

chez lui, à la campagne. Ils se sont connus au cercle, se sont liés sans que je me doutasse de rien, et avant-hier au soir, Jean qui lisait son journal en bâillant, me dit tout à coup :

— Ma chère, j'attends un de mes bons amis demain, ou un de ces jours. Fais tout préparer pour le bien recevoir.

— Qui donc?

— Oh! c'est un étranger pour toi : Michel de Rosverd.

— Rosverd! Rosverd! Attends donc! Pardon, ce n'est pas un étranger, à preuve que...

Voilà ce que j'aurais dû répondre. Au lieu de cela, ce nom m'a toute troublée et j'ai rougi, je ne sais pourquoi. Afin de cacher ce malaise ridicule, je me suis levée pour chercher mes ciseaux, qui tombèrent sur ces entrefaites. C'était inutile, Jean baillait déjà de plus belle sur son journal et ne faisait aucune attention à moi. J'ai haussé légèrement les épaules. Au bout de deux minutes, il sommeillait; un quart d'heure se passa, il était trop tard pour avouer que je connaissais M. de Rosverd.

15 septembre 186...

Il est arrivé hier, par le train de une heure

cinquante. Mon mari me l'a présenté solennellement. J'étais mal à l'aise, un peu pensionnaire; quant à lui, il a été parfait de courtoise élégance, et n'a pas eu l'air de se rappeler nos antécédents. Je ne le croyais pas aussi bien. Dans mes souvenirs confus, je me le représentais plus petit et plus gros. Décidément, il ne me plaît pas trop au premier abord; je n'aime pas ses cheveux blonds frisottés, sa moustache retroussée et son lorgnon : ils ont tous un lorgnon! Mais son costume de campagne est d'un bon faiseur, et du dernier coquet. Jean m'a impatientée en m'énumérant les titres de ce visiteur à notre amitié. Notre!... nous verrons bien : provisoirement, j'affirme qu'il se trompe de moitié.

J'ai cru que cette soirée d'hier ne finirait jamais. Nous étions tous les trois autour de la table du salon. La lampe, posée au milieu, décrivait un cercle de lumière que je recevais seule, à cause de mon ouvrage (une nappe d'autel pour l'excellent abbé Prastex). Ces messieurs, renversés sur leurs fauteuils, devisaient bruyamment. Ce dernier mot ne s'applique pas à M. de Rosverd; il a trop de tact pour parler aussi haut devant une femme qui n'est pas sourde. Au reste, Jean n'attendait pas qu'on lui répondît; il bavardait sans cesse, en faisant

tourner ses pouces sur son ventre : je renonce à déraciner cette habitude, qu'il affectionne depuis quelque temps. La conversation était fort ennuyeuse ; les amis que je ne connais pas en faisaient tous les frais : — Avez-vous vu un tel? Qu'est-il devenu cet été! Et Chose? Et Machin? Une litanie incroyable. Cela m'agaçait. Autre chose aussi : M. de Rosverd tenait une revue par contenance, et son regard se fixait sur moi avec une persistance qui me gênait. J'essayai de lever les yeux, pour l'avertir que je m'étais aperçue de son manége, et qu'il me déplaisait. Malgré moi, je rougis, car nos yeux se rencontrèrent. Ce fut le dernier coup. L'irritation sourde que je ressentais faillit éclater. Je me contins, mais je fus incapable de continuer ma broderie ; mon coton se cassait à chaque instant — je le tirais sans doute plus qu'à l'ordinaire, — mon aiguille me piquait les doigts : tout allait mal.

Comment Jean, qui est un homme d'esprit, n'a-t-il pas deviné que j'étais au supplice? Il était heureux et épanoui pendant ce temps, et continuait de causer sans interruption : une vraie crécelle! Le nom de M. de Charizey est tombé alors de ses lèvres. Sa femme a fait un peu de bruit cet hiver, et Jean racontait l'histoire à M. de Rosverd qui, ayant passé toute la

mauvaise saison en Italie, ne l'avait apprise que par ouï-dire. Il donnait force détails, assaisonnés de réflexions piquantes, en riant de ce gros rire qu'il réserve pour l'intimité. Jamais il n'oserait le produire ailleurs que chez lui ; mais quand nous sommes entre nous !...

Son bonheur était grand de narrer des aventures de ce genre ; il parlait avec abondance et verve. Son accent gouailleur, l'éclair de malice sournoise dont il soulignait certaines parties du récit, par-dessus tout, l'expression de sécurité naïve qui s'étalait sur sa figure, me causaient une impression désagréable. J'avais le loisir d'étudier tout cela, je ne travaillais plus. « Pauvre Charizey, avait-il l'air de dire, ce n'est pas à moi que pareil événement surviendra jamais ; je puis me moquer de toi sans crainte. »

Certes, il a bien raison ; je suis une honnête femme, je saurai remplir mes devoirs, si difficiles qu'ils puissent être. Pourquoi cette conviction de mon mari, si clairement exprimée en présence d'un étranger, et avec tant d'inébranlable assurance, me fit-elle éprouver un sentiment pénible ? Je trouvais impertinent, tout au moins déplacé, qu'il se pavanât ainsi presque à mes dépens. Je suis franche, je mets à nu ici toute ma pensée : elle était fort mauvaise, j'en conviens, et je m'accuse. Loin de voir là un su-

jet de froissement, j'aurais dû me sentir heureuse d'être si bien jugée. Cela ne me fournit que l'occasion de rendre justice une fois de plus à l'excellente éducation de M. de Rosverd. Tant que dura cet épisode, qui fut d'une longueur démesurée, il ne fit pas attention à moi. Plus clairvoyant que Jean, il ne se méprenait pas sur mon attitude ; ou plutôt, peut-être, il avait plus de souci que mon mari de ne me pas déplaire.

Quand ce fut fini, et bien fini, je prévins ces messieurs, d'un ton froid, qu'il était dix heures. Jean, qui était en train, n'eût pas été fâché de prolonger la soirée. Je tins bon. M. de Rosverd passa de mon côté, témoignant ainsi une fois encore de son savoir-vivre. Voilà qu'au même instant Jean ajouta une réflexion sur madame de Charizey, et ses éclats de rire retentirent plus bruyants que jamais. Ah ! alors, M. de Rosverd se permit un inqualifiable mouvement de tête que je saisis au passage, et me regarda comme s'il me plaignait d'être la femme d'un homme affligé d'un rire semblable. C'est pourquoi je fis tout aussitôt comme mon mari, très-fort, et je tournai le dos à M. de Rosverd, qui avait besoin d'une leçon. Je pense qu'elle a été bonne.

18 septembre 186...

Je n'aime pas qu'on me plaigne, et j'ai été révoltée qu'il eût essayé de forcer ainsi ma confiance, qu'à peine débarqué, il prétendît entrer dans ma vie, en s'imaginant découvrir un joint. La nuit m'avait si peu calmée, que j'y songeais encore ce matin, lorsque je l'ai revu. Je m'étais armée en guerre pour repousser toute tentative analogue, au cas où elle se manifesterait. Grâce à Dieu, j'en ai été pour mes préparatifs. En me souhaitant le bonjour, sa convenance était parfaite ; il m'a paru avoir tenu compte de ma leçon, s'il l'a comprise — les hommes (je parle des plus délicats) ont une si grande rudesse d'épiderme ! — Je l'ai mis à l'aise immédiatement, par un procédé des plus simples, en l'abandonnant tout entier à Jean. Puisque c'est son ami, qu'il en jouisse, je ne le jalouse pas.

Pourquoi est-il venu à Grandpré ? Ce n'est pas être trop curieuse que de le demander. Qui a pu l'attirer ? Nous habitons un affreux pays, en pleine Champagne pouilleuse. La chasse n'offre aucun attrait, il n'y a pas de gibier. Quand un lièvre voyage dans nos parages, il

doit, s'il ne veut mourir de faim, emporter ses provisions. C'est connu, un vieux dicton le proclame depuis des siècles. Pour la pêche, nous avons une rivière qui traverse le parc. Je voudrais le voir sur ses rives, une ligne ou un filet à la main. Notre fleuve s'appelle le Bourbanson, et il est bien nommé. Je le défie d'y pêcher autre chose que de la vase. C'est peut-être la splendeur du paysage qui l'a séduit, lui qui arrive d'Italie. Il ne pouvait mieux tomber. De grandes plaines crayeuses où pousse une herbe courte et rare, des troupeaux de moutons, gardés par une population de bergers sales, vêtus de loques et dénués de pittoresque !...

Il aura compté sur le charme de notre intérieur, je ne vois plus que cela. Nous habitons un petit castel que j'adore, j'y suis née ; isolé, quoiqu'au bord d'un village, et nous ne voisinons pas avec les châtelains d'alentour, qui sont trop loin. Je n'en aime que plus Grandpré, où mon mari est à moi, bien à moi. Quelle idée l'a donc amené ici? Voilà deux jours que j'agite cette question. Ne m'aurait-il pas tout à fait oubliée? En vérité, je le crains. Jean serait de mon avis, s'il savait...

Descendons en nous-même, comme disait la tante Glossinde. Et puisque, pour moi comme

pour elle, la pensée n'apparaît limpide et claire que lorsqu'elle s'est formulée assez nettement pour qu'on la puisse écrire, venons à bout d'analyser celle qui me préoccupe.

En somme, sur quoi reposent mes appréhensions ? D'abord, sur des pressentiments, qui naissent et s'envolent sans cause appréciable connue de nous. Or, j'ai des pressentiments. Comme toutes les natures délicates et impressionnables, il ne me survient pas un événement heureux ou malheureux, que je n'aie été prévenue par quelque mystérieux avertissement. Quand il s'est agi de mon mariage, on ne m'avait rien dit, je n'y songeais pas, j'ai vu un beau matin une souris toute blanche trottiner dans ma chambre. Je me suis doutée tout de suite du motif qui avait déterminé maman à me recommander d'être bien belle pour le bal des Grandlux. C'est là que Jean m'a fait danser pour la première fois. Et trois semaines avant la maladie de papa, j'ai eu un rêve affreux. La veille du jour où on m'a donné Lovette, j'étais sûre qu'on me ferait un cadeau ; je le sentais. Le magnétisme explique tout cela. Donc, je suis une femme à pressentiments. Eh bien, j'en éprouve un qu'il m'est impossible de préciser. A cela s'ajoute le geste que j'ai surpris avant-hier. Ce n'est peut-être pas suffisant encore

pour l'incriminer. En conscience, je crois bien que non.

Depuis, sa conduite ou sa manière d'être à mon égard ont-elles été de nature à corroborer mes soupçons? Je ne sais trop que dire, si je repasse la journée d'aujourd'hui. Au déjeuner, il a mangé comme un sauvage. Un homme civilisé peut-il avoir tant d'appétit! Si, comme on le prétend, c'est le signe d'une conscience tranquille, cela lui serait favorable, mais l'endurcissement des criminels étant notoire, un bon estomac et un cœur de traître se concilient très-bien. Il a ensuite fumé un cigare, tandis que Jean préférait sa pipe, et nous sommes partis pour le moulin, ce que nous faisons tous les jours. Il ne m'a pas offert son bras, ne m'a pas parlé, même il a affecté de ne pas me regarder. Etait-ce le fruit de ma leçon d'hier ou une feinte?

Quand nous sommes rentrés, le facteur était arrivé. J'ai lu mon courrier. J'avais trois lettres : une de Joséfa, qui a perdu son perroquet; l'autre d'Henriette, six pages sur sa belle-mère morte en odeur de sainteté; la dernière d'Ernestine, dont le mari est dans les ambassades et vient d'obtenir la croix de l'Eléphant blanc.

M. de Rosverd s'est installé dans le salon avec le *Figaro*, Jean s'est jeté sur les *Débats*.

Au bout de dix minutes, j'aurai le courage de l'écrire, on ne s'inquiétait pas plus de moi que si je fusse restée au moulin. J'étais, il est vrai, très-absorbée par ma lecture. Cette pauvre Joséfa, que va-t-elle devenir? Cela ne m'empêchait pas de le regarder en dessous. Il avait étendu son journal, qui le masquait tout à fait. J'ai changé de place, pour me rapprocher du jour; il n'a pas bougé, Jean non plus. Ne se sont-ils pas avisés soudain de parler politique? L'un tenait pour Rochefort, l'autre pour Raspail. Je me suis enfuie; on ne m'a pas rappelée.

La discussion politique ne semble pas s'être beaucoup prolongée. Je m'étais mise aux aguets, pour savoir si mon intervention ne deviendrait pas nécessaire; on ne parlait plus, cela m'a surprise, car sur de pareils sujets, on s'échauffe vite et les voix s'enflent. Qu'ai-je entendu tout à coup, le piano, — mon piano! — Serait-ce un pianiste? Il a joué pendant une heure au moins. Jean a poussé la politesse jusqu'à rester avec lui tout le temps, ce qui est très-méritoire, vu son amour pour la musique. Si c'eût été moi, en moins d'un quart d'heure sommeil ou fuite, pas de milieu.

C'était un charmant concert; il est excellent musicien, et joue à ravir les bluettes qui lui revenaient à la mémoire. Il y avait une succes-

sion d'airs populaires italiens, de *canzoni*, qui ont fait mon bonheur. J'ai été sur le point de courir au salon, pour mieux écouter. Après réflexion, je n'ai pas voulu. Qui sait si ce n'est pas un piége? me suis-je dit. Cette sérénade n'est évidemment pas à l'intention de mon mari. Il n'a d'autre but, au fond, que de m'attirer; et j'irais sottement lui donner cette facile victoire! La ruse est trop grossière. Je l'ai laissé pianoter, mais il a fallu du courage.

Rien de remarquable ensuite. En somme, je suis assez satisfaite et je commence à espérer que je me suis trompée sur ses intentions. Aussi, j'étais disposée à me relâcher de ma sévérité. C'est le moment qu'a choisi Jean pour me dire, pendant une courte absence de son ami :

— Je trouve que tu es bien peu aimable pour ce pauvre Rosverd. C'est un excellent garçon, que j'affectionne; s'il ne te plaît pas, prends sur toi!

16 septembre (minuit).

Je n'ai reparu qu'au dîner, avec une fleurette dans les cheveux et ma robe bleue. Jean aime beaucoup cette toilette. J'ai pris sur moi. Ce

soir, je lui ai fait compliment de son talent et j'ai demandé si je pouvais, sans être indiscrète, solliciter une seconde représentation des *canzoni*. Il s'est mis à ma disposition avec empressement. J'étais sous le charme. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, aux conséquences de mon amabilité. Il s'arrêta, j'avais une folle envie de lui crier : Encore ! lorsque, se penchant vers moi, il me demanda, avec une exquise politesse, s'il n'aurait pas à son tour le plaisir de m'entendre. Il savait qu'indépendamment de ma supériorité comme exécutante, j'étais une cantatrice distinguée, ce fut ce qu'il me débita. Qui l'avait si bien instruit, puisqu'il ne me connaissait pas? Je tentai de m'excuser, mais je comptais sans mon mari, qui eut le tact délicat d'insister pour que je ne me fisse pas prier.

Ce qui m'intimidait n'était pas de toucher du piano en sa présence. Après tout, on s'en tire toujours avec un de ces grands morceaux qui vous mettent les auditeurs en déroute, sont assez longs pour les faire bâiller et trop bruyants pour leur permettre de dormir. Il avait parlé de ma voix, c'est là ce qui me tourmentait. Qu'il sût réellement que je chante, ou qu'il n'eût eu en vue qu'une galanterie banale, il était tombé à peu près juste. On m'accorde une bonne méthode et un degré de savoir auquel parviennent rare-

ment les cantatrices amateurs. En ce qui concerne l'organe, j'ai un contralto puissant, assez du moins pour qu'on s'étonne, m'a-t-on assuré souvent, d'entendre tant de bruit sortir d'un corps si frêle. Ma règle est de ne chanter que dans l'intimité la plus absolue, par deux raisons : la première, c'est que... Je ne sais vraiment comment exprimer cela. Quand je chante, c'est comme si j'avais une robe trop décolletée ; quelque chose que je ne puis définir se révolte en moi. L'autre raison est plus grave encore. Le chant me produit un effet bizarre, il me grise et m'enlève la libre disposition de mes facultés.

Je m'assis hardiment devant le piano, et j'attaquai avec énergie, peut-être aussi un grain de malice, un grand air allemand. C'était de la musique de l'avenir, ni plus ni moins. Quand on me fait jouer contre mon gré, j'offre du Wagner. J'ai, pour ces occasions, un morceau spécial qui m'a rendu déjà de grands services. Jean l'a subi tant de fois que, dès les premières mesures, il quitta doucement le salon, ce qui faillit me démonter. M. de Rosverd supporta le choc avec un vrai courage. Les éloges qu'il m'adressa en souriant après l'épreuve, dénotaient une connaissance approfondie de la musique et du piano.

Je n'étais pas à ce qu'il me disait, et pourtant

sa louange, très-discrète, présentée en excellents termes, me causait un certain plaisir. Où était Jean? Pourquoi se soustraire par la fuite à un si léger ennui? Comment ne restait-il pas? Me laisser seule avec lui! Vraiment on n'est pas plus maladroit. Me forcer, pour ainsi dire, à chanter devant un étranger, surtout un étranger qui... puis déguerpir! J'avais envie de pleurer, cependant je ne sais si je n'eusse pas préféré le griffer un peu.

M. de Rosverd ne fut pas dupe de mon morceau de l'avenir. J'y gagnai qu'il ne me demanda pas un autre échantillon de mon talent instrumental. Il n'en fut que plus autorisé à me prier de chanter. Impossible de refuser; je me résignai, et j'entonnai un psaume de Marcello. A ma grande surprise, il ne manifesta aucun étonnement du volume de ma voix qui, dans ce morceau principalement, me l'a-t-on assez répété, paraît étrange.

Assis dans un fauteuil, à trois pas de moi, presque en face, les jambes croisées et la tête renversée, soutenue par une de ses mains, il avait l'air de sommeiller. Son compliment fut banal; s'il n'avait insisté pour m'entendre encore, j'aurais cru à une déception complète. Je ne fus pas plus heureuse dans mon second choix: c'était pourtant du Meyerbeer, l'air du

Mancenilier de l'*Africaine*. Il ne quitta pas sa pose, et ne jeta pas les yeux de mon côté. Son attitude avait quelque chose d'irritant par son impassibilité. Moi, j'y allais de tout cœur. Sachant, par les *canzoni*, que j'avais un auditeur expert et qui avait le droit de se montrer difficile, je m'appliquai et me donnai du mal pour le satisfaire. Il daigna, à ma dernière roulade, frapper légèrement ses mains l'une contre l'autre et murmurer un maigre bravo. J'étais outrée.

Je n'avais pas touché l'invisible ressort qui met l'âme en vibration, je le sentais. Ni émotion ni plaisir sur ce visage froid. Il était, à la surface, souriant et poli; qui sait s'il ne se moquait pas de moi intérieurement, et si je n'étais pas l'objet de sanglants sarcasmes!....

Dans le trouble fiévreux que me causait mon échec, je préludai à une troisième audition qu'il n'avait pas sollicitée ; j'aggravai la situation en choisissant les couplets de *la Coupe*, de l'opéra de *Galatée*. Je me disais, frappant le piano d'une main nerveuse : « Si je ne parviens pas à faire fondre ce bloc de glace, j'y renonce, et je considérerai que tout ce qu'on m'a débité d'aimable jusqu'à présent sur mon talent de cantatrice, n'est rien que flatterie pure... »

Quel démon s'était emparé de moi? Mainte-

nant que j'y songe de sang-froid, que m'importe si M. de Rosverd me trouve ou non chanteuse médiocre? J'ai agi sans réflexion, c'est l'éternelle faute des femmes. Nous nous laissons trop facilement entraîner aux suggestions de l'amour-propre. Cet air, au surplus, était malheureux à tous les points de vue. Il n'est pas dans ma voix. Mais j'ai les deux registres, et j'ai cédé à la vanité de le faire voir. J'en ai été bien punie.

J'avais à peine commencé, que sa tête se redressa comme celle d'un serpent qui glisse dans l'herbe. C'est alors que, suivant l'usage, le chant me grisa. Je lançai ces notes, où déborde une passion inconsciente, avec un feu que je ne me connaissais pas. Il a fallu un accident pour me rendre à la réalité : une des bougies, quittant tout à coup sa bobèche, tomba sur le clavier. Je m'arrêtai, mes yeux s'abaissèrent sur lui auquel je ne pensais plus ; je crus voir étinceler deux charbons ardents. Nos regards se rencontrèrent... Tremblante, éperdue, je me levai poussant un grand cri. En un instant, il fut auprès de moi et ramassa la bougie. Bien à propos, la porte s'ouvrit en même temps et livra passage à Jean. M. de Rosverd m'a pressée de reprendre la strophe interrompue, j'ai refusé.

J'avais touché le ressort. Plus de glace, et

quel changement subit! En suis-je plus avancée? Non, je le déclare; je suis épouvantée de mon succès, jamais je ne recommencerai.

Une inquiétude me poursuit : se doute-t-il de la cause de mon cri? La chute de la bougie l'explique, j'ai eu très-peur. Eh bien! eh bien! ce n'est pas pour cela que j'ai crié!...

Jean lui a proposé aussitôt de fumer une dernière pipe pour terminer dignement la journée. Je me suis retirée alors, si vite que mon départ ressemblait à une déroute. Je ne suis pas contente de moi.

17 septembre (matin).

Mon idée est-elle bonne? Ce matin j'ai gardé la chambre. Va-t-il conclure de mon absence que, blessée, je l'invite poliment à boucler sa malle? S'il allait se figurer tout autre chose? Par exemple que ma migraine est un prétexte pour dissimuler les suites de l'impression que j'ai éprouvée hier au soir. Avec un peu de fatuité, — et Dieu sait si ces messieurs sont bien doués sous ce rapport, — je m'expose à toute supposition impertinente. Donc, c'est une faute de n'être pas descendue.

Mais s'il est vrai que je n'ai pas de migraine, il est plus vrai encore que je suis loin d'être dans mon état normal. Une lassitude singulière m'a envahie et me plonge par moments dans un anéantissement presque complet. Je suis brisée ; quelquefois je ne sais au juste si je dors ou si je veille ; ma tête est lourde et vide. Je suis bien éveillée, puisque j'ai la force de me confier à toi, livre chéri, reliquaire de ma pensée...

Quelle nuit! Pour rien au monde je n'eusse voulu, comme à l'ordinaire, souffler ma bougie et m'endormir dans l'obscurité. J'avais peur des fantômes, des revenants, de mille choses horribles. Cela m'a-t-il empêchée d'avoir des rêves abominables dont le souvenir me bouleverse encore!

Je me revois, drapée dans une tunique blanche à glands d'or, comme madame Cabel, la tête ceinte de bandelettes, les cheveux relevés à la grecque. Je tenais en l'air la coupe, qu'une main inconnue remplissait. Je ne la voulais pas garder pleine, j'ai le vin en horreur, et je m'empressais d'en lancer au loin le contenu. Ce breuvage maudit, jeté au hasard, atteignait toujours le même but. Il tombait sur deux prunelles, qui brillaient dans l'obscurité pareilles à des étoiles scintillantes. Et plus la coupe se vidait, plus l'éclat fulgurant s'avivait. Je me suis réveillée

dans un état d'angoisse inexprimable; mais je n'ai fait que changer de supplice, car, me rendormantbientôt malgré moi, j'entendais comme les vibrations d'une cloche gigantesque. Sur sa robe sonore, le battant, lourd et agile, frappait la cadence fiévreuse de l'air fatal : « Ah ! verse, verse encore, calme le feu qui me dévore !... » A présent, confuse, humiliée, repentante, je n'ose reparaître ni devant lui, ni devant mon mari.

Il est venu écouter à ma porte ce matin, ce cher Jean, il voulait avoir de mes nouvelles. Je ne l'ai pas reçu, j'étais enfermée. Mon émotion était encore trop forte et mon agitation trop grande. Du premier coup d'œil, il aurait lu, sur mon visage défiguré, les tristes effets de l'orage intérieur dont j'ai subi les tortures. Il a cru que je dormais, il est parti sur la pointe des pieds. J'entendais le bruit décroissant de ses pas sur le parquet, et je me suis mise à pleurer. Eh quoi ! en suis-je donc là ? Le remords m'accable, et je plie sous le poids de ma faute. La pente est raide, on m'avait prévenue autrefois. Se peut-il qu'on la descende si vite ! Malheureuse que je suis, ai-je déjà roulé au fond !

C'est ainsi que tout s'enchaîne. Pauvre tante, que ne me suis-je rappelé plus tôt tes sages

avis! « Evite par-dessus tout les situations fausses, m'as-tu dit souvent. Si tu as jamais le malheur d'être prise par une d'elles, brise-la violemment et ne la respecte pas même une heure, car elles ne se dénouent jamais seules, et le temps les complique. »

Que n'ai-je avoué à mon mari que je connaissais M. de Rosverd! Je serai inévitablement obligée d'en convenir un jour; si j'avais été plus confiante, l'embarras qui me préoccupe n'aurait pas surgi. Je le lui dirai tout à l'heure, quand il reviendra. Mais, dès qu'il m'aura pardonné — il est si bon! — je le gronderai doucement de m'avoir obligée à être aimable pour ce monsieur, et à chanter en sa présence. Si lui, mon mari, n'avait pas insisté, avec l'autorité morale que lui confère son grade, je n'aurais pas été entraînée comme je l'ai été.

Loin de moi la prétention de me disculper complétement. J'ai des torts; j'aurais pu choisir un autre morceau. Mais ces torts ne sont rien comparés à ceux de Jean, dont le plus grand est de n'avoir pas été là!

Je viens de déjeuner; une simple tasse de chocolat, c'était bien suffisant. Néanmoins, j'avais faim, et j'avoue que, malgré mon malaise, ce petit repas m'a toute réconfortée. Pour aider à la digestion, d'ailleurs, j'ai eu l'idée de

m'étendre sur la chaise longue, et le sommeil est arrivé, doux et réparateur. Je constate avec joie, en me remettant à écrire, que je ne suis plus la même que ce matin.

La situation est infiniment moins tendue que je ne me l'imaginais. De ma fenêtre, j'ai vu, il y a un instant, M. de Rosverd et mon mari. Ils étaient équipés comme des chasseurs véritables ; grosses guêtres, capes, fusils, rien n'y manquait. Ce sont les carniers qui m'ont convaincue que sans doute il s'agissait de chasse, sans quoi j'aurais cru qu'ils allaient s'exercer à la cible, ou tirer des pigeons comme au bois de Boulogne.

Il était calme et même gai. La nuit a été meilleure pour lui que pour moi; je l'en félicite. Jean, au surplus, n'engendrait pas la mélancolie : j'ai entendu son gros rire.

Je suis folle de prendre au sérieux toutes ces chimères; c'est le vide de la vie de campagne qui m'exalte ainsi l'imagination. J'ai chanté devant ce monsieur, et je suis parvenue à le faire sortir de son flegme; la belle affaire! J'ai eu un succès égal à celui d'un tire-bouchon sur une bouteille bien bouchée, voilà tout. Il n'y pense plus déjà; suivons son exemple.

Aussi, toutes réflexions faites, je ne dirai rien à Jean. A quoi bon l'alarmer sans raison? Il ne

reste rien des bulles de savon après qu'elles sont crevées, et celle-là l'est complétement.

Je descendrai dès que ces messieurs reviendront de leur expédition; je répondrai à son salut le plus naturellement du monde, et il n'en sera que cela,

M. de Rosverd n'a pas fait demander de mes nouvelles; c'eût été poli cependant. Qui sait? Jean a peut-être oublié la commission!...

17 septembre (soir).

J'étais bien bonne d'avoir des craintes. J'ai fait mon apparition à quatre heures. Ils rentraient par le parc, poudreux et en nage, car les journées sont chaudes encore. Je les avais vus de loin, et je suis allée me promener dans la grande allée un livre à la main. Je lisais attentivement, ce qui m'a permis de les apercevoir seulement quand ils ont été tout près de moi, et de pousser un cri de surprise.

C'était de la mise en scène préméditée, j'en conviens. Ne fallait-il pas prévoir le cas où, en reparaissant devant lui, je serais saisie d'une émotion réelle? La fausse devait servir à dissimuler la véritable; d'autant plus que je tenais

absolument à ne le revoir que devant mon mari, parce que...

J'ai beau dire, je ne parviendrai pas à me disculper à mes propres yeux. Ce que j'ai fait n'est pas trop bien comme détails; mon excuse est dans la pureté de l'intention. Sans cela, je ne serais pas du tout satisfaite de moi-même, tandis que, au contraire, j'éprouve un indicible soulagement. Est-ce parce que le moment que je redoutais est passé? Je crois que oui.

Il a été convenable de tous points. De la politesse sans empressement déplacé; on aurait juré qu'il devinait mon embarras et cherchait à le neutraliser : une courtoisie de bon ton et un rare bonheur d'expression. Il m'a à peine regardée. Je l'avais mal jugé; je commence à le craindre.

Ils ont rapporté un merle qui m'a paru gros comme un ortolan. Jean prétend que c'est un beau coup de fusil. Il assure l'avoir tiré hors de portée et sans aucune intention mauvaise : le hasard seul aurait tout fait. Pauvre oiseau, quel crime avais-tu commis, pour qu'un plomb barbare te vînt arracher brusquement aux pures délices de la vie en plein air, sous le ciel bleu et la verte ramée!

Soirée monotone, que l'éternel piquet a remplie. Je brodais derrière eux à la lueur de la

lampe. Ils ont eu la charitable inspiration de ne s'occuper de moi ni l'un ni l'autre; j'en ai été bien contente, et je les remercie. Je puis ajouter qu'on a poussé les égards jusqu'à me mettre à la porte. Comme neuf heures sonnaient, Jean a prétendu qu'après mon indisposition de la nuit j'avais besoin de repos, et il m'a conseillé de me retirer. J'ai obéi; je suppose que je les gênais.

18 septembre 186..

Aujourd'hui dimanche, nous sommes allés à la messe. Ce n'est pas ici comme à Paris, on n'en dit qu'une, grande naturellement, et l'usage ne permet pas aux habitants du château de la manquer sans scandale. Nous devons donner l'exemple : Jean est du conseil de fabrique et président de la société de secours mutuels. Il s'est toujours fait un devoir scrupuleux d'entendre l'office tout entier, du banc d'œuvre, où il siége à côté du juge de paix. J'avais des craintes pour M. de Rosverd. Comment un Parisien sceptique allait-il prendre nos usages campagnards, et de plus champenois? En bonne maîtresse de maison, je l'avais prévenu hier

que le dimanche, à Grandpré, le déjeuner est avancé d'une demi-heure. Il m'a presque édifiée, en déclarant avec chaleur qu'il tenait à aller avec nous. Ce n'a pas été trop long. Un seul incident : dans la liste des bienfaiteurs de la paroisse, qu'on lit toujours en chaire au début de la messe, notre bon curé, qui avait oublié ses lunettes, a sauté un nom; alors il a tout recommencé, ne voulant pas courir le risque d'omettre quelqu'un parmi ceux qui sont recommandés aux prières des fidèles. Evidemment il a très-bien fait; mais j'ai manqué d'être prise d'un fou rire que, par bonheur, j'ai pu surmonter; j'avais de si graves préoccupations.

Quoique je n'aie pas besoin que le spectacle extérieur des pompes du culte occupe mes yeux pour disposer mon âme à la ferveur, j'ai saisi avec joie cette occasion naturelle de me retremper dans les eaux vives de la foi. Je me suis humiliée sous l'œil du Créateur, et dans ma conscience troublée un calme béni a succédé aux agitations dont les derniers ferments brûlaient encore en moi.

La sainteté du jour aura déterminé entre nous une trêve tacite — puisse-t-elle être définitive! — Aujourd'hui encore je n'ai rien à lui reprocher. Il a été presque toute la journée dehors avec Jean, pour examiner en détail les

améliorations apportées dans la culture du domaine. Petite vanité de proprétaire qui m'a ravie, et m'a pour un instant ramenée aux belles journées de mon enfance. Je me suis crue en vacances; comme autrefois, j'étais seule à Grandpré, souveraine absolue de mes actes, libre de faire tout ce que je voudrais. Je me suis endormie en rêvant au meilleur parti à tirer de ces quelques heures de liberté. Elles s'étaient aux trois quarts écoulées, lorsque je me suis réveillée, bien sotte et mécontente de moi.

Alors je suis allée au-devant de Jean; je n'ai pas été trop bien reçue. Deux fois déjà, survenant à l'improviste, j'ai cru remarquer que je dérangeais une conversation aussitôt changée. Je renouvellerai l'expérience, et, le cas échéant, je demanderai des explications.

20 septembre (matin).

Décidément il y a quelque chose. Hier au soir, l'occasion s'est offerte de tenter une autre épreuve : elle a eu le même résultat. Ils étaient seuls depuis le dîner, et, les cigares finis, ils avaient commencé leurs interminables parties de piquet. En les abandonnant à eux-mêmes,

je m'étais arrangé une petite tactique. Je me proposais de rentrer doucement. Afin qu'on ne m'entendît pas approcher, j'avais eu le soin de changer mes bottines contre des pantoufles. Plein succès. A mon entrée, Jean, qui me faisait face, causait tout bas avec son ami. Je n'ai rien cherché à entendre de leur conversation, qui s'arrêta net dès que je parus ; et soudain ils s'occupèrent du jeu l'un et l'autre avec une attention qui aurait dissipé tous mes doutes, s'il m'en était resté. Quel est ce nouveau mystère?

Si j'ai fait preuve de vanité en supposant que M. de Rosverd avait une arrière-pensée à laquelle je n'étais pas étrangère, c'est innocemment ; je le pensais dans toute la sincérité de mon âme. A présent, je suis un peu déroutée ; mais encore je ne puis prendre sur moi de chasser toute perplexité à cet égard. Il y a des moments où je suis prête à rougir de mon erreur, d'autres où, malgré moi, je tremble. Cet état ne saurait se prolonger ; je tomberais malade. Pourquoi est-il venu? nous étions si heureux et si tranquilles ! Je voudrais qu'il s'en allât. Rien ne montre que ce soit à cela qu'il songe. Au contraire, Grandpré a pour lui des charmes singuliers ; je n'entends pas parler de départ prochain.

S'il ne nous quitte pas, ce sera moi qui lui

céderai la place! J'ai besoin de me familiariser avec cette idée, qui choque ouvertement les usages reçus. En cherchant un peu, je ne manquerais pas de bonnes raisons. Ma mère est souffrante. Elle l'est toujours, pauvre mère! Combien m'a-t-elle écrit de fois d'aller auprès d'elle!... Sous prétexte qu'elle habite à vingt lieues de nous, on me fait remettre ce voyage depuis trois mois bientôt. Il faut en finir cependant; je suis inquiète, moi! Je veux être fille dévouée, afin que mes enfants, quand j'en aurai, m'honorent à leur tour!

C'est décidé; je vais demander à Jean.

21 septembre (matin).

J'ai encore parlé trop tôt; j'avais pourtant bien réfléchi. Jamais je n'ai vu Jean aussi fâché; un instant on pouvait craindre qu'il ne se mît tout à fait en colère. Ce n'a été qu'une grosse bourrasque. Nous sommes néanmoins encore en froid. Comprend-on l'aveuglement des hommes? Fallait-il donc lui avouer le véritable motif de ma détermination? C'était vraiment impossible. Je le ferai si cela devient nécessaire, mais à la dernière extrémité; ce sont des cho-

ses qu'une femme doit conserver pour elle, en n'appelant au secours que lorsqu'elle est impuissante à se protéger. Non, je n'ai pas tort de penser ainsi, quelque chose me le dit. Au surplus, mes soupçons, si ce que je ressens mérite ce nom, ne reposent sur rien, et se dérobent quand je tente de les analyser. Comment les aurais-je articulés si, poussée dans mes derniers retranchements, j'avais été amenée à les laisser entrevoir? Il m'aurait ri au nez. Parmi les griefs que j'ai contre lui, voilà un des plus gros : il me traite trop comme une enfant sans conséquence.

Mon idée de départ a été très-mal prise, et a déterminé une explosion immédiate. Jean a répliqué avec vivacité que le moment était bien choisi pour m'éloigner de Grandpré, alors que nous y avons un invité. Vainement j'ai répondu que M. de Rosverd, n'étant pas venu pour moi, ne serait pas privé par mon absence ; qu'il était facile de lui expliquer que cette visite à ma mère, projetée bien avant son arrivée, ne pouvait plus se remettre.

A ce propos, Jean s'est emporté. Il s'est écrié qu'il aimait beaucoup Michel, qui est un garçon charmant, instruit, d'un commerce sûr ; qu'il voulait se lier avec lui plus intimement et le voir plus souvent à Paris. Mais j'avais cet

ami en grippe sans savoir pourquoi, et je le poursuivais de toutes les façons, jusqu'à vouloir lui faire une impolitesse gratuite. Que signifiaient ces simagrées — il a dit simagrées — par lesquelles je m'ingéniais à témoigner au malheureux Michel mon peu de sympathie? — Lui jouer du Wagner, lui tourner le dos brusquement, se dire souffrante toute une matinée, et mille autres coups d'épingles. Etait-ce digne de moi? Et tout cela pourquoi? Parce que ce pauvre garçon me déplaisait.

Ainsi Jean n'en avait pas manqué une seule. Sous son air bonasse, se dissimule une véritable pénétration. Que ne l'a-t-il appliquée à se rendre compte des causes de ce qu'il nomme mes coups d'épingle, c'eût été plus sage et plus prudent! Hélas! rouge et la tête baissée, j'étais comme un écolier en faute, moi, qui aurais dû me redresser et, sans daigner me disculper, éclairer d'une implacable lueur toute la situation. J'ai reculé; mon silence et mon trouble apparent n'ont servi qu'à donner à mon mari une ardeur nouvelle pour continuer son sermon. Au lieu de marquer à l'intéressant Michel un éloignement que rien ne justifie, il fallait au contraire lui faire des avances. C'est une organisation timide, — (un Parisien!) qui, comme toutes les âmes d'élite, ne se livre pas aisément,

dont on a besoin de forcer l'expansion par des prévenances délicates. J'avais pris le contre-pied dès le début, et, pour comble, je projetais de m'en aller? C'était du vertige, de la folie, quelque chose d'inouï!

Plus que jamais mon secret voltigeait sur mes lèvres, prêt à s'échapper et n'attendant pour cela qu'une occasion qui ne se présenta pas. — Encore que je fusse décidée à dessiller les yeux de mon mari, il en est de cela comme des armes à feu, on s'expose à y toucher sans précaution, un geste, moins que cela, un petit regard et, entraînée, je cédais. — Non, ma rougeur, très-naturelle, fut mal interprétée et attribuée à la confusion développée par le remords dans une âme coupable. Lorsque les gens d'esprit se trompent, ils ne le font pas à demi; mon mari continua à s'enfoncer dans le terrain mouvant sur lequel il marchait. Il me gronda de sa grosse voix, ne se doutant pas que c'était moi, et non Michel, qui avais besoin d'avances. Il saisit ce prétexte, heureux d'en rencontrer un si beau, pour ramasser je ne sais où des reproches en réserve depuis longtemps. J'étais légère, étourdie, enfant gâtée, que sais-je encore? Je n'ai pas tout écouté, car j'étais révoltée à la fin. Oh! j'aurais répondu avec énergie; je m'enhardissais, et au milieu des at-

taques injustes dont j'étais l'objet, le sentiment de mon innocence me donnait du courage. Mais le diable protège bien ses amis. J'ouvrais la bouche, soudain la voix de M. de Rosverd retentit sous nos fenêtres. Il appelait Jean, qui se précipita sans hésiter de son côté. Et moi, stupéfaite, je le regardai partir sans avoir la présence d'esprit de l'arrêter.

Découragée, je m'abîmai dans un anéantissement douloureux. Ce ne fut pas long : femme d'énergie et de premier mouvement, je hais les désespoirs stériles. Je me répétai que puisque, par un incroyable phénomène d'aberration, l'appui sur lequel je devais me croire autorisée à compter me faisait défaut, je n'avais à chercher qu'en moi seule les armes dont j'avais besoin. L'arsenal des femmes n'est pas compliqué, il n'y a ni canons, ni chassepots, mais encore il a sa valeur, et, dans le silence du cabinet, j'élaborai un plan de défense destiné à déconcerter l'attaque.

Il est très-adroit, l'ami de mon mari ; sans avoir l'air d'y toucher, il a accaparé toute sa confiance à ce point que mon influence légitime est déjà éclipsée. Il a eu le talent de me brouiller avec Jean ; c'est plus que suffisant pour pénétrer la noirceur de ses desseins. Je ne suis qu'une faible femme, qu'il croit plier comme un

roseau, je lui tiendrai tête et nous verrons.

Mon plan est très-simple : Je me soumets absolument à la volonté de mon mari. Je lui ai juré obéissance devant un gros monsieur à lunettes, rasé comme un potiron et le ventre serré dans une ceinture tricolore à glands d'argent ; ce serment-là est assez important pour que je lui sacrifie mon initiative. Je le tiendrai donc. Je serai très-aimable avec Michel, j'aurais pour lui des attentions et de délicates prévenances. Si cette sensitive replie ses feuilles à mon approche, ce ne sera pas ma faute.

Je ferai plus ; j'irai, victime résignée, tendre mon cou au sacrifice. Ce froid dédain, cette indifférence calculée avec lesquels il espère endormir ma méfiance et dont je ne suis pas dupe, je les ferai tomber par une candeur sans précédent, et lorsqu'il aura donné dans le piége, comme un pataud qu'il est, lorsque je lui aurai ainsi arraché à grand effort, une preuve irrécusable de sa félonie, j'appellerai Jean et je confondrai l'imposture. En vérité, je suis trop bonne. Il y a des entêtements et des perversités qui ne méritent ni indulgence ni miséricorde !

21 septembre (soir).

J'ai ouvert les hostilités ce matin, sans vaine forfanterie, et sans bravade, mais avec une résolution que rien ne fera fléchir. Après le déjeûner, je lui ai offert à brûle-pourpoint une partie de piquet. Je présume que je contrariais les projets de Jean, qui m'a lancé un coup d'œil énergique. Je ne m'y suis point arrêtée. De quoi se mêle-t-il? Je me rends à ses justes observations au sujet de Michel, et, après tout, nous sommes brouillés.

M. de Rosverd, après une nuance d'étonnement, a paru ravi et s'est empressé d'accepter. Jean nous a d'abord regardés, s'attendant à ce que ma fantaisie ne durerait point. Puis, le jeu se prolongeant, il est parti sa pipe à la main. J'ai proposé à mon adversaire de remettre le piquet après le cigare, il a galamment refusé, selon mes prévisions. Oh! cette partie! quand je descends en moi-même, j'en rougis. Si je n'agissais pas dans un but trois fois respectable et qui aura pour résultat infaillible la confusion du coupable, je serais assaillie de remords et je ne me pardonnerais pas.

Afin d'égaliser les chances, j'ai arboré aussi

un lorgnon. Mes manches me gênaient, elles sont trop larges, je les ai relevées jusqu'au-dessus de la naissance du bras. A chaque mouvement, j'agitais les médaillons de mon bracelet, je me cambrais, ou bien je me penchais en avant pour mieux reconnaître les cartes. J'ai la vue basse, cela excusait tout. Et puis, de cette façon, il a pu constater, s'il n'est pas aussi myope que moi, que les cheveux que je porte n'empruntent rien à d'odieux artifices. Je poussais des éclats de rire à propos de rien, tantôt le regardant fixement, tantôt baissant les yeux. — Qu'on est intrépide quand on s'appuie sur sa conscience! Hier encore, je me serais jugée incapable de telles machinations. On a bien raison de le dire, ce sont les circonstances qui nous révèlent à nous-mêmes, nous ne savons pas ce dont nous sommes capables.

Sa timidité se fondait visiblement, et il prenait plaisir à cette fameuse partie. Je l'ai prolongée tant que j'ai pu, n'étant pas fâchée de jouer en passant un petit tour à mon mari. — Puisqu'il avait l'air contrarié, c'est de bonne guerre. Cela a duré si longtemps que Jean a fini par s'impatienter; il est rentré après avoir fumé trois pipes. Aussitôt plus de lorgnon, j'ai baissé mes manches et je n'ai plus souri que du bout des lèvres. Michel m'a regardée, quelque

peu intrigué. Pour l'achever, j'ai proposé gravement à mon mari de prendre ma place, ce qu'il n'a pas osé refuser, et je m'en suis allée leur faisant à tous les deux ma plus belle révérence.

Ne dois-je pas craindre qu'il ne flaire l'ironie sous un changement si brusque? Je l'ai pensé un instant, puis je me suis rassurée au souvenir de ce proverbe impertinent, que Jean citait constamment autrefois, et qu'il prétend émaner d'un philosophe célèbre : Une femme est comme notre ombre : « Poursuivez-la, elle vous fuit; fuyez-la, elle vous poursuit. » Si ce sont là les belles leçons dont on nourrit les hommes, leur fatuité n'a rien de surprenant. Je suppose qu'en dépit de sa timidité, M. de Rosverd connaît cette maxime admirable. Or, je ne fais pas autre chose que la mettre en pratique à son égard. Tant qu'il a voulu s'attaquer à moi, je l'ai repoussé; aujourd'hui qu'il affecte de se tenir pour battu, je me ravise. Tout est donc pour le mieux. Malheureuses que nous sommes, la calomnie s'acharne-t-elle assez après nous?

22 septembre (soir).

Ce pauvre Jean est décidément désorienté ; il ne s'attendait pas à ce que je suivrais à la lettre ses instructions. Il me fait des mines qui me causeraient une joie sans limites, s'il ne s'agissait de choses aussi sérieuses. Nous sommes toujours en froid. Je me dédommage en accaparant bel et bien son ami.

Ce soir, j'ai pris le bras de M. de Rosverd et nous sommes allés nous promener dans le parc, aux dernières lueurs du jour. S'il faut tout dire, je n'étais pas trop fière, lorsqu'arrivés à cinquante pas de la maison, j'ai vu que mon mari ne nous accompagnait pas. J'étais très-gaie, et lui assez peu expansif. On dirait que, comme Jean le prétend, il est un peu timide. Je ne suis parvenue à lui arracher quelques paroles qu'en le mettant sur le chapitre de ses voyages. Cependant ma peur augmentait, car le crépuscule s'épaississait. Je me retournai pour rentrer. Nous marchions doucement dans les allées que l'obscurité envahissait peu à peu; parfois, j'étais saisie de frissons, c'était quand je me figurais que les massifs devant lesquels nous passions recelaient des fantômes ou des brigands.

Je ne pouvais m'empêcher de tressaillir dans ces moments-là, et mon bras tremblait sur le sien. Lui, impassible, n'avait pas le temps de s'apercevoir de mes frémissements et encore moins de me rassurer. Il me racontait qu'à Venise, surtout dans les belles soirées du printemps, les moustiques sont d'une impudence dont on n'a pas l'idée. Bon voyageur, il avait contre eux si peu de préventions, qu'il ignorait même pourquoi son lit d'hôtel était entouré de quatre rideaux de gaze. Sans lui tenir aucun compte de sa généreuse abnégation, ils l'ont torturé pendant les deux premières nuits, avec une férocité rare et un acharnement dont il leur garde encore rancune.

Est-ce là tout ce qu'il a vu dans cette Venise, célébrée par tous les poëtes comme la ville des mystères tendres ou sombres, où la vie n'est qu'un rêve enchanté! Est-ce là l'épisode le plus intéressant qu'il ait trouvé digne de m'être rapporté, à moi qui lui ai chanté *la Coupe!* La nuit s'annonçait si belle! maintenant que je n'ai plus peur, je me le rappelle et suis toute remuée. Tandis que nous nous avancions lentement au milieu de l'ombre naissante, les étoiles se levaient une à une dans le ciel. Point de bruit, partout un silence calme et doux, la soirée était tiède, la brise d'automne bruissait

craintive dans les grandes branches... J'oubliais, il a vu bien autre chose, il a vu les fabriques de perles de Murano, et a suivi toutes les phases de l'opération. Au début, la perle n'est rien qu'un morceau de verre pâteux moins gros qu'une mirabelle. On le creuse avec une tige de fer, et on l'étire tant qu'on veut : cinq, dix, vingt mètres, il y en a toujours. Et chose miraculeuse — Venise est bien la ville des merveilles! — on a beau tirer, le fil ainsi obtenu est percé de bout en bout. Ce trou pratiqué dans une boule, paf! sans s'en douter, on le métamorphose en un canal de plusieurs mètres. Etrange et saisissant! Il ne s'est arrêté qu'après avoir assisté au découpage des perles par un petit instrument aux mâchoires d'acier. On les rassemble alors dans un sac plein de son, on les roule et elles sortent brillantes, polies, prêtes à orner la bourse d'une cuisinière. C'est un observateur de premier ordre, se moquerait-il de moi! Il juge ma volte trop rapide, et, pour ne pas se livrer, élude de parti pris les avances auxquelles je me suis résignée. Moins que jamais je suis sa dupe; je saurai avoir de la patience.

Jean nous attendait sur la terrasse en admirant, étendu dans un fauteuil de jardin, la splendide sérénité de la soirée. Nous étant ap-

prochés, nous avons reconnu qu'il dormait.

J'étais nerveuse et je me suis mise au piano, comme ils entamaient le piquet traditionnel, le morceau de Wagner m'est venu sous les doigts. — Oh! non, pas cela, a dit mon mari d'une voix suppliante. — J'ai bousculé mes partitions et, par bonheur, découvert celle d'*Haydée*. Pendant une demi-heure, j'ai passé en revue les motifs de cet opéra, m'arrêtant avec complaisance sur quelques-uns, « Ah! que Venise est belle! » entre autres. A-t-il compris que je lui rendais la monnaie de ses perles, et qu'à mon tour je me moquais de lui?

23 septembre (quatre heures).

Il y a quelque chose, je me le répète avec une conviction de plus en plus forte. Nous sommes toujours brouillés, mon mari et moi. Je ne sais au juste qui a tort, mais je proteste de mon innocence. Nous nous parlons à peine, et, depuis deux jours, il a cessé de venir me souhaiter le bonsoir dans ma chambre. Ce changement d'habitudes est cause que je ne l'ai pas prévenu de mon projet d'aller ce matin voir la mère Grillou, qui a éprouvé une rechute. Je

suis partie, sans rien dire, après le déjeûner. Heureusement on avait exagéré, la mère Grillou n'est pas plus mal; seulement elle approche de son siècle; elle a voulu fêter la noce de sa petite-fille en mangeant des crêpes assaisonnées de vin blanc. Tout s'est borné à une digestion pénible. En m'apercevant, elle a déploré la décadence où elle est tombée. Il y a vingt ans, douze crêpes ne lui faisaient pas peur; à présent, huit l'incommodent.

Donc, je suis rentrée, au bout d'un quart d'heure. La porte était ouverte, et j'ai pu, sans qu'on m'entendît, m'avancer jusqu'à l'entrée du corridor. Debout au beau milieu, M. de Rosverd était seul en contemplation, en arrêt devrais-je dire, devant le plateau sur lequel on dépose habituellement la correspondance, lorsque le facteur vient et que nous sommes sortis. Je me suis précipitée, pour voir s'il n'y avait rien à mon adresse. Une seule lettre de Joséfa; c'était-elle, par conséquent, qu'il regardait. Il s'est troublé, a rougi, souri et finalement m'a saluée en murmurant je ne sais quoi. Je me suis sauvée avec mon butin. Que faisait-il ainsi devant ce plateau?

Comme je suis curieuse, j'ai décacheté bien vite Joséfa. Des phrases; je ne me savais pas aussi liée avec elle. D'ordinaire elle écrit peu;

ce n'est pas étonnant, elle passe tout son temps à bavarder; lorsqu'elle n'a personne, elle cause avec son perroquet; c'est à cause de cela qu'il va lui manquer beaucoup, quel vide dans son existence!

J'étais trop intriguée pour lire posément. J'ai compris des yeux que sa lettre ne contenait rien de bien intéressant, je l'ai mise dans ma poche, pour la reprendre à moments perdus, et j'ai réfléchi sur la singulière découverte que je viens de faire. Mon opinion est qu'il examinait si l'enveloppe était assez bien fermée pour qu'on n'y pût rien glisser, par exemple un petit billet. Il cherchait les moyens d'arriver à ses fins, et ma brusque arrivée l'a dérangé, un homme ne se déconcerte et surtout ne rougit pas pour rien. Est-ce que j'approcherais du but? Cette pensée ranime mes forces; je suis sur le point de réussir, je le vois, je le sens. Pourvu que le ciel m'accorde l'énergie nécessaire pour ne pas me trahir par une joie prématurée!

23 septembre (très-tard).

Comment consigner ici la fin de l'aventure? Dans dix ans, quand mon regard s'arrêtera sur

ces pages, je ne les relirai pas sans émotion, j'en suis convaincue. Au moment où j'écris, il est plus de minuit et, malgré moi, je suis encore sous le coup d'une agitation qui fait trembler ma plume. Je veux cependant terminer ce que j'ai à dire. Fais ce que dois, advienne que pourra! Hélas! ce que je devais, l'ai-je fait? non, j'ai mal agi. Folle, inconsidérée, coquette, j'ai mérité les plus sévères remontrances, je le reconnais. Demain, ô mon mari chéri, je t'avouerai tout. Tu auras pitié, je l'espère, de mon repentir et de mes larmes. Si c'était à recommencer! regrets inutiles, vains propos; j'ai commis une grande faute, je la réparerai. Du moins, je ne le reverrai plus, je doute qu'il ait l'audace de se représenter devant moi. Demain, quand je descendrai, il se sera fait conduire à la station pour prendre le premier train. Voici ce qui s'est passé.

Ce soir, comme hier, je lui ai demandé son bras. Comme hier aussi, nous avons fait une promenade dans le parc et Jean n'était pas avec nous. Plus aguerrie cette fois, je n'avais peur de rien; il paraissait aussi moins timide. Néanmoins, quelque embarras perçait en lui, ce qui augmenta ma témérité. Parvenus dans une allée couverte vers le milieu de laquelle il y a un banc, je m'écriai tout à coup que j'étais fatiguée, que

je voulais me reposer, et je m'installai sur le banc en éclatant de rire. Il fut tout décontenancé; puis, se remettant immédiatement, il sourit et s'assit auprès de moi.

Mon cœur battait, je n'essayerai pas de le nier, car l'instant était grave. Je pressentais que le résultat de mes folies de ces jours-ci allait se produire. Chose bizarre, du même coup j'éprouvais un vif sentiment de répulsion et de remords pour tout ce que j'avais fait en vue de provoquer ce résultat. Ma conduite, je la trouvais abominable; le néant de ce que j'avais entrepris m'apparut, et surtout je fus envahie par une crainte vague, irréfléchie mais terrible, qui me glaçait. Je riais pour ne pas perdre contenance; que n'aurais-je pas donné pour être auprès de Jean sur la terrasse. Il était trop tard.

Mon mari avait eu cent fois raison de me gronder. Dès le premier jour, j'avais été fort mal pour M. de Rosverd; c'était bien pis encore, depuis que j'avais prétendu protester contre les reproches que je m'étais attirés. Qu'allait-il sortir de tout cela?

Lui, s'était approché de moi, et, hésitant encore : — Madame, me dit-il d'une voix basse, mal assurée et cependant résolue, permettez-moi de saisir l'occasion qui se présente de vous faire un aveu. Depuis ce matin surtout....

Je suis sûre que j'étais blanche comme une statue de cire ; le sang affluait violemment à mon cœur ; mes tempes battaient. Le danger était pressant ; le feu que j'avais attisé éclatait, fougueux, indomptable, et moi, décontenancée, je ne savais que faire. Je ne voyais que l'étendue de mon imprudence, l'insanité de mes rêves de vengeance et l'effrayante menace de la situation. Alors, une inspiration me vint, à laquelle je me cramponnai avec désespoir. Les sentiments qui s'agitaient en moi étaient si rapides, que sa phrase n'alla pas plus loin que ce que j'ai transcrit.

Je me tournai vers lui, et, sans mot dire, le touchant du doigt, j'étendis la main devant nous avec une expression de profonde terreur. Il ne comprenait pas ; je répétai de nouveau mon geste silencieux. Je lui désignais une ombre qui, surgissant derrière nous, se détachait en avant sur le sable de l'allée.

— Mon mari ! dis-je d'une voix tremblante.

— Non, madame, vous vous trompez, répondit-il, soulagé. Jean est loin d'ici ; il ne se serait pas avancé jusque-là sans que nous l'eussions entendu. C'est tout simplement la tête d'un massif.

— J'ai peur ! m'écriai-je, et je me reculai effarée.

— Il est très-facile de vous démontrer votre erreur, reprit-il un peu impatienté. Voulez-vous que j'aille voir ce qu'est cette ombre?

— Oui, oui, allez!

Aussitôt il se leva, quelques secondes après j'entendis sa voix.

— Je vous le disais bien, criait-il, c'est un arbre!

Je n'en écoutai pas davantage. — Je m'étais levée doucement en même temps que lui, et, courant de toutes mes forces, je m'étais enfuie vers la maison, me souciant peu de ce qui adviendrait quand, de retour à ce maudit banc, il m'y chercherait vainement pour me confier la suite de ses aveux.

Je l'ai rendu ridicule, il n'osera plus reparaître devant moi, c'est donc un ennemi vaincu dont je n'ai plus à m'occuper. Il ne sera pas embarrassé, j'imagine, pour s'assurer d'un bon prétexte et décamper sans tambour ni trompette. Mais moi, que vais-je devenir? de quel front oserais-je regarder mon mari en face?

Ma décision est arrêtée, pas de compromis ni de demi-mesure : je boirai, s'il le faut, le calice jusqu'à la lie, l'humiliation sera complète. Après son départ, je me jetterai aux genoux de Jean ; je veux qu'il me pardonne, je n'aurai pas de repos sans cela!

Cher Jean, nous sommes en froid depuis quatre jours, et j'y songeais à peine. Maintenant, ce désaccord, le premier qui nous ait séparés, me pèse comme un remords, car il ne tenait qu'à moi de l'étouffer dès sa naissance, et je ne l'ai pas fait.

Je ne suis point assez endurcie dans le crime pour méconnaître le doigt de la Providence et l'intervention de mon bon ange. Qu'y avait-il entre nous? quelque chose d'insaisissable, comme la buée légère que l'haleine dépose sur la surface polie d'un miroir; moins que cela, une ombre impalpable. Et qui m'a sauvée au moment suprême, quand, me repentant trop tard de mon étourderie, je me croyais perdue sans ressources, une ombre aussi!...

24 septembre 186...

Je suis consternée! J'avais deviné juste, il est parti dès l'aube par le premier train, et je ne l'ai pas revu, étant remontée hier au soir tout droit à mon appartement.

Jean m'a dit ce matin : — Michel est désolé; je voulais le retenir, mais je n'ai pas osé insister, tant sa détermination est naturelle.

Et comme émue, pâle, j'attendais l'instant propice pour faire amende honorable :

— Ah ça, reprit-il, cela ne va donc pas? Je croyais que tu avais reçu la lettre.

— La lettre?

— Celle d'hier n'était-elle pas de madame de Lonjars?

— Joséfa! si; j'ai eu de ses nouvelles, en effet.

— Et il n'y avait pas un mot pour ce pauvre Michel?

Joséfa! M. de Rosverd! A ce rapprochement, perçaient déjà, malgré ma stupéfaction, mais confuses encore, les premières lueurs d'une aurore révélatrice, car madame de Lonjars est veuve.

Ils étaient sur le point de se marier, ce que tout le monde ignore encore, lorsqu'un caprice de Joséfa a tout remis en question. Elle s'est avisée que Michel ne l'aimait pas assez; elle était jalouse, fantasque. Bref, elle a ajourné sa réponse et exilé son amoureux, jusqu'à ce qu'elle le rappelât. Romanesque, elle ne fait rien comme les vulgaires mortels. Le signal du rappel devait être l'annonce d'un voyage à Bade, convenu entre eux avant la brouille, et qu'elle ferait parvenir par mon intermédiaire. Elle savait M. de Rosverd à Grandpré; ici, d'ailleurs,

où il passait le temps de son exil, il était entre Paris et Bade et à portée d'entendre parler de sa belle, qui est liée avec moi.

Il attendait avec impatience que je fusse autorisée à lui communiquer son ordre de délivrance. S'il ne m'avait pas mise au fait, ce n'est point par crainte d'indiscrétion de ma part (hum !), sa doctrine est que tant qu'un mariage n'est pas formellement convenu, le secret le plus étroit est de rigueur ; celui-là étant très-menacé, il y avait double motif pour ne pas l'ébruiter. Enfin, hier au soir, n'y tenant plus et ayant vu la lettre de Joséfa (c'était cela qu'il examinait dans le corridor), il s'était décidé à des aveux, pour me demander en grâce de ne pas prolonger plus longtemps l'incertitude où il était.

Je ne sais ce que j'ai pu répondre, j'étais ahurie et pétrifiée par ce changement à vue inattendu. Si j'avais reçu un coup violent sur la tête, il n'en eût pas été autrement. Ainsi, tout ce que je m'étais figuré depuis dix jours, ombres aussi, vaines chimères, fantômes, imaginations ridicules ! que dire et de quoi m'accuser ?

M. de Rosyerd, l'ami de mon mari, épouse mon amie ; il vient attendre chez moi un signal que je dois lui transmettre, et on se cache de

moi! on me fait des mystères! Je ne suis plus qu'un télégraphe, agitant dans l'air ses grands bras sans savoir ce qu'il dit! c'est trop fort aussi! Avais-je tort d'accuser Jean de me considérer comme une petite fille? c'est sa faute! — Au fait, cette lettre, je ne l'avais pas achevée. Je me le rappelai immédiatement, et je courus la chercher. Il n'y avait rien, cependant les quatre pages étaient pleines. J'ai dû aller jusqu'au post-scriptum, où se trouvait ceci : « Je pars après demain pour Bade ; tu peux le dire. »

Dans ces pénibles conjonctures, je pris un parti héroïque. Je n'ai rien avoué à mon mari, absolument rien, il n'en était pas digne. Et puis, ce n'est plus à lui que j'ai à confier le récit de mes erreurs, c'est à l'abbé Prastex. Mais je me suis arrangée de façon à savoir de quel côté s'était dirigé M. de Rosverd en quittant Grandpré, j'ai mis la lettre de Joséfa sous enveloppe et je la lui ai adressée. — Ai-je bien fait, tante Glossinde?

II

UNE ÉPINE

---

20 janvier 186...

Pour mon compte, je n'étais pas trop d'avis de revenir passer l'hiver à Paris, quoique ce soit un usage consacré depuis notre mariage. Voilà Rachel qui aura trois ans au mois de mai, il est presque temps déjà de songer à sa dot et de faire des économies. Je me suis ouverte à Jean, qui m'a juré n'avoir eu de sa vie autant besoin de rire. De fait, il l'a bien prouvé. Je commençais à être gênée, comme si j'eusse laissé échapper quelque sottise. Tout à coup il m'a prise dans ses bras et m'a embrassée brusquement.

Je ne regrettais plus ce que j'avais dit. Quinze jours de paquets, de mouvement, de déballage, et nous voici installés.

Cela s'entend que nous sommes arrivés et que nos caisses sont ouvertes pour la plupart, rangées, non : il y en a un peu partout, de la cuisine au vestibule, qui est rempli. Pour dénicher ce que nous voulons, il faut se mettre en chasse. Lovette m'est très-utile : elle tombe en arrêt devant mes colis, que je finis par ne plus reconnaître. J'en ai dix-neuf, dont sept dans le salon. Ils remplacent les meubles, que le tapissier promet pour demain sans faute depuis trois semaines. Nous en sommes réduits, mon mari et moi, à nous asseoir sur nos malles. La garniture de cheminée, qui est superbe et toute neuve, ne sait que penser de cet étrange spectacle.

Il aurait mieux valu attendre à Grandpré que tout fût prêt à Paris. Mais Jean n'y tenait plus, à cause de la surprise qu'il me ménageait ; car je m'attendais à notre appartement de l'année dernière, rue Casimir-Périer, un affreux nid à rats, sans lumière et sans air. Pas du tout : c'est place de la Madeleine qu'il m'a conduite. Un troisième, dans le retrait, juste au-dessus du jardinet de gauche ; mon rêve ! C'est un peu haut, par exemple : cinquante-deux marches ; on en est quitte pour souffler en arrivant. Au

reste, on trouve à chaque palier un petit banc ciré, tout encadré de mousse, avec un bec de gaz à globe dépoli, qui invite à se reposer. Maison bien tenue, tapis assez frais, rampe en acajou incrustée de filets jaunes, grosse pomme ouvragée à l'entrée. Et puis, quel dédommagement quand l'ascension est finie : cinq fenêtres de façade sur le boulevard !

De ma chambre, sans me déranger, je découvre l'escalier entier de la Madeleine. Rien ne m'échappe, ni un beau mariage, ni un enterrement pompeux. Heureusement, ce luxe funèbre — riches tentures, panaches, broderies, chevaux caparaçonnés, voitures à galerie argentée — chasse les idées lugubres. La première fois, je me suis enfuie, aimant déjà moins mon cher boulevard. Aujourd'hui, cuirassée contre l'émotion, je ne suis plus que curieuse, et je regarde les convois à l'égal d'un spectacle.

Le loyer est cher. En ne recevant pas, on compense ce qu'il a d'excessif. Ainsi, pas de soirées, pas de bals, pas de dîners, cela ne signifie rien. J'ai mon jour, ou plutôt je l'aurai, et avec cela une voiture. J'ai choisi un grand landau bleu doublé de soie grise ; nous l'essayons demain. Il est sûr que Rachel peut attendre encore.

Sur les huit pièces qui composent mon nouveau domaine, il y en a trois habitables. C'est

suffisant quant à présent. Dieu soit loué, ma chambre est du nombre. Je ne pourrais pas m'habituer à être en camp volant. Il me faut un perchoir bien organisé, avec un grand fauteuil pour réfléchir, les pieds sur un coussin, devant un bon feu. Faute de ce nécessaire, j'ai découvert avec un étonnement douloureux que je n'avais rien écrit depuis mes adieux à Grandpré, et c'est daté du 25 décembre, jour de Noël. J'en gémis, mais qu'y faire? Seulement, je suis décidée à mettre ordre à cela. A partir de demain, je ferai une visite à mon journal tous les deux jours. Je m'étais dit d'abord chaque matin ; ce serait trop, on ne doit promettre que ce que l'on sent pouvoir tenir. Donc, cher livre, à après-demain; tu verras que je suis une femme de parole.

26 janvier 186....

J'inscris cette date avec confusion; j'ai manqué à mes engagements. Je suis d'autant plus coupable, que je ne saurais même alléguer l'excuse banale d'un oubli. C'est mal, fort mal. Quand on a pris une résolution, il faut la tenir. Si c'était un péché que je fusse allé confier à

mon confesseur, il m'infligerait une pénitence. Pour me punir, je m'en imposerai une. Je chercherai tout à l'heure.

Que résulte-t-il de ma paresse? Car il n'y a pas autre chose dans mon fait, sachons l'avouer. J'ai la tête lourde, l'intelligence lente, et lorsque je veux recueillir mes idées, elles s'envolent. Je ne sais plus que dire. Autrefois, quand je m'appartenais bien complétement, quand je n'avais à m'occuper ni du tapissier ni de bien des choses qui à présent absorbent le meilleur de moi-même, je n'étais jamais à court.

Souvent je m'amuse à relire mes confidences de jeune fille. J'aurais écrit des pages sur une mouche ou sur le souvenir d'une impression; maintenant, non. Je ne dis plus tout ce qui me vient à la pensée; j'hésite, parfois je flotte indécise si je parlerai de ceci, si je noterai cela, et il est des événements que sciemment j'ai passés sous silence. Je n'ai plus ma naïveté du temps jadis.

Est-ce un effet naturel de la vie, ou bien que je m'intéresse moins à mon journal? Grave question. Je vieillis, voilà qui est certain. Je me suis découvert trois cheveux blancs; pas ensemble, il est vrai. Je les ai aperçus à un mois d'intervalle, et extirpés sans miséricorde. Mais tous les trois étaient dans le coin, à gauche, le

côté du cœur. C'est lui qui a le plus souffert. La souffrance est le lot de la femme.

Le joli sermon que le P. Honoré a prononcé l'autre jour sur ce sujet-là! Quelle onction, quel charme pénétrant et mystérieux! J'ai surtout aimé son geste énergique, lorsqu'il a représenté la sainte Vierge écrasant la tête du serpent : « Ne l'avez-vous pas toutes en vous-mêmes, mes chères sœurs, ce serpent fatal? » J'en ai frémi. Que c'était bien amené cependant, et comme sa période était douce, tout en disant de dures vérités! Oui, je l'écraserai, moi aussi.

Cela me fait penser à celui de Grandpré, le père Sifflard, boulanger de son état, et qui est si drôle lorsque, au moment où M. le curé va entonner le *Credo*, il se prépare, caresse son instrument, enfle ses joues et fait résonner les voûtes : Prout! Prout! Je ne suis pas sérieuse; ce n'est pas bien. Qu'est venu faire ici le père Sifflard? J'étais déjà presque contente de ce que j'avais écrit, parce que je me retrouvais comme jadis, et je fais une fausse note.

Une punition qui produirait de l'effet consisterait à me lever de bonne heure. A présent, notre installation est à peu près complète; ce ne serait pas excessif, même en hiver, de sortir du lit à neuf heures. C'est décidé; je vais prévenir Herminie d'entrer chez moi à huit heures et

demie — une demi-heure, ce n'est pas trop pour me préparer. — J'ai toujours ambitionné d'être matinale, l'air pur de l'aurore est si bon. Dès demain, à neuf heures, je serai debout, et ainsi tous les jours. Cela me coûtera au commencement; avec de l'énergie j'écraserai le serpent.

Ce que je gagnerai sur mon sommeil, je le consacrerai à mon journal, qui sera toujours au courant. Le travail du matin est le meilleur; les idées sont fraîches, elles s'échappent du cerveau reposé comme une source vive sous l'appel de la baguette magique. Si je ne recourais à cet expédient, où trouverais-je le temps d'écrire? On s'appartient si peu à Paris, dont le tourbillon nous emporte comme dans une valse continuelle. Il n'y manque que la musique.

27 janvier 186...

J'ai la satisfaction intime d'avoir accompli ce que j'avais résolu. Herminie a été exacte, moi aussi. L'avouerai-je? à mon contentement se mêle une certaine amertume : je croyais que ce serait comme à la campagne, dans les beaux jours d'été. Que de fois. séduite par un riant soleil, j'allais boire du lait au moulin avant sept

heures! Hélas! ce n'est pas cela; ma tête est endolorie et mes pensées sont troubles. La ruche n'est pas réveillée. J'ai voulu me mettre à écrire, je ne savais par où commencer. Oh! si le premier mot était venu! Le souvenir que madame de Staël était ainsi, qu'il lui fallait aussi son premier mot, m'a un instant consolée, et je considérais mélancoliquement ma plume pour le trouver.

C'est un très-joli bâton de nacre. Est-ce drôle, qu'une coquille d'huître qui, dans l'échelle de la création, est si loin de moi, se soit assez élevée pour arriver dans ma main? L'huître s'élève bien plus encore, car elle produit la perle, qui est un ravissant bijou. Avant-hier, en passant devant Mellerio, il y avait une parure délicieuse; je l'ai montrée à Jean. Que les hommes sont prosaïques et matériels! Tandis que j'essayais de lui faire admirer ces magnifiques poires, mates et translucides, qui avaient des reflets diaprés, il m'a dit :

— Au fait, nous sommes tout près d'un mois à R... Voilà bien longtemps que je n'ai rencontré ces aimables mollusques; il doit y en avoir déjà dans les bons coins, je chercherai. L'huître est la truffe des mers.

Et il a fredonné : « Pêcheur, parle bas, conduis ta barque avec prudence... » pendant que

je m'éloignais en soupirant. Ce n'est pas quand on vient de s'installer place de la Madeleine et quand on s'est meublé à neuf, qu'il convient de penser aux perles. Il y a de durs moments dans la vie.

Dépitée de poursuivre vainement ce premier mot, mais enchantée de m'être levée matin, je me suis rabattue sur d'autres distractions. J'ai soulevé les rideaux et regardé à travers les vitres. Elles étaient un peu gelées. Il doit faire très-froid dehors. Tous les gens qui passent ont le nez rouge. Les cochers d'omnibus, emmitouflés jusqu'aux oreilles, maugréent contre leurs chevaux. Les pauvres bêtes seules ont trop chaud; de leur corps s'échappe comme une buée qui fume au soleil levant. Le boulevard était monotone, je suis retournée, grelottante, me blottir au coin du feu. J'étais moins contente; je regrettais mon lit. A quoi bon m'en être arrachée si tôt, puisque je ne savais que faire de ce temps conquis sur la vie inconsciente, et dont je m'étais représenté l'emploi comme si facile. Je bâillais, j'avais même une espèce de torpeur. Alors j'ai quitté brusquement ma chauffeuse, elle me tentait; je crois que si j'y fusse restée, j'aurais vite succombé.

Allons voir Rachel. Chère petite, elle dormait encore à côté de sa poupée. Je suis partie dou-

cement; mais j'ai vu que tout allait bien. Les domestiques ont besoin d'être surveillés, et rien ne vaut l'œil du maître. Puisque Rachel dort, il y aurait peut-être mieux à faire : ce serait d'aller taquiner un peu Jean, qui certainement n'est pas levé. Je me suis avancée sur la pointe du pied, j'ai ouvert la porte en tapinois, pour jouir de sa surprise, et... personne!

— Monsieur est sorti depuis une bonne demi-heure, a dit Christophe.

Sorti! Jean! à pareille heure, et par ce froid de loup!... Décidément, il se prépare des événements considérables, pour que, sans nous être donné le mot, nous ayons fait tous les deux d'aussi graves infractions à nos habitudes.

Un soupçon s'est élevé en moi : mon malaise pourrait bien tenir à une faim latente. Quand on se lève de bonne heure, il faut se soutenir. Je me disais cela en passant par la cuisine, pour y jeter aussi un coup d'œil. Rose était à son poste; le déjeuner de Rachel mijotait sur le feu. Il avait bonne mine, je l'ai goûté. Excellente inspiration! les bâillements ont cessé comme par enchantement et la lucidité m'est revenue. On dirait qu'un robinet s'est ouvert tout à coup; les idées m'arrivent nettes et précises; je les couche sur le papier sans le moindre effort, et

une douce chaleur circule dans tous mes membres...

28 janvier 186...

Je n'ai pas eu un instant à moi aujourd'hui : c'était mon jour. Depuis trois heures, le salon n'a pas désempli. J'ai reçu la cour et la ville, C'est amusant, mais pénible, d'autant plus que Jean, satisfait au bout de vingt minutes, m'a laissé faire mes honneurs.

Les hommes sont bien heureux : lorsqu'une chose les ennuie, ils s'en déchargent sur leur femme. Tout est bon pour elle, nous sommes des esclaves. Patience ! quand j'aurais fait ma révolution, cela changera. Les hommes seront enchaînés huit heures par jour dans leur maison. Pas par des chaînes morales ; on sait le cas que ces messieurs font de celles-là : par de solides maillons de fer.

Je serais bien empêchée de dire qui j'ai eu le plus de plaisir à revoir aujoud'hui. Les véritables amis, à de rares exceptions près, se gardent bien de se présenter pour tomber au milieu d'un cercle ; il ne défile guère que des indifférents, quelquefois des gens qui arrivent là pour en rencontrer d'autres. J'ai trouvé qu'on

parlait politique plus que l'année dernière : mauvais symptôme. Que deviendra la conversation, si, pour l'entretenir, il faut de ces gros fagots?

Les toilettes sont de plus en plus compliquées ; on les combine à présent comme un peintre un tableau. Le maquillage — j'ose à peine écrire ce mot, mais on l'emploie — fait des progrès effrayants. Lydie, une jeune mariée de six mois, en avait les deux joues plaquées. Si j'avais été seule avec elle, je lui eusse fait des reproches sanglants; je me suis contentée de la complimenter sur la fraîcheur de son teint. Elle s'est aussitôt assise à contre-jour, sans lever sa voilette. Même, elle n'a pas hésité à déranger pour cela le cher vieux colonel de Nangry. Quelle aimable figure de casse-noisette! Toujours galant. Il n'y a plus d'hommes de ce modèle dans la génération actuelle. C'est le dernier marquis égaré au milieu des salons de Paris.

En somme, journée assez maussade égayée seulement par quelques cancans. Jean est rentré à sept heures précises, sortant de son club, où il était entré après avoir été examiner un cheval qu'il veut acheter.

Nous avons dîné en tête-à-tête, comme deux bons bourgeois. Au dessert, Rachel a fait ses grâces. Je l'ai emmenée dans le salon, et nous

avons joué avec elle. Elle devient fort coquette, ma fille; elle aime beaucoup se regarder dans toutes les glaces qu'elle aperçoit; elle se sourit, s'envoie des baisers le plus gentiment du monde, avec des petites mines adorables.

Je me retournais pour la faire admirer à Jean; il n'était déjà plus là. Parti! En voilà pour je ne sais quelle heure; il rentrera ce soir ou demain matin. Il en a vite assez des charmes de la paternité.

Pauvre Rachel, ce n'était pas sa faute! Je l'ai remise entre les bras de sa bonne. Elle pleurait; on lui a montré un polichinelle tout rouge et doré, elle a aussitôt éclaté de rire. Que ne puis-je, comme elle, d'une idée triste sauter à une idée gaie! A présent, elle dort, moi j'écris. Qui de nous deux fait mieux? Ce n'est pas moi, assurément, puisque je ne sais pas surmonter un moment de dépit, et qu'à le rappeler je m'exalte. Après tout, il ne tient qu'à moi de suivre l'exemple de Jean; je suis libre. Qui m'empêche de sortir et d'aller au théâtre ou au sermon? J'aime mieux me coucher.

29 janvier 186 ...

Je méritais d'être punie. Hier au soir, j'avais de mauvaises pensées; j'ai été récompensée, au contraire. Comme je fermais le petit meuble spécial où je serre mes secrets, le timbre a vibré. Qui pouvait venir à pareille heure? Grâce au ciel, c'était Francine. A son baiser, j'ai compris qu'elle avait conscience de tout le plaisir que me causait sa visite inattendue. Bonne Francine! Je considère comme un devoir de réparer dès à présent une injustice que j'ai commise à son sujet. Jamais je n'ai parlé d'elle ici. Ce journal n'a d'autre mérite que la franchise de ce que j'y consigne. Si ce n'est pas ma vie, moi tout entière, il ne signifie rien, et mieux vaudrait, au lieu de le continuer, tricoter des bas pour Rachel; ce serait du moins une chose utile.

Bien des fois déjà j'ai été sur le point de tout dire; j'ai toujours été arrêtée, par je ne sais quoi. Ceci est un gros mensonge. Ce qui m'a arrêtée, je le sais fort bien; ne pas l'avouer est plus mal encore que d'avoir désobéi. Voilà le grand mot prononcé. Ma liaison avec Francine

ressemble à une désobéissance aux recommandations si pressantes de la tante Glossinde, de ne point avoir d'amies intimes. De là ma répugnance à convenir que j'en ai une.

C'est de l'enfantillage; je ne suis plus une petite fille. Lorsque cette prescription m'a été faite, j'étais une enfant; rien de plus élémentaire, qu'en vue de l'avenir on se préoccupât des relations que je pourrais former. A présent je n'ai plus de lisières, je suis assez grande pour me conduire et savoir discerner le bien du mal. Si ma tante était là, je suis sûre qu'elle autoriserait une exception en faveur de Francine. Cette certitude dissipe mes derniers scrupules, et me décide à ne plus cacher que je l'aime beaucoup, qu'elle a toute ma confiance, et que si je ne lui ai pas dit encore bien des petits secrets que jusqu'ici j'ai gardés pour moi, cela provient uniquement de ce que l'occasion ne s'est pas présentée. Elle les saura un jour; je serais une ingrate d'agir autrement, puisqu'elle n'a pas hésité la première à me livrer les siens.

Tu as toujours été mon seul confident, journal chéri; recourir maintenant à un autre, n'est-ce pas méconnaître les services que tu m'as rendus et sacrifier ton amitié éprouvée aux exigences d'une nouvelle venue sans titres acquis, et qui n'a d'autre mérite que de te sup-

planter? Non certes. En aimant Francine, je ne t'abandonne pas pour cela. L'amour que j'ai pour mon mari n'enlève rien à celui que je conserve à mes parents. Je ne te serai donc pas infidèle. Mais remarque bien que ce n'est pas la même chose, attendu que, toi, tu ne réponds rien. Qu'es-tu de plus que la poupée que j'avais autrefois? Tu m'as suffi jusqu'à aujourd'hui, comme elle a été jusqu'à douze ans mon principal souci, comme le polichinelle de Rachel comble en ce moment tous ses désirs. A mesure que nous avançons dans la vie, nos besoins d'affection se modifient et, devenant plus impérieux, changent d'objet. Quoi de plus naturel? Je conclus de tout cela que j'étais folle de me cantonner dans un isolement qui frise l'égoïsme. Quand on a le bonheur de tomber sur une amie comme Francine, il y aurait absurdité à la laisser échapper et lâcheté à ne la pas avouer au grand jour.

D'autant plus que — je n'éprouve aucune difficulté à le reconnaître — il y a quelque chose de providentiel dans la manière dont nous nous sommes retrouvées après une séparation de douze longues années. Cette chère Francine me le faisait observer hier encore. Voici comment cela est arrivé.

L'an passé, pendant le carême, j'allais le soir,

de huit à neuf, aux instructions du P. Ledru, à Sainte-Clotilde. Nous y étions toutes, depuis Joséfa jusqu'à Lucienne ; après quoi je rentrais tenir compagnie à ma lampe. Un beau jour, comme hier, j'entends tout à coup la sonnette (rue Casimir-Périer, nous n'avions qu'une sonnette) et, peu d'instants après, je vois entrer une petite femme en noir qu'Herminie annonce en bredouillant. C'était Francine. Je ne la reconnaissais pas, même après qu'elle se fut nommée. Alors, avec un sourire angélique, elle me parla de notre enfance et de notre première communion. D'un mignon petit portefeuille elle tira une image un peu jaunie, au dos de laquelle on lisait : « Suzanne à Francine. » Cette image rappela en moi un souvenir confus. Elle représentait un cœur enflammé au-dessus duquel une couronne d'épines formait une auréole, et qu'un poignard traversait. Au-dessous, un cercle de jeunes filles vêtues de blanc, les yeux levés vers le ciel, recevaient les rayons de divine clarté qui s'échappaient des ailes du Saint-Esprit planant sur l'ensemble. Le souvenir s'accusa de plus en plus, et la reconnaissance fut bientôt complète, grâce à sa mémoire qui, plus lucide que la mienne, lui fournissait des épisodes et des détails depuis longtemps effacés en moi. Nous avons causé, et la soi-

rée s'écoula avec une rapidité merveilleuse.

Francine me demanda la permission de se présenter de temps en temps. Excellente amie ! je ne puis me rappeler sans émotion la timidité gracieuse et enjouée avec laquelle elle s'excusait de n'avoir pu résister au désir de me faire une visite après que, m'ayant par hasard aperçue à Sainte-Clotilde, elle avait appris, au bout de bien des démarches, que je passais l'hiver à Paris. Elle avait hésité; elle n'osait pas. Comment serait-elle reçue? Qui savait si la vicomtesse de Grandpré n'aurait pas oublié la petite Francine, dont le mari s'appelle simplement Durand? Les attachements contractés au début de la vie ne durent guère : très-peu persistent; était-il prudent d'exposer les restes de celui-là aux déceptions brutales de la réalité? Mais elle avait été vaincue. Je l'ai grondée de la belle manière. Il n'y a rien qui témoigne mieux d'une âme supérieure que ces hésitations et ces défiances de soi. Elle pleurait d'attendrissement, j'ai bientôt fait comme elle; cela a été le signal de notre liaison, qui depuis un an a pris tant de force qu'elle est indissoluble.

C'est qu'elle n'est pas une amie comme une autre. Que de fois je lui ai dit qu'elle aurait dû naître violette et vivre sous une touffe de verdure, au pied d'un grand arbre. Elle est trop

modeste; il faut la deviner, et quand on l'a découverte, quel parfum délicieux et ineffable!

Elle a commencé par me déclarer que la différence entre sa position sociale et la mienne ne lui permettait pas d'entrer avec ma famille en relations officielles; que certes elle serait bien heureuse de venir souvent, mais à la condition expresse qu'elle ne verrait que moi, puisque c'était à moi seule aussi que s'appliqueraient ses visites. Par-dessus tout elle entendait ne jamais prendre part, de près ou de loin, à mon luxe. Nos existences étant si dissemblables et séparées l'une de l'autre par de tels abîmes, il y aurait folie à prétendre les réunir autrement que par un côté, le cœur — ce cœur enflammé et sanglant dont elle m'avait rapporté l'image. — N'est-ce pas, en effet, sous une forme naïve, le véritable symbole de la condition des femmes sur cette terre, et principalement, ajoutait Francine, de celles qui sont riches et oisives?

Si donc j'avais besoin de consolations, si seulement j'étais bien aise de causer du passé avec une ancienne camarade toute dévouée, je la trouverais toujours prête, pourvu que ce fût exclusivement le soir. Car elle a ses occupations : elle travaille, non pas comme une ouvrière, mais plus rudement; elle est l'intermédiaire d'un

nombre énorme de dames charitables qu'elle m'a citées. Je n'en connais pas une seule. C'est tout simple : elle a assez à faire dans son quartier sans courir jusqu'au faubourg Saint-Germain; elle habite la Chaussée d'Antin. Toutes ses heures sont absorbées par les visites aux malades, aux déshérités, à cette classe surtout, si nombreuse et si intéressante, qu'on désigne sous le nom de pauvres honteux.

Cela a été convenu séance tenante. L'habitude qu'elle a de secourir des infortunes a développé en elle un tact d'une délicatesse exquise, qui n'a pas peu contribué à me la rendre chère. Le tact est l'apanage des natures distinguées, il est comme leur cachet personnel et inimitable. — Lorsqu'elle sonne chez moi, elle ne se trompe jamais; son cœur la guide. Non-seulement je ne suis pas sortie, mais encore j'éprouve précisément ce jour-là un accablement vague, une lassitude voilée de tristesse que sa seule présence suffit pour dissiper. Elle est si bonne, si affectueuse, si aimante! impossible de lui résister, et on se sent heureuse d'être pénétrée par ses grands yeux bleus, dont le regard possède une incroyable puissance de fascination candide.

Nous allons souvent en soirée; je m'étais promis de la prévenir dans la journée toutes les fois qu'elle risquait de se déranger en pure

perte. Elle a énergiquement refusé de consentir à cela, sous prétexte qu'elle ne veut en rien se rendre complice de mon existence mondaine. Pour être plus certaine que je n'irai pas à l'encontre de sa volonté très-arrêtée à cet égard, elle ne m'a pas dit où elle demeure ni où je la pourrais faire demander si cela était nécessaire ; elle aime mieux courir la chance d'un voyage inutile.

Je ne la vois pas assez, à peine deux ou trois fois par semaine. Bien souvent elle me manque. Quand je la gronde, en l'embrassant, de me négliger, elle sourit tristement. Il n'y a qu'elle pour avoir ce sourire. Le lendemain je reçois un petit billet bien amical et bien affectueux. Elle ne se souciait pas que nous revinssions au tutoiement, je l'ai exigé. Avec mon mari, nous n'y avons jamais renoncé, malgré la mode. C'est le véritable langage de l'affection, celui des peuples simples, le premier aussi de l'enfant, par conséquent le plus naturel. L'amour ne s'accommoderait pas du *vous* cérémonieux ; on se tutoie dans l'intimité, pourquoi ne pas le faire en public? Les convenances, dit-on. Soit, si on y tient. Mais alors, toujours ou jamais ; sans cela, il y a hypocrisie. Telle est l'opinion de Jean, la mienne aussi.

30 janvier 186..

Je me suis réveillée entre onze heures et midi. C'était hier le bal des Lajaille. Je ne tenais pas du tout à m'y montrer. Jean a dit que je ne pouvais m'en dispenser; j'ai cédé. Notre vie, à nous autres femmes, étant un sacrifice continuel de nos aspirations, de nos désirs et même de notre personnalité — jeunes filles, à nos parents ; mariées, à notre époux; veuves, à tout le monde, sous le nom d'opinion publique, — le mieux, puisqu'il faut toujours en arriver là, est de nous incliner une fois pour toutes devant ces volontés étrangères que notre destinée est de subir, sauf à protester dans cette partie de nous-même dont nul ne peut nous enlever la suprême possession, c'est-à-dire notre être moral.

Ce sont les idées de Francine, qui est d'une résignation à toute épreuve. Je l'admire lorsqu'elle est auprès de moi, m'expliquant ses théories avec sa voix égale et douce, son regard séraphique, ce je ne sais quoi en elle qui convainc quand même. Elle partie, ce n'est plus cela. Sans doute, je ne suis pas encore assez

avancée dans le sentier de la vertu pour obtenir de moi-même une si complète abnégation. Je me suis soumise facilement pour le bal d'hier. Que ce soit un commencement de progrès, je le désire, mais je ne le crois pas. Il me semble que si Jean se mettait en tête de m'imposer une chose moins aisément acceptable, mon premier mouvement ne serait pas du tout de me résigner ; au contraire, je me rebifferais, je réclamerais, au besoin j'irais jusqu'à m'insurger. Je suis très-entêtée ; cela vient de loin. J'ai du sang de Vendéenne. Grand'mère a arboré la cocarde blanche en l'honneur de la duchesse de Berry. Bien que ce fût dans une fête pastorale, ce n'en était pas moins une protestation contre le roi constitutionnel qui nous gouvernait bourgeoisement, sans gants et avec un parapluie. Grand-père ne s'habituait pas au parapluie.

J'ai protesté à ma manière au bal d'hier, avec une cocarde noire que personne ne voyait, elle était tout intérieure. Voici comment. N'y étant pas venue de mon plein gré, j'avais résolu du moins de ne m'y pas amuser; mon programme n'a pas été bien rempli, parce que j'ai vu des toilettes qui m'ont diverti. C'est si mêlé chez ces gens-là ! mais je n'ai pas dansé, pas une seule fois. Je me l'étais promis, c'était sacré. J'avais prévenu Jean, il avait ri d'un air de défi ; qu'ai-

je fait? En entrant, j'ai boité, assurant que j'éprouvais dans le pied des élancements douloureux.

Je comprends le martyre. Lorsque tous ces messieurs arrivaient à la file pour m'inviter, leur insistance ne m'inspirait rien de plus que le désir très-ferme de persister dans ma résolution. Je suis courageuse quand il le faut, et on ne fait pas de moi ce que l'on veut. Mon mari s'en est aperçu, lui qui, le traître, lançait sournoisement sur moi ces cohortes de danseurs. Il a espéré me punir en me signifiant que nous resterions jusqu'à la fin. A mon tour, j'ai ri en guise de bravade; et voilà comme je me suis couchée à quatre heures du matin.

Je suis sûre que Francine sera contente de moi. Encore un signe auquel je reconnais que sa bonne amitié est pour moi une excellente chose, je me sens meilleure après avoir causé avec elle et je cherche son approbation. Elle serait bien gentille de me surprendre ce soir.

31 janvier 186. ..

Jour de comptes; date funèbre s'il en fut. Je prendrais volontiers le deuil. Je suis très en retard. Ce ne sera pas assez de la journée pour mettre mon livre à jour. J'ai vu Francine hier, nous avons bavardé jusqu'à plus de onze heures. J'avais peur que Jean ne nous surprît, ou plutôt c'était sa terreur à elle; crainte gratuite. A minuit, monsieur n'était pas encore rentré; il n'a pas fait de bruit, par exemple, et je ne l'ai pas entendu. A mes comptes!

3 février 186....

Que va-t-il arriver? Depuis deux jours je suis dans des transes... Je m'applique à les surmonter, sans réussir tout à fait. Il en perce quelque chose, quoi que je fasse. A déjeuner, ce matin, pendant le thé, Jean m'a regardée avec surprise. — Au moment où je portais la tasse à mes lèvres, après y avoir répandu un nuage de crême, il a saisi mon bras :

— Attends, je t'en conjure; si tu prends ce thé, que ce soit au moins après réflexion. Je ne puis m'imaginer que tu l'aimes à ce point.

— Si j'aime le thé! quelle idée?...

— Mais, ma pauvre amie, jusqu'à présent je t'avais vue y mettre du sucre, comme moi, comme tout le monde; depuis quand le préfères-tu salé? Tu en es à ton cinquième voyage à la salière; et tu tournais avec une conviction...

J'ai rougi prodigieusement de ma distraction et demandé une autre tasse; il a fallu m'excuser, en disant que j'avais une douleur sourde aux dents.

Ce n'est pas cela; il s'est accompli de grands événements depuis que je n'ai causé avec toi, cher journal. J'ai reculé à te les confier, non par suite d'une appréhension semblable à celle qui me rendrait incapable d'écrire sur ces pages une pensée bien mauvaise, parce que je n'en pourrais supporter la vue, j'ai le courage de mon opinion; mais je voulais attendre que le temps affermît ma résolution, et lui apportât la consécration mystérieuse de l'autorité que lui seul confère à nos actes; pour qu'aux bouillonnements impétueux de la première heure ait succédé le calme et le sang-froid, sans lesquels il n'y a pas de succès durable. Jamais je n'ai projeté, dans une circonstance aussi importante,

de rien dissimuler au compagnon de ma vie solitaire, au confident discret de mes joies et de mes douleurs. Je n'ai pas de secrets pour lui ; d'ailleurs, ce que j'écris ici c'est l'histoire.

Pour dire tout depuis le commencement, je ne sais pas trop où il conviendrait de remonter. Peut-être serait-il nécessaire d'entrer dans des détails que j'aurais de la peine à retrouver, car, en vérité, je ne m'explique pas le changement qui s'est opéré en moi. Je le disais à Francine, il y a quelques jours, en ne lui cachant pas que j'étais agitée d'une ardeur étrange, qui me poussait en avant, toujours en avant...

— C'est la grâce qui agit, m'a-t-elle répondu.

Le mot m'a paru admirable ; je l'ai embrassée sur-le-champ.

— Oui, a-t-elle ajouté, cette même grâce qui a suscité les Jeanne d'Arc et les Jeanne Hachette, et de bien d'autres martyres ignorées, a fait des héroïnes, dont le plus beau titre de gloire est précisément d'être inconnues !...

Ce mouvement oratoire m'avait frappée, éblouie de ses rayonnements. En y regardant de plus près, je ne comprends pas bien ce que tout cela signifie. A quel propos la grâce opérerait-elle en moi, indigne? Et pourquoi ces souvenirs belliqueux? Peu importe. Ma pensée, à

moi, est moins relevée ; en revanche, je la perçois plus nettement et je l'écris telle que je la sens. Dans mon enfance, j'ai souvent vu coller du vin. Cette opération m'a émerveillée la première fois que j'en ai été témoin. Comment des blancs d'œufs battus ont-ils la propriété d'attirer toutes les impuretés en suspension dans un liquide? Eh bien, au point de vue moral, sous l'influence d'une cause inconnue jouant le rôle des blancs d'œufs, un phénomène analogue à celui du collage s'est accompli en moi. Une quantité de petites choses qui flottaient insignifiantes, éparses, sans cohésion, se sont tout d'un coup réunies. Qui les a ainsi agglomérées et qui les retient? Je n'en sais rien, mais elles composent un tas respectable qui m'oppresse.

Bien entendu, il s'agit de mon mari. De quelle autre personne pourrait-il être question? J'ai contre lui tout un monceau de griefs. Chacun d'eux est gros comme un atome, ce n'est rien et c'est énorme. Le grain de sable, lui aussi, n'est rien qu'un minuscule chaînon de l'infini. Dans les déserts immenses, le vent qui passe en fait des montagnes.

Il y a trois jours, je m'étais mise à mes comptes, avec la louable intention de les terminer. Sur la tablette de mon petit bureau est placée une glace ovale, qui pivote dans un cadre d'ar-

gent ciselé. Je ne manque jamais de me regarder de temps à autre dans cette glace ; quelques coups d'œil discrets, un pli à rectifier, une boucle de cheveux qui s'émancipe. Je me suis trouvée toute pâle. Cela ne m'a pas arrêtée. D'une main ferme, j'ai ouvert mon livre et saisi les nombreux petits papiers qui me servent à noter provisoirement les dépenses pendant le cours du mois. Je les ai classés avec méthode et, comme j'allais procéder au dépouillement, ma pâleur me revint à l'esprit. D'où provenait-elle? Cette préoccupation m'assiégeait avec la tyrannie persistante des mouches qu'on chasse et qui, sans se décourager, s'acharnent à poursuivre de leur obsession le même point, toujours le même point. J'eusse été immédiatement à l'aise si j'avais pu assigner une cause à cet état anormal. Je n'en apercevais aucune, et je cherchais de plus en plus. N'était-ce pas tout simplement le signe précurseur de quelque grosse maladie encore dans la période d'incubation? J'ai haussé les épaules en éclatant de rire. Ici, un fait bizarre et inexplicable se produisit : une larme tomba sur ma main, et en un instant voilà tout un déluge sans rime ni raison.

Des pensées sombres, comme les nuages qui s'amassent sur un ciel pluvieux, traversaient incessamment mon pauvre cœur serré, et un

découragement morne m'accablait. C'était ne
veux. Ce qui ne l'était plus, ce sont les idé
subversives auxquelles cette crise ouvrit
porte. Les larmes finies, je me préparai
nouveau à reprendre ma besogne interrompu
Car, cette besogne, il la faut faire ; elle se pr
sente chaque mois, impérieuse, inexorabl
Force fut d'y renoncer, au bout d'efforts con
ciencieux mais inutiles. Je ne pouvais pas tr
vailler ; de sourdes protestations m'enlevaie
toute énergie.

Au dehors, le soleil dorait le boulevard. U
de ces jolis soleils d'hiver, clairs et brillant
rasant les cimes, mais ne se commettant pa
jusqu'à atteindre les bas-fonds. Le ciel était ble
tendre, l'air vif sans brume, la gelée rendait l
sol sonore. Qu'il ferait bon courir aujourd'hui
me disais-je, dans une voiture bien fermée
Avec une boule pleine d'eau bouillante sous le
pieds, ma pelisse de fourrures et mon man
chon, il n'y a rien à craindre. Le bois doit êtr
charmant ; je suis sûre qu'on patine. Deux heu
res ! le beau moment pour jouir du coup d'œil
Au lieu de cela, s'enfermer en tête à tête ave
des chiffres.

Il ne sera pas dit que ma triste jeunesse s
consumera tout entière dans d'amers travaux.
Pourquoi ne ferais-je pas une fois acte d'indé-

endance? Ah ! si les femmes savaient davan-
age se servir de l'initiative dont, en France
urtout, elles ont une dose au moins égale sinon
upérieure à celle de l'homme, répète souvent
rancine, que de déceptions, de supplices et de
hagrins elles s'éviteraient !

Je ne vois pas pourquoi je serais toujours investie de toutes les tâches pénibles. Je tiens la maison, je m'occupe du linge ainsi que des détails si multiples de l'intérieur. J'ai à conférer avec Herminie, discuter avec Rose, surveiller ceci, prendre soin de cela. C'est écrasant. On n'a pas un moment à soi, pas un instant pour secouer des soucis toujours renaissants. A chacun son tour ; qu'il se charge donc de quelques-unes de mes attributions, voici assez longtemps que je souffre. Si notre Seigneur a porté sa croix, ce n'a été que l'espace d'une demi-journée à peine ; la mienne est à demeure sur mes épaules. J'en ai assez, je me révolte à la fin contre une servitude monstrueuse et sans raison. S'il veut avoir des comptes, qu'il les fasse ; on n'est jamais mieux servi que par soi-même. On m'impose, à moi, de supputer sou par sou ce que j'ai dépensé, de développer par le menu ce qui a été employé pour la cuisine, l'éclairage, l'entretien, que sais-je encore ! Quant à lui, pour ce qui le concerne, rien de moins compliqué : ar-

gent de poche de monsieur, tant. Moi, je mettrai à l'avenir : argent de maison, tant. Ce sera infiniment simplifié et tout aussi bon.

Pendant que je me disais cela et bien d'autres choses, j'avais jeté loin de moi livre et petits papiers, et j'avais sonné pour demander la voiture. Je n'étais pas habillée, ce fut vite fait, et je sortis en disant gaiement : Au bois!

Le trajet, par la rue Royale, la place de la Concorde et l'avenue des Champs-Elysées, fut un triomphe. Mollement emmaillotée entre les coussins et mes fourrures, je sentais un sang généreux courir dans mes veines, je m'épanouissais à un bien-être inconnu, j'étais comme régénérée. C'était le souffle âpre et sain de la liberté qui retrempait mes forces. Il en dût être ainsi pour le peuple de Paris après la prise de la Bastille.

Cela dura jusqu'aux environs de l'arc de l'Etoile. La montée est un peu raide de ce côté, les chevaux avaient ralenti leur allure; des objections commencèrent à se faire jour dans ma conscience timorée. Le difficile était de signifier à Jean mon inébranlable résolution. Quelques appréhensions mêlèrent leur accompagnement désagréable au chant de gloire qui retentissait au dedans de moi.

Fallait-il, arborant sans faiblir le drapeau de

la révolte, rompre en visière dès ma rentrée et déclarer nettement mes intentions? J'en avais bien envie. Qu'y aurais-je gagné? Rien. J'étais trop échauffée, je me serais laissée emporter. Mon mari, qui a le caractère vif, n'aurait pas manqué de riposter sur le même ton; une discussion eût été inévitable. Il est prudent de l'éviter, et de ne pas livrer l'indiscutable légitimité de mon droit aux hasards périlleux d'une dispute. Jean a l'habitude de réclamer les comptes seulement vers le 7 ou le 8. Plusieurs jours auront, d'ici là, passé sur ma décision, elle sera mûrie. Plus maîtresse de moi, j'aurai aussi bien plus de puissance pour appuyer ma revendication. Et puis, d'ailleurs, de cette manière, j'ai le temps de me retourner.

Comme les chevaux reprenaient le grand trot vers l'avenue de l'Impératrice, je m'absorbai dans la contemplation des beaux équipages et des toilettes. Beaucoup de bruit et d'animation, il y avait une cohue énorme; tout le monde avait voulu faire comme moi. Après deux tours de lac, je donnai l'ordre de redescendre, et je fis une tournée dans les magasins. Il était plus de sept heures quand j'arrivai. Je m'attendais à des observations de la part de Jean, qui est, pour les repas, d'une exactitude de maniaque. J'étais préparée, et j'aurais riposté. Pas du

tout, il était au coin du feu, un livre à la main, souriant et d'une humeur charmante. J'en fus enchantée d'abord, puis je le regrettai. Je n'aurais pas été fâchée qu'il me grondât de mon retard. Je lui aurais demandé, moi, si la régularité à se coucher n'est pas aussi indispensable à la santé que celle dont il se targue pour manger ; et pourquoi, cela étant, il passe très-souvent les nuits hors de chez lui, jusqu'à deux ou trois heures du matin. N'est-ce pas du pur scandale ?

Il est sorti, selon son ordinaire, après le dîner. Je comptais sur Francine, j'avais hâte de lui faire part de la grande nouvelle et de lui demander conseil. Elle n'est pas venue. Seule et désœuvrée, ne me suis-je pas surprise me dirigeant vers ma table de travail ! tyrannie de l'habitude ! je tendais machinalement le cou au joug, oubliant que je l'avais secoué.

Calme plat depuis trois jours. Je persiste dans les mêmes idées ; Jean ne se doute de rien, il est gai, expansif, heureux ; moi, je suis un peu inquiète, préoccupée. Par moment, je ne sais trop ce que je fais ; d'autres fois, je ris de ces craintes ridicules, qui sont sans fondement sérieux. Pour m'accoutumer à mon émancipation, je sors le plus que je peux. Dévotions, promenades, visites, lunch à la pâtisserie anglaise, voilà une journée pleine. Le soir, j'attends Francine,

qui n'a pas encore paru ; c'est très-surprenant ; avec son tact merveilleux, ne devrait-elle pas avoir deviné, dès avant-hier, que j'ai besoin d'elle !

4 février 186...

Toujours pas de Francine ; il y a un temps énorme que je ne l'ai vue. Pourtant, n'exagérons pas, elle est venue la veille du jour où j'ai écrit à Laure. Eh bien, c'était le 31 janvier. J'espère beaucoup pour ce soir. Elle m'approuvera, je le sais ; mais enfin, j'aimerais à recevoir ses encouragements, et à lire dans son limpide regard que, tout entière, elle est avec moi. En définitive, je ne suis pas méchante, pas plus qu'elle. Qu'est-ce que nous voulons? tout simplement nous soustraire à une tyrannie oppressive, consistant, de la part des hommes, à contraindre les femmes à se tenir enfermées chez elles, sous couleur d'une foule de petites obligations qui sont autant de ficelles. Oui, des ficelles, pas autre chose. J'en ai brisé une déjà ; que toutes mes sœurs en esclavage suivent mon exemple, et ce sera bientôt un affranchissement général.

J'ai peut-être tort de chanter victoire si tôt. L'ours n'est pas tué, ne vendons pas sa peau. A vrai dire, la ficelle tient encore, puisque mon mari en a toujours le bout dans la main ; jusqu'ici je me suis bornée à l'allonger en tirant. Elle cassera, je n'en doute pas.

Sans être, à proprement parler, inquiète, je ne serais pas fâchée d'être plus vieille de trois ou quatre jours. Je suis en armes ; j'ai bien appris ma leçon. Voici plusieurs nuits que je la répète pendant mes longues insomnies. Lorsqu'il me dira, selon sa formule habituelle :

— Suzanne, les comptes du mois, chère enfant,

Je répondrai froidement que je n'ai pas eu le temps de m'en occuper. Il y a toutes probabilités pour qu'il réplique, comme une fois déjà quand j'étais très en arrière :

— Mauvaise raison, le temps ne manque jamais, puisque c'est la vie elle-même.

Je n'ajouterai pas un mot. Il insistera ; rien. Il insistera encore ; je hocherai la tête avec décision, mais sans ouvrir la bouche. Très-positivement il s'échauffera et développera sa grosse voix. Mon rôle est tout tracé, j'irai chercher le livre de comptes et je le lui remettrai silencieusement. Pour le coup il se fâchera tout à fait ;

c'est impossible autrement parce qu'il sera agacé.

Je le laisserai dire. Puis, plus calme et plus froide que jamais, je prendrai la parole à mon tour :

— Quand on passe toutes ses journées au cercle et les nuits je ne sais où, on ne s'explique pas que le temps puisse manquer aux autres pour les labeurs ingrats, etc., etc.

Les détails me viendront d'abondance. Tour à tour surpris, confondu et enfin atterré, car la vérité a des flamboiements auxquels nul ne résiste, il me demandera qui m'a monté la tête. Je le connais, n'est-il pas semblable à tous les hommes qui se croient les uniques dépositaires de la raison, et reviennent de Pontoise, si une femme, la leur notamment, dit quelque chose qui a le sens commun ? Pénétré de ses torts, il voudra se fâcher ; c'est alors que je clôrai l'incident, en déclarant avec autorité que je n'accepte pas de discussion. Et je me retirerai forte, digne et grande, l'abandonnant à sa confusion.

Je n'ai pas réfléchi au delà, parce que cela s'embrouille dans ma tête. Sur le moment, il sera écrasé par la puissance irrésistible de mon bon droit ; ce n'est pas douteux. Il ne répondra rien, et il se soumettra de bonne grâce. Ici commence la région nuageuse. Est-ce bien sûr qu'il

fera sa soumission? Seule, je n'ai pas le regard assez pénétrant pour envisager les diverses éventualités qui pourraient surgir; aussi j'ai besoin de Francine.

Ce premier avantage remporté sera quelque chose, sans doute; mais une bataille a par elle-même peu de signification si on ne profite pas des conséquences. Celle que je distingue quant à présent, c'est ce pauvre Jean cherchant à se reconnaître au milieu de mes petits papiers, n'y parvenant pas et pestant de tout son cœur. S'il s'adresse à moi pour se renseigner, je rirai ou bien j'aurai pitié de lui, et alors je serai perdue, je le sens. Donc il faut trouver mieux. Mais quoi! Je m'égare dans le brouillard. Il n'y a que Francine qui puisse me tirer de là.

5 février 186...

Je suis très-sérieusement inquiète : qu'est-il arrivé à Francine? Pas de nouvelles, et personne! Si encore je savais où lui écrire. Ce qu'elle m'a répondu un jour, pour éluder ma question au sujet de son adresse, était une défaite, je l'ai bien vu; mais lorsque, une autre fois, en véritable étourdie, je suis revenue à la

charge, j'ai encore mieux vu que j'avais commis une sottise. Elle m'a dit :

— C'est que, ma chère amie, je n'ai pas un appartement comme toi. Je ne loge pas, je perche. Au reste, je ne suis jamais chez moi.

Je la regardai à ce moment : une grosse larme roulait dans ses yeux. J'ai baissé les miens, rougi, et finalement je n'ai plus osé m'aventurer. Je me ferais couper la langue plutôt que de prononcer sciemment une seule parole de nature à lui causer quelque peine. Une amie si tendre, si dévouée, si profondément aimante !

Elle n'a pas eu peur de me froisser, elle : il est vrai qu'elle combattait pour la bonne cause. Une des premières questions qu'elle m'ait posées, après que nous nous fûmes retrouvées, a été pour s'enquérir si je faisais mes Pâques. Elle me l'a demandé brutalement, comme je viens de l'écrire. Et moi, je n'étais pas trop contente : cette question m'était désagréable. Cependant, je le constate avec orgueil, je suis toujours restée fidèle à mes convictions. Rien n'a pu les ébranler, ni le tourbillon de la vie mondaine, ni le scepticisme décourageant de mon entourage. Oui, je dis cela pour mon mari ; il eût été plus franc de le nommer sans m'égarer dans une périphase. Mais il ne s'agit pas de lui. Je suis rentrée en moi-même au lieu de me fâcher, ainsi

que j'en avais bien envie, et je ne m'en suis jamais repentie. Cela m'a valu que Francine m'ouvre bien plus vite les trésors de son âme.

Elle me l'a avoué, pendant des années elle est restée tiède, dédaignant les ineffables consolations qu'un cœur douloureusement éprouvé savoure dans l'accomplissement des pratiques pieuses. On la croyait heureuse, à cause de sa gaieté et de son insouciance, tandis que, comme elle le dit si bien, ce n'était que l'ombre du bonheur. La preuve, c'est que — et sa conversion date de là — une déception terrible lui était réservée, en découvrant un jour que... Mon Dieu! elle était comme tant d'autres, mal mariée et dédaignée, trahie par celui-là même qui lui avait juré de l'aimer toujours. Elle ne pouvait douter de son malheur : la preuve tomba un matin, à ses pieds, de la poche du paletot de son mari; c'était une lettre signée : « Nichette, artiste dramatique. » Et il n'y avait pas à se méprendre. Pauvre Francine! Ah! je la plaignais, le jour où elle me confia ce secret; car je me disais involontairement : Si un pareil événement me survenait, que deviendrais-je? J'ai essayé d'y songer, je n'ai jamais pu. Les pensées qui ne me plaisent pas, ne durent guère chez moi; si je les poursuis, elles papillottent ou bien elles s'échappent en insaisissables flocons.

Tout à l'heure, grande contemplation dans le miroir ovale. J'ai allumé les deux bougies ; sans cela, une ombre se forme sur le papier, et c'est insupportable. Je suis tranquille : Jean n'a pas dans ses poches de lettres d'une artiste dramatique. Je me suis coiffée avec ma pointe de dentelle traversée d'un large ruban bleu et retenue par mes grosses épingles à boulet d'écaille incrustée d'or. Au moindre mouvement, le boulet, que retient une chaînette, roule sur ma tête. A la lumière, c'est très-joli : je me trouvais gentille ; pour un peu, je me serais envoyé des risettes, comme Rachel.

En vérité, c'est de la folie ! Est-ce bien moi qui emploie mes heures de solitude à écrire ces balivernes ? Oublié-je donc que je suis dans une situation très-grave qui a failli me faire prendre du thé salé ? Je ne sais à quel propos je me sens toute gaie ce soir : j'ai envie de chanter. Je suis si heureuse d'être délivrée des comptes ! Non, je ne veux pas rire ; c'est aujourd'hui vendredi.

5 février 186...

J'avais très-mal dormi, une préoccupation continuelle m'ayant tenue éveillée. Je pensais à

Francine et à la lettre de son mari; mon agitation croissait à mesure que, dans le silence de la nuit, s'évoquaient d'elles-mêmes mille visions fantastiques à la lueur indécise de ma veilleuse. Bientôt mon souvenir fut invinciblement entraîné vers une conversation qui a eu lieu entre nous il y a peu de temps.

— Ne nous faisons pas illusion, disait-elle; nous sommes et nous serons toujours trahies : la fidélité dans le mariage n'existe pas pour les hommes. Au surplus, ils vivent tout en dehors, libres et sans contrôle sérieux; ne faudrait-il pas leur supposer une vertu qui n'est pas de ce monde, pour admettre qu'ils résisteront toujours aux tentations.

— Comment! Crois-tu que Jean... Ah! si j'en étais certaine!

Elle a vu que cette idée m'échauffait. Au premier mot, j'aurais flambé comme une allumette.

— Folle que tu es, a-t-elle répliqué en souriant, ce n'est pas pour toi que je dis cela; c'est en général.

Jour ou non, mon mari n'est presque jamais à la maison. Nous sommes plus rarement ensemble que les années précédentes, parce que je ne vais que fort peu dans le monde cet hiver. Il y va, lui, et mon isolement s'est accru... Si

je découvrais, moi aussi, quelques lettres traînant dans ses poches !.....

J'ai attendu le matin avec impatience. Aussitôt que l'heure a été arrivée où il va lire ses journaux, je me suis glissée dans sa chambre. Christophe y était, qui frottait ; je l'ai envoyé faire une commission et, sans perdre un instant, j'ai marché droit au cabinet de toilette. Il y a là tout un côté, fermé par un rideau, qui sert de porte-manteau. Que de vêtements, grand Dieu ! Il en a plus que je n'ai de robes, et rangés avec un ordre admirable. Christophe est un garçon précieux. Je n'en ai pas oublié un seul ; j'ai tout secoué et mis ma main partout où je pouvais supposer une poche : pas le moindre papier. Au fond, j'en ai été bien contente ; j'avais une peur !... Car enfin, si... Je crois que je serais morte sur place ; non, j'aurais pleuré.

Cependant c'est un malheur pour moi de n'avoir rien trouvé, parce que... Je n'ose achever... J'aurais eu un argument sans réplique pour ma grosse affaire. Mauvaise pensée ! je la repousse ; et même j'ai eu tort d'entrer chez Jean. Au retour de mon expédition, j'étais rouge et honteuse. J'ai commis une méchante action, indigne de moi et aussi indigne de lui.

Après tout, quoique mon mari soit très-coupable, j'ai toujours en lui la plus grande con-

fiance et je l'aime de toute mon âme. Mais plus de ces vilains comptes ! Le moment approche où il va s'enquérir de ceux du mois ; pas de faiblesse, ou tout est perdu. Ce sera peut-être pour ce soir. Le plus généralement il y pense à cinq heures, quand il vient s'habiller. S'il m'en parlait à dîner, ce serait bien gênant, à cause des gens ; je ne pourrais rien dire. Pourvu que ce ne soit pas à dîner !

Même jour, le soir.

J'étais si inquiète qu'à peine j'ai pu manger. Se douterait-on qu'en plein Paris, dans la première ville du monde, un événement de ce genre produise de pareils résultats ? Le dîner s'est bien passé ; il n'a été question de rien. Jean était d'assez mauvaise humeur ; je présume qu'il aura perdu à son cercle. Jamais je n'avais autant désiré le voir sortir. Contrairement à ses habitudes, il s'était installé au coin du feu, dans un fauteuil ; j'ai cru qu'il allait s'endormir. J'avais pris Rachel dans mes bras pour qu'elle n'allât pas se fourrer dans les jambes de son père, ce qui l'aurait retenu. Enfin il s'est levé, a gagné doucement la porte... C'est bien heureux ! Je

crois que je n'ai pas été aussi contente depuis le jour où j'ai retrouvé Francine. Ce n'est qu'une nuit de gagnée : il me les demandera demain. Comme je songeais à cela, la porte se rouvre et j'entends sa voix ; je lui tournais le dos.

— Chère amie, tu penses aux comptes, n'est-ce pas?

J'ai failli laisser tomber Rachel, qui a cri sans hésiter. Le temps de me retourner et de me préparer à répondre, il était déjà dans l'escalier. J'ai manqué de présence d'esprit ; jamais l'occasion ne sera plus belle : il faisait nuit, j'avais ma fille pour bouclier ; mais j'ai été surprise à l'improviste, et mon discours s'est enfui. Que je suis sotte ! Toute la soirée j'ai été nerveuse.

Après avoir couché Rachel, j'ai voulu réfléchir dans le grand Voltaire à oreillettes ; habituellement c'est là que je médite le mieux, il avait perdu sa vertu. Une multitude de pensées s'agitaient dans ma tête en feu ; elles me narguaient, passant et repassant, rapides et prestes, comme une bande de poissons qui s'ébattent à fleur d'eau et bravent la maladresse du pêcheur dont le filet remonte toujours vide. Je n'en pouvais saisir aucune : Francine me manquait. J'avais fermement compté sur elle, et depuis huit jours pas de nouvelles ! Que faire? Partout le déses-

poir et l'abandon. J'allais pleurer, j'ai recouru à mon journal, autant pour ne pas risquer d'être entraînée à d'indignes faiblesses que pour essayer une diversion. Ecrire est un soulagement, et puis la première idée en éveille d'autres. J'ai besoin de me recorder pour savoir quelle conduite tenir demain.

D'abord je ne veux pas m'exposer à rester, comme aujourd'hui, bouche ouverte et langue clouée. Il ne faut pas que mon discours s'envole une seconde fois. Pour ne rien omettre, je vais noter sur un papier les points principaux : 1° Jean me laisse trop seule; 2° il sort trop souvent; 3° il rentre trop tard ; 4° il n'est pas assez à la maison.

Je savais bien qu'en écrivant cela viendrait. Je pourrais aussi marquer qu'il est infidèle, mais ne compromettons pas la bonté de ma cause en avançant des choses dont je ne suis pas bien certaine. Je n'ai pas de preuves ; soyons généreuse, ne parlons pas de cela. Restent quatre griefs, c'est bien assez; quatre! Je viens de les relire; tous sont inattaquables, le dernier surtout : « Il n'est pas assez à la maison. » Où donc avais-je la tête? Celui-là résume les précédents et les absorbe. Au fait, un seul excellent vaut mieux que quatre petits. J'en aurai bientôt d'autres, sans chercher beaucoup...

Depuis un quart d'heure je mordille le bout de ma plume ; j'ai passé en revue tous les objets qui sont autour de moi : une de mes bougies coulait, j'ai planté une épingle pour arrêter l'inondation ; rien n'est arrivé. C'est inconcevable, ce matin encore je me disais : « Surtout n'oublions pas de reprocher à Jean... » Je ne me souviens plus. Est-ce possible que tout ce que j'avais amassé se réduise à si peu? Il me dira qu'il est comme tous ses amis ; s'il veut, il m'en citera cinquante. Mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse!

Je vais me coucher et tâcher de bien dormir. Demain je serai moins agitée : j'aurai l'esprit plus libre, je réfléchirai avec plus de fruit. Les véritables courages se révèlent surtout au moment du danger.

7 février 186..,

La nuit porte conseil ; je n'ai pas trop bien reposé, mais j'ai pris une résolution. Je ne verrai pas mon mari ce matin ; je déjeunerai dans ma chambre, et j'irai à la grand'messe. Un peu avant de partir, je ferai remettre le livre chez lui. Je rentrerai dans la journée. Deux hypothè-

ses seulement sont admissibles : Jean y sera, ou bien il sera sorti. Puisqu'il a demandé les comptes, les probabilités veulent qu'il y soit. Donc il saura, quand je reviendrai, que rien n'est fait; le premier moment sera passé, je n'aurai plus qu'à lui donner des explications. Réconfortée par une bonne prière, je serai bien mieux en mesure de faire face à toutes les éventualités, et je n'aurai pas à redouter de me heurter contre l'émotion de la surprise. Je suis toute heureuse de ma combinaison, car, ma conscience me le dit, je marche dans la bonne voie.

Même date, soir.

En revenant de la messe, j'étais un peu émue. Pour la première fois je me suis arrêtée sur un des bancs de l'escalier ; j'avais de la peine à respirer. Le temps de me débarrasser de mon chapeau, et j'ai fait mon apparition chez Jean, qui, en tenue d'intérieur — preuve certaine qu'il n'était pas allé comme moi remplir ses devoirs religieux — se promenait de long en large. J'avais sur lui un avantage moral considérable, la satisfaction résultant du bon emploi de ma matinée; cela accrut mon courage.

Au bruit que je fis en entrant, il tourna la tête et se mit à rire en me menaçant du doigt.

— Voilà, s'écria-t-il, une paresseuse qui appelle cela tenir des comptes!

Le ciel se déclarait pour moi, car, sans s'en douter, Jean m'avait fourni le premier mot.

— Paresseuse! m'écriai-je avec élan. Ah! Dieu m'en est témoin...

Et je continuai sans broncher. J'ai des qualités oratoires que je ne me connaissais pas; je n'ai pas hésité un instant. Les phrases se construisaient toutes seules dans ma tête, il me semblait que je les lisais. A plusieurs reprises j'étais étonnée de ma hardiesse, et le son de ma voix, qui résonnait, me causait une sorte d'effroi; alors je redoublais d'ardeur, et ma verve s'aiguisait pour surmonter plus sûrement ces défaillances.

Jean ne m'interrompit pas une seule fois. Après que j'eus fini, il me prit doucement par la taille et m'entraîna sur un large divan qui meuble son cabinet. J'y tombai assise à côté de lui, avant d'avoir même songé à résister. D'ailleurs, à quoi cela eût-il abouti? Les hommes ne sont-ils pas les plus forts!

— Ma chère femme, dit-il, tu parles comme un ange.

Ce qui me causa une grande satisfaction, c'est

qu'il ne riait plus; il était sérieux, pas sévère, je le sentais à son regard.

— Eh bien, reprit-il, causons. Les choses que tu viens de dire sont de celles qu'il convient de ne pas laisser fermenter dans le silence. Elles ont besoin du jour et du grand air; tu as bien fait de leur ouvrir une issue plus tôt que plus tard. Voyons, ne faisons rien à demi, épuisons tout aujourd'hui, pour n'avoir pas à revenir demain sur ce sujet désagréable. N'as-tu plus à me gronder?

Quoique je fusse déroutée par la manière dont Jean acceptait la situation, et qui s'éloignait absolument de ce que j'avais supposé, je ne perdis pas tout à fait la tête. Je dois avouer néanmoins que je n'étais plus calme, et même j'éprouvais comme une confusion. Lui, s'empara d'une de mes mains et continua sur le même ton :

— A l'époque où nous nous sommes mariés, nous nous aimions; j'imagine que ce n'est pas pour nous disputer maintenant, cela ne servirait qu'à nous aigrir l'un et l'autre. En se fâchant, on prononce parfois des mots qu'on ne pense pas, que l'on regrette plus tard, et dont l'effet ne s'efface jamais. Au surplus, je déteste les disputes. Donc, ma chère femme, m'as-tu bien dit tout ce que tu as à me reprocher?

J'étais décidément mal à l'aise, je me deman-

dais ce qu'aurait fait Francine, et j'avais comme envie de pleurer. Ce fut les yeux baissés, et d'un signe que je répondis. Jean serra doucement ma main, qu'il retenait toujours.

— Là, reprit-il, voilà qui est parfaitement clair et précis. Si tu veux me le permettre, je tâcherai de me disculper.. Tu ne t'attends peut-être pas à ce que je vais dire ; c'est cependant ma pensée très-sincère. Ta réclamation me paraît la chose du monde la plus naturelle et la plus légitime. Loin de me froisser, elle me touche, parce qu'elle me prouve ton affection. D'un autre côté, ne crois pas que je sois de ceux qui sont disposés à traiter légèrement les plaintes de leur femme. Mon plus vif désir est de te rendre la vie facile ; il paraît que j'ai fait fausse route. Qu'il y ait de ma faute, c'est ce dont je ne doute pas, puisque, sans le vouloir, je t'ai affligée. Je te demande seulement de ne pas me condamner trop vite et de m'accorder des circonstances atténuantes.

A te voir t'occuper assidûment de tous les détails, n'en négliger aucun, et conserver une gaieté que je considérais comme la fleur de ton bonheur et que je caressais avec un soin jaloux, n'étais-je pas un peu fondé à te croire heureuse? Je me trompais sans doute, mais j'étais de bonne foi. Quand on admire un beau fruit

mûr, appétissant, vermeil, qui diable irait s'aviser, à moins d'être prévenu, que cette apparence est trompeuse, et que sa pulpe, au lieu d'être savoureuse et parfumée, est prématurément flétrie par un ver secret?

Puisque ces comptes t'ennuient, je m'en occuperai à l'avenir. Vois mon erreur : jusqu'ici, j'étais convaincu qu'ils t'intéressaient. Je croyais naïvement que c'était pour toi non une peine, mais une sorte de plaisir. Il en est ainsi de bien de petites obligations qui pèsent d'abord comme un devoir, et que l'habitude de les accomplir régulièrement transforme vite, au point d'y cacher une satisfaction intime qui est pour elles ce qu'est l'arrière-goût pour certains mets.

Tu vas me demander comment j'ai pu me tromper si grossièrement. La preuve est là, c'est ce malheureux livre lui-même. Il est tenu avec un soin qui te fait honneur : pas une rature, pas une tache. Les chiffres sont alignés avec une régularité suprême ; l'écriture est menue, mais lisible, élégante et très-soignée. Tous ces indices m'ont menti, car il n'en est pas un qui n'ait contribué à ma méprise. Tu me vois confondu de mon peu de perspicacité, et aux regrets de n'avoir pas au contraire, à ces symptômes même, reconnu l'effort que tu déployais pour dissimuler ta souffrance.

Il est certain qu'un livre de comptes, à ne regarder que lui, n'est pas tout à fait un amusement; c'est souvent fort ennuyeux et passablement aride. Mais si, en le remplissant, on ne s'attache pas uniquement à inscrire les sommes dépensées et à les couronner d'une addition; si, par exemple, on a l'idée de comparer ensemble les différents chapitres, et de veiller à ce que l'un d'eux n'empiète pas sur les autres; si on reporte sa pensée de l'emploi fait à celui qu'on aurait pu faire; si enfin, de la tâche banale, on dégage l'enseignement qui y est contenu, alors l'ennui du travail disparaît à mesure que l'intétérêt se développe. J'aurais volontiers parié que telle est aussi ta manière de voir. En définitive, chère amie, te connaissant comme je te connais, sachant quelle confiance absolue doit inspirer ton esprit d'ordre, rien n'est moins utile qu'un livre de comptes dont nous ne regarderions l'un ou l'autre que le total. Lorsque l'argent que je te remets au commencement de chaque mois est épuisé, il est clair que c'est parce que tu l'as dépensé. A quoi bon savoir comment, si cela ne doit rien nous apprendre.

Ici je voulus placer un mot.

— Je n'ai pas fini, reprit doucement Jean, qui ne lâchait pas ma main; j'ai tout dit seulement sur les comptes. Reste une chose impor-

tante : le reproche que tu m'adresses de n'être pas assez souvent chez moi. C'est un ordre d'idées tout différent, et qui touche à de bien hautes questions. Un compatriote à toi, un Champenois, la Fontaine, y a répondu dans le temps avec sa bonhomie narquoise. Il a donné, si je ne me trompe, une excellente raison pour démontrer que le bon Dieu n'a pas eu tous les torts en ne faisant pas croître les citrouilles au sommet des grands chênes, bien qu'ils fussent notoirement assez vigoureux pour nourrir de pareils fruits. C'est toujours l'histoire de Gros-Jean. Autant vaut demander pourquoi les goûts de l'homme et ceux de la femme ne sont pas les mêmes. Je n'en sais rien, mais le fait est incontestable. Ce peut être, si l'on veut, parce que les hommes ont de la barbe, tandis que les femmes en sont dénuées.

Ceci posé au point de vue général, ne vas pas croire que je veuille rire ou me moquer. Il est certain que ta remarque est juste : je suis dehors plus souvent qu'à la maison, du moins à Paris. Est-ce une exception? Tous les hommes de ma condition n'agissent-ils pas de même, ou à peu près? Ils ont tort, et moi aussi, je le veux bien. Mais alors, d'où vient que ton attention soit appelée sur ce point aujourd'hui, plutôt qu'il y a un an? Mon genre de vie n'a pas va-

rié : tel il est maintenant, tel tu l'as toujours connu. Le jour, je me promène, j'entre à mon cercle et je fais des visites; le soir, je partage mon temps entre le théâtre et le monde. Une des causes qui te rendent la solitude plus sensible est que, depuis peu, tu as changé toi-même ta manière de vivre. Autrefois — il y a moins d'un mois encore — tu paraissais aimer les fêtes; nous sortions souvent, et j'étais avec toi; maintenant tu préfères le calme de ton intérieur. En cela je ne puis que t'approuver pleinement; mais tu me donneras bien un délai moral pour perdre mes anciennes habitudes et en contracter de nouvelles. Je vais me mettre à l'œuvre. Ce que je désire avant tout est de te plaire et de te montrer ma déférence pour toi. Il faudra être un peu indulgente dans le début, jusqu'à ce que le pli soit pris.

Voilà tout ce que m'a dit Jean; je me le rappelle, car chaque mot ne m'entrait pas seulement dans les oreilles, il portait plus loin, beaucoup plus loin. Que de fois, pendant qu'il parlait, je fus sur le point de l'interrompre, pour le supplier d'oublier ma réclamation et de ne plus s'en occuper! Car, un fait remarquable, jamais ce dont j'avais à me plaindre ne m'avait paru si minime qu'en le voyant prendre ces fadaises au sérieux et se défendre pour de vrai. La

montagne, subitement écroulée, se dispersait en une infinité de grains de sable et rentrait dans le néant.

Qui me retint de suivre cette inspiration et d'avouer que je m'étais fort exagéré de bien innocents travers! Peut-être la méchante pensée de ne pas vouloir reconnaître mes torts, peut-être aussi la crainte, en abandonnant si facilement la partie, de lui donner beau jeu pour m'accuser d'avoir une tête folle et pour continuer à croire qu'il n'y a pas grande importance à attacher à ce que je dis : je ne sais pas au juste.

Un sentiment nouveau se faisait en même temps jour en moi : j'étais envahie par un malaise qui croissait d'instant en instant : j'aurais désiré m'évanouir, ou du moins avoir une bonne crise de nerfs. Je suis certaine que pleurer m'aurait soulagée. Pleurer devant lui comme une enfant qui, tremblante, redoute un châtiment qu'elle a la vague intuition d'avoir encouru ! Jamais ! Ces larmes qui me montaient à fleur des yeux, je les repoussais comme une honte; une agitation nerveuse m'avait gagnée malgré moi, et plus je cherchais à la dominer, plus elle s'imposait.

Je ne crois pas que Jean se soit aperçu de quelque chose, quoique je sache qu'il faut se dé-

fier de sa finesse. Toujours est-il que, lâchant enfin ma main, mon mari, sans rien dire, roula une cigarette. Je le regardai après un long silence; il s'était levé et frottait une allumette. Je me levai aussi; j'étais près de la porte, je l'ouvris rapidement et ne la refermai pas. Je me suis arrêtée dans le salon ; peut-être allait-il me suivre, et alors mon parti était pris : je lui sautais au cou, je lui prenais la tête dans mes deux mains, et tant pis, je me déclarais vaincue. Mais je ne l'entendis pas remuer. J'aurais donné dix ans de ma vie pour savoir si, dans ce moment, il continuait à allumer flegmatiquement sa cigarette, ou bien s'il était soucieux, ne fût-ce qu'un peu. Quant à regarder, ainsi que la pensée m'en vint, c'eût été de la lâcheté.

Au bout d'une minute ou deux, rougissant de mon hésitation, et craignant qu'en s'avançant pour fermer la porte de son cabinet il ne m'aperçut, je m'esquivai sans bruit et gagnai ma chambre. Mon irritation avait augmenté. Herminie rangeait; je lui fis deux observations très-aigres; elle ne répondit rien et se hâta de me quitter. Je devins plus irascible encore, mes mains crispées se serraient, j'étais dans cet état particulier où on ressemble à un hérisson qui s'est mis en boule : pas de prise, partout des piquants. Lorsqu'on est ainsi mécontent de tout,

c'est le plus souvent qu'on n'a qu'un seul sujet de mécontement, soi-même. Hélas! je finis par le comprendre, mais ce fut long; je ne me décidais pas à admettre que j'en fusse là. Je rejetais la faute sur Francine, qui me manquait juste alors que j'avais le plus besoin d'elle, et sur l'incroyable bonhomie de Jean. De quoi lui servait d'être un homme s'il ne se révoltait pas sous l'injustice de mes reproches? Que ne s'est-il fâché! Loin de là, calme, doux, enjoué plutôt, je l'avais occupé, pas du tout piqué. Pourquoi aurais-je voulu le pousser à bout, si ce n'est pour lui offrir l'occasion de se créer des torts? C'est donc que j'en avais, moi; et j'aurais été bien aise de payer d'un pardon que j'eusse accordé la première celui dont je sentais le besoin. Misère de moi! suis-je devenue si mauvaise, que ma principale qualité, la franchise, se soit déjà aux trois quarts éclipsée!...

J'ai trouvé la journée longue, je l'ai passée enfermée chez moi, assise devant mon feu, en proie à une foule de pensées étranges. Je me prenais à songer qu'il serait fort à propos que le soleil s'éteignît brusquement, que la terre cessât de tourner, ou que quelque soudain et inexorable cataclysme anéantît d'un seul coup Paris et ses habitants. J'en étais là, lorsqu'on avertit pour le dîner.

La diversion fut salutaire, plus de cataclysme; j'avais faim et j'affectai de rire, ce qui ne fut jamais plus loin de mes désirs. Jean était gai aussi, pas la moindre allusion à la scène de tantôt. Il s'amusait de ma gaieté, et ainsi la fit fuir. Pourquoi? Chose singulière, j'avais hâte, comme la veille, et par des motifs différents, que mon mari s'en allât. Il se retira à l'heure ordinaire. Quel bonheur! j'avais besoin d'être seule. C'est ainsi que j'ai consacré toute ma soirée à écrire. J'aurais encore à dire bien des choses, mais je ne sais quel choix faire au milieu de cette multitude de lutins qui dansent dans ma tête une sarabande effrénée. J'attendrai à un autre moment pour y voir un peu plus clair en moi-même.

9 février 186...

J'étais bien décidée à ne pas toucher avant aujourd'hui à mon journal, on ne peut pas impunément manier dans ses doigts un métal rougi à blanc qui sort de la forge. J'étais encore surexcitée par une irritabilité trop grande, j'ai préféré me recueillir. Je ne m'explique pas que cet état persiste encore, et je me répète à satiété

les raisonnements les plus propres à en avoir raison : rien n'y fait. Tout m'exaspère ; si je ne veillais avec grand soin à me contenir, je ne sais ce qui arriverait. Le plus possible je m'isole dans ma chambre, afin de soustraire mon infirmité aux regards. J'en souffre trop pour ne pas éviter d'en rendre quelqu'un victime. Je me dis mal à mon aise ; Jean me croit sur parole et n'approfondit pas ce que je puis avoir, lui qui, au moindre bobo, est aux petits soins, va chercher le médecin et rapporterait une pharmacie entière. Faut-il conclure qu'il devine ce que j'éprouve et que mon mal est purement moral? On le dirait à voir son indifférence apparente. Je l'ignore moi-même ce que j'ai, et ce n'est pas un de mes moindres regrets.

J'ai pensé à Francine toute la journée ; autant j'ai souhaité sa présence la semaine dernière, autant je la redoute aujourd'hui. Il me répugnerait de lui parler de cette sotte affaire. Si elle était auprès de moi, jamais je ne parviendrais à garder mon secret. En deux regards et trois questions, elle l'aurait deviné, et, je le sens, le mieux serait de passer cela sous silence.

Il y a peu d'apparence qu'elle vienne maintenant sans me prévenir par un billet ; je suppose qu'elle n'est pas à Paris. A tout hasard, j'ai recommandé qu'on ne la reçut pas avant contre-

ordre de ma part. Cela m'a à peine rassurée ; si je la rencontrais, et je tremble de sortir. Moi qui l'aime tant! Je ne sais que faire, mon journal m'ennuie; point de plaisir à écrire, encore moins à songer; toutes mes idées sont tristes, qu'est-ce que cela veut dire?

Tantôt, je me suis grondée. Je suis dans une situation fausse à l'égard de mon mari, mon devoir serait de le reconnaître franchement, car il y a de ma faute, et, du moins, d'en sortir le plus tôt possible. Je ne saurais me résoudre à rien pour cela; un mot de moi suffirait cependant, ce mot me brûlerait les lèvres. Orgueilleuse, méchante, fantasque, folle, voilà ce que je suis devenue en trois jours. J'ai honte de moi.

Mon mari m'obsède. Depuis deux jours, il ne sort guère avant neuf ou dix heures. Il s'est remis à la tapisserie, comme à Grandpré, les soirs d'automne. De la tapisserie, un homme, un élégant, à deux pas de la Madeleine! Il prétend que l'oisiveté lui est insupportable. J'étais furieuse de lui voir tirer son aiguille méthodiquement, et j'avais, par moments, envie de rire ou de pleurer, peu importe lequel. Ne comprend-il donc pas qu'il a eu tort de me céder si vite? Il m'a offert ce soir de m'emmener à l'Opéra-Comique. Il paraît qu'une nouvelle madame, à moins que ce ne soit un monsieur, fait fureur

dans je ne sais quoi. J'ai refusé d'un ton rogue; il se l'est tenu pour dit et a repris son ouvrage avec soumission. Comment! de quelle pâte grossière est-il donc fabriqué? Est-ce du lait qui coule dans ses veines? Ah! à sa place, si une petite poupée comme moi se permettait... une larme! qu'elle soit la bienvenue. J'ai envie de brûler mon journal, rien n'est plus ridicule que de perdre son temps à écrire mille sottises pour aboutir à quoi, à pleurer comme une enfant!...

10 février 186...

Ce matin, mariage d'Alice à Saint-Thomas d'Aquin. Nous y sommes allés, Jean et moi, en grand gala; impossible de manquer à ce devoir sans impolitesse. Qu'il y a longtemps que je n'étais entrée dans cette chère église, celle de mon enfance! C'est à cet autel que, petite fille, je m'agenouillais avec ma mère; là, que j'ai appris le catéchisme; là enfin que j'ai, pour la première fois, reçu le pain divin. Une vive émotion m'a saisie en arrivant; je n'osais pas avancer, comme si j'avais eu peur.

J'aime beaucoup Saint-Thomas d'Aquin. Je me promets très-souvent d'y suivre les offices,

et depuis des années, peut-être, je remets toujours à dimanche prochain; j'y retournerai. Cette fois-ci ne peut pas compter, un mariage mondain n'est guère propice au recueillement; je n'ai, moi, besoin que de cela. Magnifique cérémonie, tapis étendu sur tout le chœur, fauteuils à clous dorés, coussins de soie sur les prie-Dieu des mariés. Le suisse, en grande tenue, bas blancs, grosses épaulettes d'or, culotte rouge et habit galonné, hallebarde en main, a reçu le cortége sous le porche. Les orgues ont retenti. Deux cents personnes au moins du plus beau monde se pressaient dans les bas-côtés. Le frère d'Alice quêtait avec la fillette de Rosalie, bonne aubaine pour les pauvres. C'était l'abbé (jamais je ne me rappelle son nom) qui officiait; un petit, avec une figure d'archange, blond comme une Anglaise et des dents de mouton; il avait son cordon jaune.

Mon mariage n'était pas aussi beau à Grandpré; ce pauvre abbé Prastex avait pourtant fait ce qu'il avait pu. — Les orgues manquaient, il n'y avait que le serpent; mais, pour moi, on avait inauguré un bedeau et les robes rouges aux enfants de chœur qui, jusqu'alors, les avaient eues noires. On parle encore de cet événement là-bas. Dans combien de temps aura-t-on oublié celui-ci rue du Bac? Ce ne sera pas long,

un autre l'effacera peut-être demain. Conclusion : je préfère l'humble paroisse de mon village à l'église aristocratique de Paris, et les mariages modestes aux mariages pompeux.

Le luxe, le bruit, le mouvement, ne sont néanmoins pas de trop dans un jour comme celui-là. On a besoin d'être secoué par un spectacle extérieur qui réagisse contre l'envahissement des réflexions. Si on savait ce que l'on fait, aliénerait-on ainsi sa liberté à la légère? De là, sûrement l'usage qui prévaut encore dans les campagnes de s'attacher aux pas des nouveaux époux et de les assourdir par force coups de fusil et de pistolet.

Je mens à plaisir et je ne dis pas ce que je pense, j'étais très-heureuse de me marier; si j'avais pu m'engager pour bien au-delà de la vie, je l'eusse fait avec empressement. Et même, que ceci corrige ce que j'ai écrit tout à l'heure, je suis prête encore, malgré... mais je ne veux pas penser à cela aujourd'hui.

Après la cérémonie, la sacristie était pleine; j'ai embrassé Alice pendant que Jean serrait la main du marié, un grand jeune homme mince comme un clou, avec de grosses moustaches noires qui ressemblent à des ailes d'hirondelles. Jean m'a laissé la voiture, il s'en est allé à pied.

Tandis qu'on me ramenait chez moi, de singulières pensées me sont venues.

— Encore une, me disais-je, qui s'est lancée résolûment avec ses illusions, sur la mer orageuse, dans un frêle esquif. Le ciel est pur, le vent doux et prospère, le pilote vigoureux : tout promet un heureux voyage. Mais la tempête se déchaîne, la barque chavire. Que sauvera-t-elle du naufrage inévitable? Comme nous toutes, elle y laissera ce qu'elle avait emporté de foi, d'amour et de rêves de bonheur ; pour aborder, seule et dépouillée, sur la plage inhospitalière où croissent, sous un ciel inclément, les souffrances solitaires, le doute, les regrets stériles.

Un embarras de voitures m'a tirée de ces belles réflexions ; j'étais à la porte de Nathalie. Je suis montée pour donner aux cochers le temps de débrouiller leur écheveau. Son mari nous gênait, elle l'a mis à la porte, et n'a eu de cesse que je lui promette de dîner avec elle seule à seule, en veuves. J'ai accepté, c'était un excellent moyen d'éviter la tapisserie de Jean. Elle a de la tête comme une linotte, mais elle est si gaie, cette Nathalie, que personne ne peut résister auprès d'elle. J'ai ri du bout des lèvres d'abord, puis j'ai fait franchement comme elle, de tout mon cœur.

Bonne soirée ; j'aurais désiré la prolonger.

Hélas! les femmes sont-elles libres de faire ce qui leur plaît? Si je n'étais pas rentrée vers dix heures, Jean, que j'avais poussé le soin jusqu'à prévenir par un billet, eût été capable de me venir chercher, sous prêtexte d'inquiétude. Je tenais à lui éviter ce souci et cette peine.

11 février 186..., matin.

Rose sort de ma chambre.

— Est-ce que madame ne compte plus avec moi? a dit cette fille.

— Mais si! mais si!

— C'est que voilà déjà plusieurs jours, et que je n'ai presque plus rien pour le marché d'aujourd'hui.

J'ai prélevé vingt francs sur un petit pécule que j'avais mis en réserve à l'intention de Francine, et j'ai écrit sous sa dictée les dépenses depuis le commencement de la semaine. Elle partie, j'ai été rêveuse. Je n'avais pas envisagé ce côté de la question. Si je ne m'occupe plus des comptes, il n'y a pas de raison pour que je continue à relever ceux-ci ; or, ce sont les principaux et les plus essentiels. Je ne saurais exiger que Jean descende à ces petits détails du ménage ;

les hommes n'y entendent rien, et je me pique d'être très-experte sur ce chapitre-là. Il le voudrait, que je refuserais ; ceci ne regarde que les femmes. Enfin, jamais je ne me déciderais à avouer à Rose que ce n'est plus de moi qu'elle relève ; elle se moquerait de sa maîtresse, et elle aurait raison. Il faudrait donc aussi alors que mon mari commande le dîner, discute le menu, fasse des observations sur le prix élevé du beurre, des œufs, etc., etc. C'est à mourir de rire. Et que serais-je dans la maison ?

Je fais une exception pour la cuisine ; je la conserve dans mes attributions. Quant à la lingerie, Dieu me garde de l'abandonner. Il y en aurait pour longtemps de mon linge, dont je suis si fière, si une autre que moi y mettait la main ! C'est toujours moi qui ai payé les gages d'Herminie et de Rose, je ne renoncerai pas à cette prérogative. Il me semble qu'autrement je déchoirais dans leur esprit ; mon autorité morale sur elles en recevrait une atteinte sérieuse. Pour ce qui est de ma toilette, je ne reconnais à personne le droit de s'en mêler ; cela ne se discute pas. Par exemple, tout le reste sera le lot de Jean.

J'irai dans la journée lui demander de l'argent. Il ne m'a pas payée encore, et sans les petites économies que je consacre chaque mois

à mes charités, il m'eût été impossible de donner à Rose ce qui était indispensable.

Ma soirée d'hier avec Nathalie a produit de bons fruits : je ne suis plus triste. C'est peut-être simplement l'effet du temps, qui use les douleurs de ce monde.

Même date, soir.

J'ai eu un moment d'indécision avant d'entrer chez mon mari dans la journée. Je crois que c'est la première fois qu'il m'arrive d'être obligée de faire un appel de fonds. Jusqu'ici, mes besoins ont toujours été prévenus, et ma pension m'était comptée le premier jour du mois, dès le matin. Il m'en coûtait d'exposer ma détresse; mais j'ai pris mon grand courage. Jean écrivait une lettre et paraissait sérieux, ce qui m'a un peu intimidée.

— Que veux-tu, chère amie? m'a-t-il dit affectueusement, en venant à moi la main tendue.

— Rien, ai-je répondu.

Alors il s'est assis devant son bureau. Je cherchais, moi, un moyen d'entamer l'entretien. Le livre de comptes était là, fermé.

— Est-ce que tu as travaillé à cela?

— Pas le moins du monde. Et il se tourna de mon côté. Je m'en serais bien gardé, car je ne doutais pas que tu ne revinsses le chercher. Je m'étais donné jusqu'à demain pour dernier délai et si tu avais tardé davantage, ah! alors! Mais c'était si peu probable, que je n'avais pas encore pris de résolution.

Je me penchai sur son épaule; mon cœur battait plus vivement, je ne pouvais rien dire. Il renversa sa tête en arrière, et sa lèvre se posa sur mon cou. Je n'essayai pas de retenir mes larmes, qui jaillirent comme l'eau d'une source, et je suppliai mon mari de me pardonner. Il refusa même de m'entendre. A chaque instant, il me fermait la bouche, répondant à l'aveu de mes torts par la confession des siens.

— Chérie, — ajouta-t-il après une effusion réciproque dont je ne me rappelle pas la durée, mais que j'ai regrettée, tant elle m'a semblé courte, — je n'ai pas voulu mêler mon écriture à la tienne sur ce livre, il est à toi, et il suffit de le voir pour juger que c'est de ta part un sujet d'orgueil très-légitime. Je me bornerai à te prévenir qu'en parcourant ce que tu as écrit depuis le commencement de janvier, j'ai aperçu une erreur; elle provient d'un zéro oublié : ici, ce n'est pas 20 francs qu'il faut, c'est 200 francs.

En effet, je lus : « Remis à Francine, pour emploi convenu en charités et bonnes œuvres, 20 francs. » Le zéro n'avait pas été oublié, il se confondait avec la raie noire qui commence les petites colonnes destinées aux chiffres.

— La preuve que c'est bien 200 francs, continua Jean, la voici sur le petit papier intitulé : Francine.

— Sans doute, je me souviens fort bien de 200 francs; cela n'a jamais fait d'équivoque pour moi, et je me suis toujours obstinée à compter 20 francs!... La voilà donc, cette erreur que j'ai tant cherchée! Pendant toute une journée j'ai noirci des monceaux de papier, j'en ai pâli, j'ai cru que je tomberais malade, et c'était si facile à trouver!...

En sortant du cabinet de mon mari, j'ai fait un examen de conscience. Je me suis décidée ce matin à garder les comptes de la cuisine, le linge, les gages des domestiques, et ce qui m'est personnel. Or cela comprend tout, ou à peu près, et j'ai de moi-même reconnu qu'il n'en pouvait être autrement. Je n'étais pas plus sotte il y a huit jours que je ne le suis aujourd'hui; si donc j'avais pris tout à coup en horreur ce livre de comptes, qui a été ma spécialité, ce ne peut être sans motif; car il est très-vrai, comme dit Jean, que je m'y intéresse. Dans le commence-

ment, les centimes et moi nous étions rarement d'accord. Ai-je été longtemps avant de m'y accoutumer! A cette époque-là, nous avions Marguerite, qui ne comptait que par sous. Que de calculs j'ai faits pour arriver à découvrir combien onze sous représentent de centimes! A présent, je suis très-forte. Serait-ce l'erreur qui aurait causé mon dégoût? Je parie que Jean le croit. C'est autant pour me faire voir, sans me rien dire, qu'il avait tout compris, que pour ménager mon orgueil, qu'il a paru l'ignorer et s'est borné à aplanir l'obstacle qui m'avait arrêtée. J'ai un excellent mari. Que c'est bon d'être aimée? Cher livre, tu ne me quitteras plus; je t'aime!

Est-ce donc cela aussi qui m'avait aigrie et disposée à la tristesse? Est-ce à cause de cette erreur que j'ai cherché dispute à Jean? S'il en est ainsi, ce que c'est que de nous! Je ne me reconnais plus, je ne suis plus moi; jamais je ne me suis connue méchante, taquine ou d'humeur chagrine. Il faut que le dépit de ne pas pouvoir débrouiller mes pauvres comptes m'ait troublé la cervelle. Maintenant je ris de ce qui me paraissait si énorme il y a deux jours encore. Que Jean sorte, mon Dieu! c'est tout simple; je ne pourrais pas souffrir un mari casanier et toujours pendu à mes jupes. Il va au

club? N'ai-je pas mes amies, chez lesquelles j'avais l'habitude d'aller pendant ce temps? Qu'il continue à vivre comme il l'entend, il fera bien. Pourvu que je sache qu'il m'aime, cela suffit, et je n'en doute pas.

13 février 186....

Quelle délicieuse représentation hier aux Italiens! Je n'ai jamais tant admiré Rossini et si complétement joui de la ravissante partition du *Barbier*. Jean était avec moi. J'ai caché sa tapisserie; s'il s'avise de me la redemander, je la jette au feu. Elle est inutile à présent; le vent ne souffle plus du même côté, et je doute qu'il la cherche.

Il m'a offert aujourd'hui une promenade en voiture; je travaillais aux fameux comptes, et j'ai refusé. Le tyran m'a menacé de faire usage de son autorité; je me suis soumise : l'obéissance a du bon.

En resserrant mes petits papiers, un d'eux s'est envolé, qu'il a ramassé galamment.

— Qu'est-ce donc que cette Francine, a-t-il demandé, qui tient une si grande place dans tes écritures? Je ne t'entends pas parler d'elle

et je ne l'ai jamais vue. C'est la seule de tes amies que je ne connaisse pas.

J'ai hésité à répondre ; j'aurais voulu que, ainsi que Francine le désire, notre amitié si pure et si touchante restât toujours un mystère pour les profanes. Il a insisté. Après tout, je n'avais aucune raison pour me faire prier, et je l'ai mis au courant. Coup sur coup est survenue une avalanche de questions, et son front s'est plissé. Alors je lui ai dit qu'elle et moi nous étions liées comme deux doigts d'une même main et que je l'aimais à l'égal d'une sœur. Il n'a rien répliqué. Serait-il jaloux de mon affection pour elle? C'est étrange, nouvel interrogatoire, pendant le dîner, au sujet de Francine. Il voulait savoir où elle habite, qui elle est, ce que fait son mari, et mille détails dont je ne sais pas le premier mot. J'ai répondu de façon qu'il comprît à quel point cette inquisition est blessante. Est-ce que deux cœurs ont besoin de se demander leur adresse pour voler au-devant l'un de l'autre? Je l'ai réduit au silence.

— C'est égal, a-t-il repris au bout d'un grand moment, je me défierais d'une amie dont je ne connais pas la demeure et qui emporte mon argent pour le distribuer en œuvres pies...

Je me suis fâchée net, et aussitôt il s'est excusé. J'ai toujours dit qu'il était sceptique.

18 février 186 ...

Comprend-on ce qui arrive? Depuis l'autre jour, Jean ne cessait de me parler de Francine. Je croyais l'avoir satisfait, sinon convaincu, car je n'entendais plus rien. Mais le feu couvait sous la cendre. Dans la journée, il est rentré à l'improviste; je lui trouvais l'air tout drôle.

— Ma pauvre amie, me dit-il, prépare-toi à apprendre une fâcheuse nouvelle et à perdre une illusion.

Puis, tirant de sa poche un papier qu'il me tendit :

— Tu ne reverras plus ta chère Francine, ajouta-t-il.

Sur le papier était écrit ceci : « Préfecture de police. Secrétariat. Cabinet du préfet. — Larfaillou (Joséphine), dite Héloïse, dite la Carmélite, dite Francine Durand, signalée comme une intrigante des plus dangereuses. Son habileté l'a jusqu'ici soustraite à toute poursuite. Dénoncée le 2 février, au commissaire du quartier, par une plainte de l'abbé C..., du nom duquel elle se serait servie pour colporter une liste de souscription en faveur d'une œuvre imaginaire,

dite de rédemption des âmes. Est en fuite. On croit savoir qu'elle s'est réfugiée en Belgique. »

Francine intrigante et en fuite! Il me fallut un bon quart d'heure avant de m'habituer à cette pensée; j'étais atterrée, frappée de consternation, incapable de rien dire et de rien faire. Jean se promenait de long en large et, pour me consoler, m'expliquait que tout ce qu'il avait tiré de moi sur mon amie lui ayant semblé très-louche, il avait eu l'idée d'aller causer de cette Francine avec un des secrétaires du préfet de police, qui lui a été justement présenté ces temps derniers. Ledit secrétaire ne s'occupe que de politique, mais par des collègues spéciaux il a fait faire des recherches, et de fil en aiguille on a découvert que Francine avait de longue main son dossier rue de Jérusalem, et qu'elle y était très-connue de réputation. Par malheur, on n'était pas encore arrivé à la prendre en flagrant délit; on se bornait à la soupçonner. La plainte de l'abbé C... ne permettant plus aucun doute, son arrestation devenait imminente lorsque, prévenue à temps, elle est parvenue à gagner l'étranger. Voilà en gros ce que j'ai compris.

Ces renseignements peuvent être vrais; je n'en sais rien, n'ayant aucun moyen de les contrôler ou de les combattre; mais il n'y a pas de preuves, on l'avoue, si ce n'est qu'elle est partie

Cela suffit-il pour la condamner? Qui dit que tout cela n'est pas de la calomnie? Comme toutes les personnes qui font le bien, elle a des ennemis ; on aura abusé de sa candeur et de son inexpérience. Son innocence apparaîtra un jour.

— Je ne demande pas mieux que de le croire, a dit Jean. Depuis combien de temps lui donnes-tu de l'argent?

— Ah ! ce n'est pas elle qui me l'a demandé, ai-je répliqué vivement. Au contraire, elle refusait, ayant déjà bien assez d'occupations. Je l'ai sollicitée avec tant d'instances qu'elle a fini par accepter de se charger de distribuer une partie de mes aumônes. Au reste, je n'ai commencé qu'en janvier ; j'ai employé beaucoup de temps pour vaincre sa résistance. J'avais commencé cela à Grandpré ; nous nous écrivions souvent. Je lui adressais mes lettres à M. l'abbé Lerochat, poste restante, pour remettre à madame Durand.

— Combien a-t-elle eu en tout?

— Deux cents francs. Mais je devais économiser bien davantage sur ma toilette, parce que, disait-elle, l'argent que les riches consacrent à la charité n'a de signification aux yeux de Dieu qu'autant qu'il représente un sacrifice, une privation.

— Tiens! tiens! disait-il, elle n'est pas bête, ton amie!

— Ce n'est pas vrai, je ne puis le croire.

J'en revenais toujours là.

— Mais enfin, l'as-tu réellement connue dans ton enfance?

— Oui, sans doute. Nous avons fait notre première communion ensemble; seulement nous étions plus de cent, et je l'avais oubliée en même temps que bien d'autres...

— Nous avons été volés. Heureusement la somme est minime; n'y pensons plus, a repris Jean.

Il en parle à son aise, lui; moi, j'y pense et j'y penserai longtemps encore. Je suis profondément découragée; je n'aimais pas trop Paris, je l'ai en exécration maintenant. Comme je supplierais mon mari de m'emmener à Grandpré, si nous n'étions pas au mois de février et s'il y avait déjà des feuilles! C'est que je pleure de vraies larmes; et je l'aimais, cette créature abominable! Jean dira ce qu'il voudra; moi, je crois à son innocence!

20 février 186...

Jean a de bonnes idées.

— Ecoute, me disait-il tout à l'heure ; je voulais te faire cadeau de ces perles, tu sais, Mellerio ; t'en souviens-tu?

— Si je me les rappelle !

— Mais il m'est venu un scrupule. Tu n'aimes plus le monde ; alors elles ne te serviraient guère. Peut-être pourrions-nous mieux employer ce que coûterait la parure ; par exemple, aller passer à Rome la fin du carême et la semaine sainte.

Comme je l'ai embrassé pour ce superbe projet !

— C'est un peu par égoïsme, ce que j'en dis là, a-t-il répondu. Les perles, toi seule en aurais joui, tandis que je prendrai ma part du voyage.

Nous partons dans quelques jours.

J'ai consacré une partie de l'après-midi à corriger l'erreur de mes comptes : elle porte précisément sur les deux cents francs de cette créature. J'ai gratté l'inscription et, en regard de la somme, j'ai écrit en gros caractères : *Argent volé*. Ce sera le monument de ma confusion.

Que ne puis-je aussi ôter de mon journal le nom de cette femme! Qu'il demeure, au contraire, comme une expiation ; car peut-être, si j'osais fouiller cet abîme d'infamie, découvrirais-je qu'à son influence se rattache le premier mouvement de révolte, aussi violent qu'injuste, que j'ai ressenti contre mon cher mari!

Tante Glossinde, tante Glossinde, ton vigilant souvenir aurait pourtant suffi à me protéger au delà de la tombe, si j'avais voulu suivre tes conseils! mais, on l'a dit depuis longtemps, est-ce que toujours les enfants n'ont pas eu la prétention d'être plus avisés que les grands parents?

III

AU FEU!

---

17 juillet 186....

Ce n'est pas que Rachel nous inspirât, à proprement parler, des inquiétudes. Sa santé, en somme, est assez bonne; mais elle est pâle et maigre. Elle a beaucoup grandi depuis un an, aux dépens de sa vivacité, qui était prodigieuse, et qui semble s'éteindre par moments. « C'est la croissance, a dit le charmant docteur Montaiglin. Emmenez cette enfant au bord de la mer; un bain de cinq minutes tous les matins, et laissez-la courir tant qu'elle voudra, sans souci du soleil ou du vent.

A son retour, je ne la reconnaîtrai plus. »

Voilà pourquoi nous sommes à Dieppe.

J'aurais préféré une plage moins mondaine, et Dieu sait que je suis venue ici un peu à contre-cœur. Mon seigneur et maître l'a voulu. Lorsque j'ai parlé de Lion, Langrune, ou d'un de ces petits ports grands comme rien, mais gentils à croquer, qui pullulent sur la côte du Calvados, Jean a fait une moue significative. Il n'a pas positivement refusé, mais il m'a laissé absolument libre; mais si, en définitive, j'ai de mon plein gré accepté Dieppe, pour échapper à Trouville et à Houlgate, je ne puis me dissimuler qu'il a mis en œuvre le procédé de ces prestidigitateurs qui font le tour de la carte forcée. Ils vous promènent sous le nez un jeu tout entier; leur adresse consiste à le tenir sans cesse en mouvement, et à vous glisser toujours dans la main le neuf de pique. Hélas! que j'en ai pris depuis quelque temps des neuf de pique, à commencer par celui-ci! Impossible de se fâcher, j'avais le choix.

Jamais je n'ai mieux compris que dans cette circonstance combien choisir est chose embarrassante et redoutable. Quelle responsabilité on endosse! La conséquence la plus terrible est qu'on perd ainsi tout droit de récriminer plus tard. Oh! Jean savait ce qu'il faisait, quand il

me disait : — Décide, ma chère, décide : je m'en rapporte à toi.

Nous étions dans le salon de Grandpré, les yeux fixés sur une carte de Normandie. Tous les ports y étaient marqués. Afin de les reconnaître, sans être obligés de recourir à chaque instant à la loupe, nous avions piqué sur la place occupée par chacun d'eux une grosse épingle à tête de verre. Et Jean me les énumérait : voici Saint-Valery, Cayeux, Mers, le Tréport, etc., etc. Ainsi nous étions en 1856, pendant la guerre de Crimée ; ainsi nous suivions, attentifs, les progrès des tranchées, et Jean nous expliquait à maman et à moi les positions des armées alliées. Bonne et excellente mère, a-t-elle eu du mal à se rendre compte de la bataille d'Inkermann ! Il a fallu quatre soirées avant qu'elle s'y reconnût. Quels souvenirs ! Nous n'étions pas mariés encore, mon mari me faisait la cour ; je crois bien que l'explication s'en ressentait. Moi, il me suffisait d'écouter sa voix : je n'ai jamais su la bataille d'Inkermann.

Il y a de cela huit ans sonnés, bientôt neuf ; car voilà que Rachel en a sept, et moi... Je ne vois pas pourquoi j'écrirais mon âge, c'est bien assez de l'avoir. Tant il y a que pendant qu'il citait tous ces petits ports, je me disais : Serait-il assez attrapé, si je désignais celui-là, où

on compte huit maisons, y compris l'établissement; ou bien cet autre, qui n'a d'habitants que de juin à octobre, et qui s'endort l'hiver pour ne se réveiller qu'aux premiers soleils. Lui, disait hardiment le fort et le faible — surtout le faible — de chacun. Rien n'était plus facile que de savoir si tel ou tel lui plaisait. Etait-ce oui, il ne tarissait pas en éloges sur la splendeur des falaises, l'étendue de la mer. Si c'était non, il parlait principalement du galet. Le traître n'a eu garde de trop s'étendre sur celui de Dieppe, qui vaut pourtant qu'on le mentionne.

Le mettre dans le cas de penser, sinon de me dire, que passer six semaines dans un pays perdu, avec sa femme pour toute société, serait une punition bien dure, je n'ai pas voulu m'y risquer. J'ai préféré me sacrifier, comme toujours, et mentir en choisissant Dieppe.

Après tout, je crois que je n'aurai pas à me repentir trop de mon abnégation. C'est un spectacle comme un autre. Le tour du lac, avec des toilettes qu'on n'oserait pas porter à Paris, et des Anglaises en plus. En plus, signifie dans ma pensée qu'elles sont en liberté, et non défigurées encore par l'étiquette ou le décorum qu'elles croient devoir garder dans une ville aussi respectable que la capitale de la civilisation. On a le bonheur ici de les saisir sur le vif; rien

n'a encore altéré la pureté de leur goût natif. Il y en a qui étalent sur leurs épaules des bottes de cheveux outrageusement blonds, sans peigne et sans rubans, pour laisser reposer les racines, je suppose. On dirait du vieux foin séché. D'autres s'en font de grandes nattes qui pendent bêtement jusque sur leurs talons. Un papillon les termine, qui ressemble à ces petits papiers que les enfants attachent à la queue de leurs cerfs-volants. Et leurs toilettes ! Comment quelque bonne âme ne les prévient-elle pas charitablement que la nature seule a pu s'aviser de réunir sur un être animé le vert, le rouge, le bleu et le blanc ; encore ne s'est-elle permis cette petite débauche qu'en faveur du perroquet. Il est vrai que c'est un animal très-digne, et fier de l'exception dont il est l'objet.

J'ai voulu, le jour même de mon arrivée, descendre sur la plage à l'heure élégante et jouir du coup d'œil : j'ai été bien punie. Je crois que je vieillis. Je me sentais humiliée, car je n'étais pas dans le mouvement (un bien joli mot qui vaut la chose pour laquelle on l'a créé). Je n'avais pas de chapeau marin à bords retroussés, avec un large ruban vert et des « suivez-moi » interminables, ni de canne, ni une aumônière de cuir de Russie, piquée avec de la soie orange ; ni une chaînette d'argent passée à ma

ceinture pour retenir mon en-tout-cas ; ni des bottines montant jusqu'au genou, ornées d'un gland à la Souvarow, qu'il faut avoir le talent de montrer sans avoir l'air d'exposer ses mollets aux regards indiscrets ; ni des talons de dix centimètres ; ni mille autres choses qui posent une femme.

La société vaut les toilettes. Elle me paraît être très-mouvementée. On voit de tout : de grands noms, des parvenus, des boutiquiers de Paris et de la province ; beaucoup d'étrangers, sans compter les Anglais, qui sont là comme chez eux. Il y a même des... Je ne pense pas qu'il soit convenable que j'écrive ce mot, que Jean ne se fait aucun scrupule de prononcer à chaque instant. S'il aperçoit une femme seule, avec une mise voyante, légèrement excentrique, parfois de très-bon goût, paf! le mot lui vient naturellement. Il prétend les reconnaître à deux caractères distinctifs : le chapeau et les bottines. Je ne pousse pas mes observations aussi loin, et j'aimerais assez qu'il portât les siennes sur d'autres sujets.

En résumé, le séjour de Dieppe ne sera pas, je l'espère, aussi maussade que je l'avais redouté. Je connais déjà mon terrain, et, pour l'installation matérielle, je la trouve supportable. Nous sommes au grand hôtel de la plage :

trois pièces au second, avec vue sur la mer. Le seul inconvénient est que, pour gagner sa chambre, Jean est obligé de traverser celle de Rachel et la mienne. Nous mangeons à table d'hôte, ce qui est moins amusant que je ne supposais, à cause des toilettes. On s'habille trop. Nous sommes d'ailleurs au complet : cent trente-six personnes à dîner hier. Depuis deux jours, l'hôtel refuse du monde.

19 juillet 186...

Grâce au ciel, Rachel devient plus raisonnable ; elle consent à prendre son bain seule. Pour les deux premiers, j'ai été obligée de donner l'exemple et de me baigner avec elle. C'est un incident tout à fait imprévu qui l'a décidée. Le hasard a fait que nous avons amené Lovette. Quand je dis le hasard, cela s'entend que c'est Rachel qui y a tenu. Elle s'est prise d'une belle amitié pour ma petite chienne, qui du reste le lui rend bien. Impossible de les séparer. Lovette, qui est champenoise comme moi, n'avait jamais vu la mer, et ne savait pas ce que c'était ; de plus , elle n'est plus jeune. Contre toute prévision, elle n'a manifesté aucune peur

des grosses vagues; au contraire, elles paraissent la divertir. Rachel n'a pas voulu faire moins, et, après avoir insisté avec une rare énergie pour que Lovette ne la quittât pas pendant son bain, ce à quoi je m'opposais d'abord, elle a poussé l'expérience jusqu'au bout. Est-ce Lovette qui a entraîné Rachel? est-ce Rachel qui a entraîné Lovette? Je crois qu'elles se sont réciproquement soutenues. Elles étaient dans les bras l'une de l'autre, cela va de soi. J'étais un peu honteuse de la tendresse compromettante de ma fille pour cet animal; mais que faire? Si j'avais tenté de la lui ôter, il y aurait eu une scène dramatique, et je ne me souciais pas de donner une représentation aux désœuvrés de la plage.

C'est que mademoiselle ma fille n'est pas commode tous les jours. Quand on fait ce qu'elle veut, tout va bien, et il n'y a pas au monde de meilleur caractère; mais si on la contrarie, immédiatement il y a grandes eaux, accompagnées de trépignements, de cris, quelquefois de véritable colère. Cela nous effraye souvent, Jean et moi, parce que, à chaque instant, nous redoutons que la santé ne soit en jeu. — Vous gâtez trop cette enfant, nous dit-on, vous cédez à tous ses caprices. Outre que vous lui rendez un très-mauvais service, en lui

ménageant pour l'avenir de cruelles déceptions, vous travaillez à la rendre insupporlable.

Hélas! nous le voyons bien. La vérité est que nous ne savons comment nous y prendre dans bien des cas.

Je respecte prodigieusement les mères de famille qui ont le courage de gronder leurs enfants, et qui, joignant au besoin l'action à la parole, savent appliquer des corrections dont l'effet est instantané. Pour mon compte, jamais je ne pourrai me résigner à une pareille cruauté. Si Rachel avait des frères, la nécessité peut-être m'inspirerait la force d'âme nécessaire, et je ferais comme les autres; je n'ai qu'une fillette malingre, la faire pleurer est au-dessus de mes forces.

En sa qualité d'homme, Jean devrait avoir plus d'énergie. Je le dénonce comme en possédant encore moins que moi. Rachel le ferait passer par le trou d'une aiguille.

A quel degré sommes-nous tombés! Nous qui avions lu tant de livres sur l'éducation, qui avions étudié avec un soin si scrupuleux ce qu'on a écrit sur ce sujet, qui possédions notre théorie sur le bout du doigt, arriver à un pareil oubli des principes les plus élémentaires! C'était pendant ma grossesse, nous faisions de beaux projets. Notre enfant allait être un pro-

dige ; il devait nous obéir, non à la parole ou au geste, mais au regard. — « C'est très-facile, disait Jean, il n'y a qu'à vouloir et à leur faire prendre un bon pli dès le début. » Cela a fort bien été tant que Rachel n'a pas parlé. Quand elle pleurait et se mettait en colère, ce qui lui est arrivé de très-bonne heure, nous la renvoyions héroïquement à sa nourrice. Comme je réclamais quelquefois contre cette dureté, car, souvent, j'aurais préféré essayer de la calmer moi-même, Jean m'arrêtait avec autorité : — « C'est pour son bien, » me disait-il invariablement; et je me résignais, quoique j'eusse quelquefois le cœur bien gros.

Lorsqu'elle eut un an, et qu'elle commença à se rouler sur le tapis, en bredouillant je ne sais quoi de confus et d'indistinct, mais de délicieux, ce n'était plus moi qui intercédait pour elle, c'était mon mari lui-même, qui assurait que ce que je prenais pour des symptômes de colère était l'impatience bien légitime d'un petit être qui réunit tous ses efforts pour prononcer le mot papa, dont la langue n'est pas encore déliée, et qui ne peut parvenir à exprimer la tendresse dont son cœur déborde. Ce n'était pas le cas de le rebuter en grondant; on devait, au contraire, l'encourager à force d'affectueuse patience.

Plus tard, vers quatre ans, elle donna déjà

des preuves variées d'un entêtement digne de remarque. Non-seulement elle n'obéissait pas au regard, mais pas même à la voix, et quant au geste, elle nous a constamment prouvé qu'elle ne le redoutait nullement. Jean trouvait en lui des trésors d'indulgence : — « Le moment n'est pas venu, disait-il. Pour qu'elle obéisse, il faut au moins qu'elle comprenne ce qu'on attend d'elle. Cela viendra, cela viendra... »

Ce qui est venu, je le sais bien, et Jean le sait aussi. Le plus clair et que nous sommes d'une faiblesse déplorable, révoltante, dit ma mère, qui fait exactement comme nous. Que conclure, si ce n'est qu'on a écrit sur l'éducation des choses superbes, dont le moindre défaut est de n'être pas applicables ; car les seuls enfants pour lesquels on soit sévère et qu'on ne gâte pas, ce sont ceux des autres.

Pas de bain aujourd'hui, il a plu toute la matinée. C'est ce qui ma réduit à écrire en plein jour. Voici un rayon de soleil, je vais en profiter pour faire prendre l'air à Rachel.

20 juillet 186...

Cette tente de la plage est insupportable. Elle

n'a de bon que l'ombre qu'elle procure. Pour le reste, autant aller à la foire. Les femmes sont là comme des actrices sur un théâtre; on les lorgne, ni plus ni moins. Et dire que beaucoup seraient fort peinées qu'il en fût autrement, car elles ne viennent que pour être regardées! Le brouhaha, d'une animation extraordinaire, qui se succède là toute la journée, forme un spectacle curieux et varié. Moi, il m'écœure; tous ces gens-là me gâtent ma mer.

Jean le trouve tout à fait de son goût; il est toujours fourré devant les bains mixtes, où beaucoup de malheureuses ne craignent pas de venir, en déshabillé, provoquer la curiosité du public. Mon Dieu, que les hommes sont bêtes! Je ne dis pas cela pour mon mari, tant pis s'il reçoit des éclaboussures. S'aller planter sur un tas de galets, le lorgnon à l'œil, et contempler quoi? Des costumes en flanelle de toutes les couleurs, bordés de rouge ou de bleu, gloser sur les jambes de madame une telle et le nez rouge d'une autre! C'est à cela qu'il emploie une bonne partie de sa journée. L'aimable souvenir que lui laissera son séjour à Dieppe, et les belles impressions dont il se gave!

Ainsi que je le craignais, on voit énormément de personnes de connaissance. Il y a une marée — cette expression est de mise ici — qui se re-

nouvelle incessamment. Pas de jour où l'on n'aperçoive de nouvelles figures. Le grand salon du Casino et la tente sont une sorte de bazar, où les rencontres se font sans qu'on les cherche. Je fuis ces endroits comme la peste, Jean n'en sort pas ; des amis des deux sexes l'accaparent, et je ne le vois presque plus. A chaque instant, ce sont des parties à cheval, à âne, ou en voiture ; bientôt, ce sera sur l'eau. Je voudrais bien mettre ordre à tout cela, si je connaissais un bon moyen.

Que lui objecter? Il fait comme tout le monde. Venu à Dieppe pour la santé de sa fille, ce n'est pas à dire qu'il prenne ses bains pour elle. C'est ce qu'il m'a répondu en propres termes, lorsque j'ai essayé quelques observations timides. Il n'entend pas se claquemurer, il veut jouir du grand air ; et il revendique sa liberté pleine et entière.

Ce mot de liberté a déterminé une série interminable de réflexions pénibles. Je ne lui suis pas hostile, loin de là ; seulement, je désirerais une liberté, sinon sans chaînes, au moins avec un tout petit bracelet. C'est que ces excursions, qui m'enlèvent mon mari et l'absorbent au point qu'à de certains jours il ne rentre même pas pour dîner, et alors on soupe à grand fracas, eh bien, oui, ces excursions ne se com-

posent pas uniquement d'hommes. Des dames les suivent aussi. Quoique Jean affirme que c'est une société charmante, où règne un aimable abandon, rien de plus, il m'a semblé qu'un jour j'avais vu s'y glisser des chapeaux et des bottines..., de ceux, enfin, qu'il reconnaît au premier coup d'œil.

Ce sont des enfantillages, je le sais bien; il se borne à d'honnêtes distractions. Après ces heures de dissipation, quand nous serons rentrés à Grandpré, au lieu de ce mari sémillant et folâtre qui cavalcade sur toutes les routes avoisinantes, papillonnant auprès de belles dames et ne s'occupant guère plus de sa femme que si elle était en Chine ou au Pérou, je retrouverai l'époux que j'ai toujours connu : affectueux et bon, médiocrement attentif, ne prodiguant pas les démonstrations, mais tendre à ses heures et toujours rempli d'une affection solide; c'est quelque chose, cela.

D'ailleurs, j'en conviens pendant qu'il n'est pas là, les hommes ont une organisation si différente de la nôtre, qu'il ne leur serait pas possible de s'acclimater à nos habitudes, à nous autres femmes. La vie en dehors leur est nécessaire, comme à nous la vie en dedans. Aussi, que de fois il m'est arrivé de regretter d'être née du féminin! Si le bon Dieu, avant de créer les êtres,

les consultait sur le sexe qu'ils doivent avoir ici-bas, je suis sûre qu'il ne trouverait que bien peu de femmes. Qui donc accepterait, de son plein gré, un rôle si ingrat et si difficile? D'où je conclus que, dans l'autre monde, nous attend une compensation à laquelle les hommes n'auront aucun droit. Car il est incontestable que, puisque nous souffrons plus qu'eux, des récompenses différentes nous sont dues. Moi, si j'en avais le pouvoir, j'infligerais à ces messieurs qui auraient mal vécu, de revenir sur la terre en leur faisant changer de sexe et en leur laissant le souvenir qu'ils ont été des hommes.

Sérieusement, au fond, Jean n'a pas tort de demander sa liberté. Je voudrais seulement qu'il en usât en ne m'oubliant pas trop. Mais je ne lui parlerai de rien. Qui me disait, quand j'étais enfant, alors que je grondais ma poupée de n'avoir pas toujours pensé à moi, rien qu'à moi, les jours où je la quittais : « Suzanne, Suzanne, pas de ces idées-là! Tu ne le sais pas encore, mais tu l'éprouveras un jour. N'oublie jamais que la première condition d'existence pour l'affection est de ne pas être tyrannique. » — C'était toi, bonne tante Glossinde. Ne soyons pas tyrannique et laissons Jean s'amuser.

21 juillet 186...

J'ai découvert un petit endroit délicieux, qui est à deux cents pas à peine du monde élégant, et où cependant on trouve un calme relatif. C'est à gauche de l'établissement, sous une falaise. Devant, se dresse un gros rocher que la mer bat avec furie tout le jour durant, et qui ne s'en porte pas plus mal. Le premier jour, j'étais seule, je me croyais à l'abri des visites. Pas du tout, d'autres que moi ont découvert le même coin et l'apprécient. Il y a, notamment, une jeune femme, qui arrive avec un pliant et une petite fille de l'âge de Rachel. Je l'ai bien examinée et ne sais trop qu'en dire. Pour jolie, elle l'est, cela n'est pas douteux. Elle a l'air réservé, sa toilette est très-convenable, et sa fillette est bien arrangée. Nous ne nous sommes saluées qu'imperceptiblement, peut-être finirons-nous par nous parler. Je ne serais pas éloignée de causer avec elle, dans quelques jours, si elle revient aussi souvent que moi. Une seule chose me taquine, elle travaille à des pantoufles en tapisserie.

Nos enfants n'y ont pas mis autant de façons,

elles se sont plu immédiatement, et elles ont joué comme si elles se connaissaient depuis leur naissance. Heureux âge ! Je suis partie avant ma compagne de solitude ; j'ai eu un peu de mal, je dois en convenir, à décider Rachel.

Rien de nouveau, si ce n'est que Louise de Gramail, qui est ici une des reines de la plage, et que, par conséquent, je vois fort peu, m'a happée au passage, au moment où je rentrais. Si j'avais eu mon lorgnon, cela ne me serait pas arrivé ; je l'aurais vue de loin, et j'aurais manœuvré en conséquence. Au lieu de cela, j'ai été me heurter à elle, comme un hanneton. J'en ai eu pour dix minutes de reproches amicaux, d'invitations aux parties qu'elle fait chaque jour, de papotages dont je ne me souviens plus. Parmi toutes ses paroles inutiles, elle m'a pourtant causé un vrai plaisir, elle m'a annoncé l'arrivée très-prochaine de Cécile.

Bonne nouvelle. J'aime beaucoup Cécile. Il y a longtemps que nous ne nous sommes rencontrées, parce qu'elle court le monde avec son mari, qui est consul je ne sais où ; mais c'est une de mes camarades d'enfance que j'embrasserai avec le plus de bonheur, à présent que, parvenue à la maturité, ou à peu près, je suis à même d'apprécier de quelle immense ressource l'amitié est dans la vie.

Jean est parti ce matin pour Arques. Hier, dans l'après-midi, nous sommes allés ensemble visiter un amour de petit yacht à vapeur qui est ancré dans le bassin et qui s'appelle *Belphégor*. Il appartient à un lord anglais, dont j'ai oublié le nom ; c'est une merveille de luxe et de grâce. Si j'étais sûre de ne pas avoir le mal de mer, moi qui l'ai eu sur le lac de Genève, mais là, bien sûre, je crois que j'aimerais assez faire une traversée sur ce joli bijou, qui porte crânement, à l'arrière, deux petits canons, un peu plus gros que des pistolets, et qui ressemblent à des jouets d'enfant.

22 juillet 186. .

C'est fou, je ne puis cependant pas m'empêcher de le consigner ici, parce que c'est en réalité au moyen de ce journal que je cause avec moi-même. Si le seul effet de ma confidence est de calmer, ne serait-ce qu'à moitié, les secrètes appréhensions qui me tourmentent, le résultat dépassera mon espoir. Quand on confie à un ami le secret qui vous oppresse ou le chagrin dont on est accablé, il se produit soudain un inexprimable soulagement. Pourquoi n'en

serait-il pas de même après que mon cher journal aura reçu ma petite confession? Car c'en est une, et certainement je suis coupable de m'arrêter à d'aussi vilaines pensées; mais je lutte vainement, elles sont plus fortes que moi.

Il s'agit de Jean. Que fait-il pendant toute la journée et la plus grande partie de la soirée? Voilà l'éternelle préoccupation de ma pensée. En conscience, il ne peut employer tout son temps aux bains mixtes! Si attrayante que soit la contemplation à laquelle se livrent ces messieurs avec leur lorgnette, je me refuse à croire que mon mari se soit enfoncé dans un pareil crétinisme. D'ailleurs, il rentre quelquefois à minuit; on ne prend pas de bains à pareille heure.

Je ne veux pas admettre qu'il soit capable d'abuser de la liberté illimitée dont il jouit et qu'il a revendiquée, je ne l'oublie pas. Assurément, non; ce serait trop grave. Mais enfin, que fait-il? J'ai essayé d'obtenir de lui des renseignements; j'ai déployé en pure perte des trésors de finesse. Ses réponses paraissent empreintes de vérité, il me dit qu'il se promène beaucoup.

Je l'ai entendu s'exprimer plusieurs fois sur le compte des femmes qui sont jalouses, il les a en horreur. Je ne voudrais pas lui laisser en-

tendre que je le suis, je tiens à éviter surtout de paraître l'être à tort et de l'accuser faussement. Cependant, il y a quelque chose... L'autre jour, je l'ai vu de loin, sans qu'il s'en doute. J'étais sur la falaise avec Rachel, je contemplais à distance le spectacle de la plage. J'ai positivement reconnu Jean, qui se promenait au-dessous du château. Je suis sûre qu'il n'était pas à cinquante mètres de moi à vol d'oiseau. Deux messieurs causaient avec lui; il y avait, en outre, une dame que tout le monde connaît à Dieppe, où elle mène grand train. C'est une femme dont je ne dirai rien, parce que je ne suis ni médisante, ni mauvaise langue; le sûr, c'est qu'elle a une mauvaise réputation. Elle appartient au monde, dit-on, et se fait appeler la comtesse Bratyany. Elle se dit Hongroise : c'est possible; mais son mari n'est pas avec elle, et elle est toujours entourée d'hommes qui lui font cortège. Circonstance aggravante, elle est attifée d'une manière originale. On prétend qu'elle est jeune et jolie, je ne suis pas de cet avis ; elle est hors d'âge, puisqu'elle se maquille. Pour jolie, si on met en première ligne l'effronterie comme condition de beauté, oui, elle peut y prétendre.

Je m'arrête; en vérité, je deviendrais méchante. Eh bien, Jean causait aussi avec elle,

ils riaient tous les deux, et mon cœur a tressailli.

Voilà ce que je voulais dire à mon journal. Est-ce la comtesse Bratyany qui le retient et me le rend si tard? Je ne prétends pas cela. Même, j'incline à ne pas le croire. Pourquoi, alors, se mêle-t-il au groupe qui compose sa cour? Que fait-il là? Pourquoi rit-il avec elle? Pourquoi...?

Je n'en finirais pas. Au fond, suis-je jalouse de la Hongroise et ai-je sujet de l'être? Jusqu'à nouvel ordre, je garderai pour moi mes soupçons, par deux motifs : D'abord, il ne faut accuser personne inconsidérément. De plus, quel serait mon grief? A proprement parler, je n'en ai pas. Est-il défendu à un homme du monde de faire rire une femme avec laquelle il se promène? Si je me plaignais sérieusement à mon mari que sa manière d'être avec la comtesse m'occupe et m'affecte, il cesserait immédiatement; à moins qu'il ne se mît à rire en se moquant de moi. Après tout, à Paris, où nous passons six mois sur douze, il est exposé à bien d'autres tentations qu'ici, et je n'ai jamais eu de pareilles idées; d'où vient qu'elles m'arrivent avec tant d'insistance et de force que je suis obligée de leur donner audience? Je voudrais que cette Bratyany retournât dans sa Hongrie.

24 juillet 186...

Longue séance aujourd'hui en face du rocher dans ma solitude. La dame y était avec sa tapisserie. Je l'ai examinée de plus près, elle est positivement charmante. Si je tenais à savoir qui elle est, ce serait fort simple, je n'aurais qu'à m'adresser à Louise ; elle connaît tout le monde. Je le lui demanderai plus tard, pour constater si je me suis ou non trompée dans mon appréciation.

Nous nous sommes saluées, toujours sans nous parler ; nos deux fillettes sont allées jouer immédiatement, comme l'autre jour.

Pendant que je lorgnais la mer, car c'est là toute mon occupation, — j'emporte un ouvrage auquel je ne touche jamais, — je me suis amusée à étudier scrupuleusement ma voisine, assise sur son pliant, à dix pas de moi. Elle a vingt-cinq ans peut-être, figure fatiguée, mais sur laquelle le grand air produit un effet miraculeux ; depuis qu'elle est ici, elle se régénère, le rose renaît sur ses joues. Par conséquent, elle habite une grande ville dont l'air vicié ne lui convient pas : ce doit être Paris. Sa toilette le

dit, elle s'habille bien ; son chapeau marin lui va comme un amour, ses robes sont de nuances discrètes. C'est une femme de goût, dont les habitudes sont simples. Par exemple, elle n'est pas du monde, cela saute aux yeux ; j'en suis sûre, elle n'en est pas. Je me le répète avec certitude, et, chose bizarre, j'ai voulu me rendre compte des signes particuliers qui me le font reconnaître, mais n'en ai pas trouvé de sérieux. Est-ce singulier ! je me croyais observatrice, je m'aperçois que je ne le suis guère. A force de chercher, j'ai découvert un symptôme, tout petit, mais significatif. Elle s'assied mal, en relevant sa robe, pour ne pas froisser le pouf. Il y a aussi quelque chose dans sa pose, cela se sent, je renonce à le définir. Elle est la femme de quelque avocat ou d'un commerçant de la classe moyenne. Elle manque de distinction, et elle a beaucoup de tenue. Il y a un point sur lequel je n'hésite pas, c'est une femme honnête. Ah ! rien n'est plus certain, s'il en était autrement, elle n'aurait pas cet air modeste et réservé, ce regard baissé, cet amour du travail. Telle a dû être aussi l'opinion de quatre messieurs, qui se sont avancés assez près de nous pendant un moment. Ils étaient jeunes, bien tournés, élégants même. Ils nous ont lorgnés pendant plusieurs minutes, et convaincus sans doute

qu'ils ne feraient pas leurs frais, s'en sont allés.

La petite fille de la dame les a remarqués, j'ai vu qu'elle les montrait à Rachel, puis elle est retournée jouer. Cela me fait songer que, pour continuer mon enquête, je m'étais promis de questionner adroitement Rachel. J'ai complétement oublié; ce sera pour demain matin. Je veux y penser, parce que je prévois que, d'un moment à l'autre, j'entrerai en relations avec la dame. Nous sympathisons, cela n'est pas douteux. Peut-être elle est comme moi, abandonnée de son mari, qui regarde aussi les bains mixtes. C'est déjà un rapprochement; certainement j'en découvrirai bientôt d'autres.

Je sais que c'est une très-vilaine chose que de penser de soi trop de bien. J'espère pourtant qu'il me sera permis, sans manquer aux règles de la modestie, de consigner ici à quel point je suis en progrès; ce ne sont pas des éloges, je constate un fait. Combien je suis prudente sur les nouvelles connaissances! Que de chemin j'ai fait dans la défiance depuis Francine! Hélas! c'est l'expérience. J'en ai acquis bien peu encore sous ce rapport; j'en ai, néanmoins, et j'avouerai qu'elle me coûte cher. A présent, je ne me laisserai plus attraper par une amie d'enfance. Eh bien, je ne puis me défendre de certains scrupules. Il me semble que ma défiance m'en-

traîne trop loin. N'est-ce pas une sorte d'injure que je fais bénévolement à cette pauvre jeune femme? Quand nous nous connaîtrons, si nous causons ensemble, conviendrai-je jamais avec elle des hésitations que j'ai eues avant de lui parler? Évidemment non. Donc, j'ai tort. Ce qui me console, c'est que probablement elle a sur mon compte les mêmes hésitations, dictées par les mêmes défiances.

Toujours pas de Jean. La comtesse Bratyany l'occupe plus que jamais ; car il ne la quitte guère et il lui fait une cour assidue. J'ai entendu parler de cette belle étrangère : elle est du monde, en effet, et très-réellement comtesse ; mais séparée de son mari, par suite d'incompatibilité d'humeur. Lui, demeure je ne sais où ; elle, habite indifféremment Londres et Paris. Elle reçoit beaucoup à Londres ; à Paris, elle n'a jamais fait de visites.

Le yacht *Belphégor* n'appartient pas du tout à un lord anglais ; il l'a vendu depuis plus d'un an à la comtesse, qui voyage souvent à son bord, suivie d'un cortège qu'elle recrute partout où elle passe, et qu'elle héberge volontiers.

Voilà tout ce que la chronique dit d'elle en ce moment. Je suis moins inquiète des attentions de Jean, parce qu'elle a une fortune énorme : son train le prouve ; elle a un grand apparte-

ment à l'hôtel et sa suite se compose de neuf personnes. Ce doit être bien gênant.

26 juillet 186...

Voilà qui est fait pour moi ; si j'osais, je déchirerais les pages qui précèdent et qui concernent la... dame. Que j'ai à faire encore avant d'être physionomiste ! Ce matin j'ai causé avec Rachel ; voici le résumé de ma conversation :

Lorsque je lui ai demandé ce que la petite fille lui avait dit à propos des quatre messieurs, elle a répondu qu'elle avait cru que le papa de sa compagne était parmi eux.

— Oh ! non, a répliqué la petite ; papa n'est pas là, il est loin, bien loin. Quand il reviendra, il m'apportera une poupée. Ceux-là (textuel), c'est pas papa, c'est M. Alfred, M. Charles, M. Edgard et M. Jules... Maman aime beaucoup M. Jules.

J'en ai eu assez, mon enquête est terminée à présent, et je puis dire qu'elle est complète. Quelle bonne inspiration j'ai eue de ne pas trop me presser pour consulter Louise ! Comme elle se serait moquée de moi ! J'aurais dû la montrer à Jean, cette... dame, pour voir s'il l'aurait re-

connue à ses bottines. Ces choses-là m'attristent plus que je ne saurais dire et je suis furieuse. Furieuse de quoi? Est-ce d'avoir donné ma sympathie et mon intérêt à une personne qui ne les méritait pas? Il y a uniquement de ma faute à moi, après tout, elle ne m'a rien demandé. N'importe, il me semble que j'ai été volée!

Je ne retournerai plus dans ma solitude; je la lui abandonne. Heureusement, Rachel n'a pas eu le temps de s'attacher à sa fille, elle n'y pensera plus demain. Je voudrais bien savoir pourtant, à quoi on peut distinguer une honnête femme. Celle-là réunit toutes les apparences, et personne ne lui parle, ce que je remarque seulement aujourd'hui. Elle loge à l'hôtel, mais ne mange pas à table d'hôte. La comtesse Bratyany, au contraire, qui est tout l'opposé et n'a pas du tout l'air honnête, est comme une souveraine, sur les pas de laquelle, hommes et femmes, se précipitent à l'envi, quêtant un regard et un sourire...

Interrompu par tristesse, mélancolie et profonde misanthropie. Plus que jamais je regrette de m'être laissé influencer et d'avoir choisi Dieppe!

26 juillet 186...

Puisque Jean m'abandonne et tire de son côté, je médite aussi une fugue. Pas plus tard que demain, je m'embarquerai avec Rachel dans une voiture. J'irai en pleine campagne, sans trop m'éloigner du bord de la mer, et je me ferai débarquer dans un coin perdu, loin de toute habitation. Je monterai sur la falaise la plus haute des environs, je m'étendrai sur l'herbe, et, munie d'un album, je recueillerai mes impressions, je les noterai avec la plus scrupuleuse exactitude. Ce sera un souvenir. Je me fais une fête de cette petite débauche. Nous partirons de bonne heure, emportant des provisions pour le voyage, et nous déjeunerons en face de l'immensité. Que ce sera beau! Moi qui ai dans l'âme un grand fonds de poésie, je suis sûre que j'aurai des pensées toutes nouvelles en présence de cette mer que j'adore, et que je ne puis me lasser de contempler avec un ravissement inexprimable. Ce sera excellent pour la santé. Je prendrai un bain d'air pur et vivifiant. En même temps, le moral y gagnera, car la contemplation des grands horizons élève le cœur

et calme les agitations factices. Et puis j'éviterai pour un jour cette sotte procession de pimbèches qui encombrent la plage.

Journée du 27 juillet 186...

COPIÉE SUR MON ALBUM DE VOYAGE

Matinée splendide. Départ à huit heures précises, voiture assez médiocre ; arrivée à dix heures. Je n'ai pas jugé utile de demander où nous étions, j'aime mieux me figurer que nous sommes dans un pays inconnu quoique très-cultivé. A perte de vue s'étendent des champs de plantes qui ressemblent à des pavots. Ici, cela porte un autre nom que je ne me rappelle pas, on en fabrique de l'huile. O poésie ! ça et là, des pommiers, des haies, des bouquets de bois, du trèfle ou quelque chose d'analogue, des pommes de terre, de gentils petits sentiers, puis une pelouse, au milieu de laquelle un pli de terrain a creusé comme un frais vallon. Au delà, une ligne glauque, sombre et mouvante, c'est la mer. Nous sommes sur le sommet d'une falaise très-élevée ; mon cocher m'a servie selon mon goût.

Je m'approche et je m'installe. Mon premier soin est de prescrire à Rachel d'aller jouer avec Lovette dans le vallon, défense expresse de s'approcher du bord. Pour moi, je m'assieds au pied d'un buisson, qui se trouve là très à propos, je m'y adosse et je regarde devant moi.

Premier épisode. — Des cris perçants troublent ma méditation à peine commencée. Je m'arrache, avec un sentiment de contrariété très-vif, au bien-être que je me préparais à goûter. Il s'agit d'un chien énorme, au poil frisé, auquel Lovette est allée inconsidérément chercher noise. Rachel a cru qu'il allait manger son amie, parce qu'il l'a renversée d'un coup de patte, et elle a crié au secours. Le gros chien a consenti à avoir peur de mon ombrelle, que je lui ai montrée de loin d'un air de menace, et il s'en va bonnassement, pendant que Lovette jappe d'un air de triomphe. Je reviens à ma méditation.

La mer est superbe, elle monte depuis deux heures. J'entends la vague qui roule le galet au-dessous de moi. Pour la voir battre le rivage, il faudrait se pencher; je n'ose à cause du vertige. Spectacle merveilleux ; je remarque avec peine que...

Deuxième épisode. — Maman, j'ai faim! crie Rachel.

Je gémis moins d'être dérangée, j'avais faim aussi. Nous étendons une serviette sur l'herbe, avec le saucisson et le pâté dont nous nous étions munies, et nous commençons un repas charmant, qui n'a été troublé que par d'aimables incidents. Nous avions oublié les assiettes. Le vent a renversé la bouteille de vin. Rachel a trouvé un escargot sur une tartine de pain et de beurre qu'elle avait posée auprès d'elle. Le repas a duré un quart d'heure. Je renvoie Rachel et Lovette, et je m'installe de nouveau devant mon buisson. Cette fois, j'espère que je ne serai pas troublée de longtemps.

La remarque que je voulais consigner lorsque j'ai été interrompue me revient sans peine. La vue de la mer est insupportable, lorsque le soleil frappe directement les flots. Il en résulte un miroitement qui empêche de rien distinguer.

Je suis des yeux avec attention lė barques qui passent au loin. — Je crois qu'on dit au large. — C'est très-joli. Elles s'inclinent gentiment, comme si elles saluaient. De grands oiseaux aux ailes blanches voltigent en troupes nombreuses. Je suis surprise de ne pas avoir de pensées grandioses comme j'en attendais. Je me sens la même qu'à Paris ou à Grandpré. Je pense à Jean et je me demande ce qu'il fait en ce mo-

ment. Lui aussi, il est en partie; puisse-t-il être aussi sage que sa fille et moi!

A ce souvenir, je me retourne brusquement. Il y avait quelque temps que j'avais oublié un peu Rachel. Plus personne! qu'est-elle devenue?

Troisième épisode. — Je cours à sa recherche, follement inquiète; elle était tout près, cachée par le pli de terrain qui forme le vallon. Son silence n'a rien d'alarmant, elle s'est endormie sur l'herbe. Lovette, assise gravement, veille sur elle et ne la quitte pas des yeux. Joli tableau. Rachel est charmante. Je m'assieds de l'autre côté et, comme Lovette, je la regarde dormir.

La sieste dure vingt minutes à peine, après quoi tendresses à sa maman et contemplation de la mer, qu'elle veut admirer. Au bout d'un instant, elle étire ses petits bras, bâille et se jette au cou de Lovette, qui jappe de bonheur. Je m'arrache à leurs tendresses réciproques pour voir passer le bateau de Newhaven, qui arrive au plein de la marée, et dont la fumée noire tranche sur le bleu limpide du ciel. Je considère de nouveau la mer immense, toujours pas de pensées nouvelles, mais je constate que la lumière est moins vive : on peut mieux suivre les vagues pendant que, grimpant les unes sur les autres, elles ressemblent à des enfants qui jouent au cheval fondu. Je consulte ma montre :

plùs de quatre heures ! il est temps de s'en aller. Nous remontons dans notre équipage. Le cocher n'a pas perdu son temps, il a bu, cela n'est que trop visible ; pourvu qu'il nous ramène sans encombre !

Ici s'arrête ce que j'ai consigné sur mon album pendant cette journée, que je croyais devoir être si différente des autres, et qui, en somme, n'a été qu'assez monotone. J'ai hésité longtemps si je transcrirais sur mon journal ce que j'avais écrit sur la falaise, tout cela me paraissait vide et inutile. Après tout, pourquoi pas ? Je l'ai pensé ; à ce titre, il n'y a pas de raison pour que je l'omette, car c'est un récit fidèle. Si mes impressions n'ont pas été aussi poétiques que je l'aurais souhaité, ce n'est pas ma faute. Il y a, ce me semble, une conclusion à tirer de mon laconisme même et du vague de ma pensée, c'est que le vide dont je me plains est plus apparent que réel. A titre de preuve, je constate que la journée a passé comme un rêve. Ce qui peut servir à démontrer que la vue de la mer, de même que celle des montagnes et de tous les beaux spectacles de la nature ou d'ailleurs, remplit si bien les heures, qu'elles s'envolent sans qu'on les compte. Cette remarque me réhabilite un peu à mes propres yeux.

29 juillet 186...

J'attendais Cécile, elle est ici depuis trois jours, et je n'en savais rien. Comme je me fâchais devant Louise de n'avoir pas été prévenue plus tôt, et surtout de ne l'avoir pas aperçue encore sur la plage : — Vous comprenez, a-t-elle répondu, dans sa situation!... Qu'est-ce que cela veut dire? Elle n'a rien ajouté de plus, se bornant à sourire avec mystère. Sa situation me trottait par la tête, je suis vite allée à l'adresse qu'on m'avait donnée, et, après bien des démarches, je l'ai trouvée rue de la Barre, au premier, dans un appartement garni.

Nous nous sommes embrassées avec un bonheur!... Pauvre Cécile, elle est très-changée; elle a maigri et perdu ses belles couleurs du temps où nous l'avions surnommée le Coquelicot. Peut-être est-ce seulement l'effet du noir, qui la fait paraître plus mince, car elle est en deuil d'une tante, à ce qu'il paraît. J'imagine que voilà ce que Louise appelle sa situation. Sa mère l'accompagne et ne la quitte pas plus que son ombre. Au reste, cela a été de tout temps. Je me souviens que, dans notre enfance, nous

ne l'appelions que le dragon, cette mère si attentive et si tendre, qui ne pouvait se passer de sa fille. Quand elle avait été dix minutes sans la voir, elle accourait et la couvrait de caresses. Ce qui n'empêche pas qu'on la disait sévère au possible. Sa figure l'annonçait, au surplus ; je ne crois pas en avoir connu de plus refrognée et de plus rébarbative. Cécile était si peu gâtée, qu'elle commençait à trembler en entendant le pas de sa mère.

Nous avons déjà causé un peu, pas beaucoup. Cécile m'a montré du doigt le galandage ; j'ai compris qu'elle ne se souciait pas de se livrer dans cette chambre dont elle n'est pas sûre. La propriétaire était peut-être aux écoutes. Bonne et chère amie, quel plaisir j'ai eu de la revoir ! Elle ne sort jamais, si ce n'est le matin, et le soir très-tard ; ne va pas sur la plage, parce qu'il y a trop de monde, et prend son bain en catimini, à l'heure où il n'y a personne. Voilà un deuil porté avec un rigorisme excessif.

En somme, Cécile me paraît aussi changée au moral qu'au physique. Autrefois, elle était très-gaie, vive et pétulante. Ce n'est pas elle qu'un galandage aurait arrêtée. Aujourd'hui, elle est gourmée. Ce doit être l'effet de la tristesse, car elle est triste. J'en conclus qu'elle adorait

sa tante dont, d'ailleurs, elle ne m'a pas dit un mot.

Je l'ai grondée pour ne m'avoir pas annoncé son arrivée, puisqu'elle me savait ici, ce dont elle est convenue. Son air contraint m'a prouvé qu'il n'y avait pas de sa faute, et qu'elle n'était probablement pas tout à fait libre d'agir comme elle veut. Sa vigilante mère la tiendrait-elle comme une petite fille? ce serait absurde. Au milieu de nos épanchements, j'avais complètement oublié son mari, dont je ne lui demandais même pas des nouvelles. J'ai vite réparé mon étourderie. Il n'est pas là, son mari. Est-il aussi loin, bien loin, comme le papa de la petite amie de Rachel? — D'où sors-tu? a répondu Cécile. Depuis plus d'un an, il a quitté la diplomatie et, par conséquent, cessé de courir les mers. Aujourd'hui, il n'est plus rien; mais il habite sa terre de Bourgogne. Je me suis informée s'il ne viendrait pas rejoindre ou chercher sa femme. Impossible à lui de quitter la campagne en ce moment, parce qu'il exploite directement une ferme, et la moisson le retient attaché à la glèbe.

30 juillet 186...

Quelles bonnes journées je passe avec Cécile! Je suis si heureuse de l'avoir auprès de moi, que je ne me lasse pas de sa société. Elle paraît plus aise encorede la mienne, et j'ai l'air de lui rendre service en m'installant dans sa chambre. Pour comble de satisfaction, Rachel se plaît infiniment dans l'appartement, quoique je me sois refusée absolument à ce que Lovette l'y accompagnât. Elle a découvert des coquilles qui sont déposées dans deux coupes formant garniture de cheminée, et elle s'amuse sans faire trop de bruit. Cela nous ménage, à Cécile et à moi, de longues heures de causerie. Nous n'y sommes pas encore. Je ne sais comment dire cela, il y a quelque chose entre nous. Nous nous aimons bien ; notre amitié est à peu près comme autrefois, mais l'expansion n'est pas la même. J'attribue cela à un éloignement trop prolongé. Je viens de compter sur mes doigts, il y cinq ans, tout autant, que nous sommes séparés l'une de l'autre, et je ne connais pas son mari. Elle m'a suppliée de ne pas lui présenter le mien.

Je crois que j'inspire à sa mère une horreur

invincible; dès que j'arrive, elle se sauve. Je n'ai pas le courage de lui en vouloir. Comme saint Michel, j'ai vaincu le dragon. Grand symptôme de bonheur, voilà ma gaieté qui revient. Je n'aurais pas fait cette réflexion ces jours-ci, où j'étais plongée dans un marasme dont mon auguste et cher époux ne s'est pas même aperçu, bien qu'il en fut cause. Ne pensons pas à tout cela, chassons cet ordre d'idées. Oui, je suis heureuse, très-heureuse, en dépit de la Bratyany, qui continue sans vergogne son système de recrutement éhonté sur les hommes de la plage.

31 juillet 186...

Le bon Dieu, touché de mes prières, donnerait-il à mes vœux un commencement de satisfaction, et m'exaucerait-il? Je suis encore tout émue en écrivant. Ce n'est rien, et pour moi c'est une grosse nouvelle. Le yacht *Belphégor* est parti ce matin, à la marée de 10 heures. J'ai été sur la jetée, pour le voir sortir du port. En doublant le phare, il a crânement fait feu de toute son artillerie, pour saluer la population qui le regardait. Cela ressemblait aux détonations

des pétards que les enfants s'amusent de temps en temps à tirer sur la plage. La Bratyany était sur le pont, étendue dans un hamac, abritée par une tente de soie rayée de jaune et de blanc, et entourée d'une petite cour d'hommes, bien entendu. La mer moutonnait, ce qui causait un léger désarroi dans la stabilité de ces élégants; car ce sont tous des élégants *di primo cartello*. Il y a eu mouchoirs agités et vivat, auxquels répondaient quelques vélites, postés à l'extrémité du musoir. Je ne suis pas féroce, et je ne m'oppose pas à ce que la Bratyany ait une bonne traversée ; je me borne à souhaiter qu'elle ne revienne pas là où je serais avec Jean.

Pauvre Jean, lorsque j'ai appris, par lui, que *le Belphégor* levait l'ancre, — c'est cette excellente Louise qui m'a glissé cela hier au soir dans l'oreille entre deux cancans, — je lui ai proposé de de m'accompagner pour assister au départ. Oui, j'ai eu cette petite cruauté. Il a refusé, prétextant des lettres pressées; il ne pensait pas à la correspondance, il y a trois jours. Est-ce qu'il lui écrirait déjà?

Mon mari m'a moins abandonnée aujourd'hui, il a passé avec moi une partie de la journée. Je ne me fais aucune illusion, ce n'est pas pour ma chétive personne qu'il est rentré. Si j'avais eu quelques velléités de m'attribuer cet

heureux changement, il aurait vite rabattu mon orgueil ; car, en ouvrant la porte, de lui-même, en vue peut-être ce prévenir mes questions, il ne m'a pas dissimulé que la chaleur était atroce, intolérable, et que, ne sachant où se mettre, il revenait chez lui. Compliment flatteur dans sa simplicité. Il s'est mis à son aise en ôtant cravate, veston et gilet; puis, s'est laissé tomber sur un fauteuil américain qui fait l'ornement de notre chambre, et le voilà se balançant pendant une demi-heure. J'étais à côté de lui, travaillant pour l'œuvre des tabernacles à mon carré de tapisserie. Nous faisons un tapis de chœur, et nous sommes trente-cinq. J'étais toute contente. Je causais, je riais; lui, il était refrogné, soucieux; il a fini par prendre un livre, pour se soustraire à mon bavardage. Alors, je n'ai plus rien dit, mais je l'ai regardé en dessous; il ne lisait pas. Son mécontentement me causait un bonheur, mais un bonheur!...

Cela a duré jusqu'à trois heures. Comme on voit que la Bratyany est partie! Lorsqu'il m'a quittée pour s'aller promener, il a emporté sa pipe, ce qui ne lui était pas arrivé depuis huit jours. Il s'était mis à la cigarette.

Je suis alors sortie de mon côté. J'ai été chercher Cécile, et nous sommes allées nous pro-

mener sur les falaises, avec Rachel et son inséparable Lovette. Est-ce croyable? j'ai eu de la peine à obtenir que Cécile vînt avec moi. Sa mère objectait le monde, son deuil. Et cette pauvre chère amie, qui avait une envie démesurée de m'accompagner, je le lisais dans ses yeux, n'osait rien dire. Quelle mère a-t-elle donc? Elle est hors de pages, après tout; se laisse-t-elle traiter ainsi en fillette, et ne sort-elle qu'avec des lisières? autant la coiffer d'un bourrelet et lui donner un hochet, alors!...

Excellente promenade. Cécile était ravie, elle ressemblait à une pensionnaire en vacances. Quels cris, quels rires! Elle a eu l'enfantillage de se faire poursuivre par Rachel et Lovette, en riant comme une folle. Adorable nature! la candeur et la légèreté d'une enfant. Puis, elle est venue causer avec moi, qui jouais le rôle d'une grand'mère impotente, car je ne cours plus. Je parie que si on la poussait un peu, Cécile jouerait encore à la poupée. Je ne sais ce qui lui a pris en regardant la mer, elle a tout à coup fondu en larmes, et elle m'a embrassée en me demandant pardon. — Plus tard, m'a-t-elle dit, plus tard, pas aujourd'hui. Et j'en suis pour ce logogriphe, auquel je ne comprends absolument rien. Elle m'a demandé de revenir la prendre pour nous promener encore.

Certes, je n'y manquerai pas. Je suis trop heureuse moi-même d'avoir rencontré cette charmante camarade. — Je crois, qu'elle avait tout simplement mal aux nerfs.

1er août 186...

Je suis bien toujours la même, acceptant pour argent comptant tout ce qu'on me dit, et incapable de jamais chercher dans quoi que ce soit une arrière-pensée. Aussi, il m'arrive de commettre des impairs vertigineux, dont je ne saurais comment me tirer, si ma bonne foi n'était pas d'une évidence telle qu'elle sauve tout. Ainsi en est-il avec Cécile.

Son accès de sensibilité l'autre jour sur la falaise m'avait surprise. Toutefois, je l'attribuais à une crise nerveuse et je n'y songeais plus. Elle m'avait promis de s'expliquer plus tard; très-sincèrement, ce petit épisode n'avait pas laissé en moi de souvenirs sérieux. J'attendais son bon plaisir avec d'autant plus de patience, que ma curiosité n'était pas le moins du monde excitée. Il y avait pourtant de quoi y penser un peu. Que faut-il donc pour m'émoustiller? Je ne réfléchis pas assez. Quoi! voilà Louise qui,

d'un ton assez tragique, me parle de la situation de Cécile et se renferme dans un silence gourmé, je n'y fais pas attention; je vois Cécile et sa mère vivre comme deux recluses, au milieu de ce Dieppe si brillant; sur le sommet d'une falaise, un beau jour, Cécile elle-même, à propos de rien, pleure comme une Madeleine et m'embrasse ensuite avec frénésie; je ne trouve à tout cela rien de surprenant. Il me répugne de conclure que je suis une vraie cruche; cependant, il y a quelque chose comme cela. Avec une naïveté d'un autre âge, je lui parlais toujours de son mari. Que s'occupait-il tant d'agriculture, au lieu de se soucier un peu plus de sa femme? Pourquoi la laissait-il avec sa mère?

J'ai si bien fait dans mon innocence, que je causais à Cécile un vrai chagrin. Tantôt enfin le vase a éclaté : « tant va la cruche à l'eau... » J'ai été d'une confusion dont rien n'approche. Elle n'a pu réprimer un vif mouvement d'impatience, pendant que nous étions assise tout là-haut en face de la mer. — Tu me parles sans cesse de mon mari m'a-t-elle dit, le fais-tu exprès, ou ne sais-tu donc rien? Je n'ai plus de mari que de nom, nous sommes séparés à l'amiable. Elle disait cela avec un sourire contraint; moi, je me sentais rouge comme la crête

d'un dindon, et, les yeux comme des boules de loto, la bouche ouverte, je regardais obstinément le bout de mon ombrelle, qui creusait la terre. J'ai embrassé Cécile et j'ai surpris une larme qui se balançait à l'extrémité de ses cils. — Séparée! séparée! Je répétais ce mot sans savoir ce que je disais. Cécile hochait la tête en silence. — Écoute, reprit-elle, après une réflexion assez longue, je vais te confier ce qui s'est passé, mais tu feindras toujours de l'ignorer, car si ma mère apprenait... C'est l'affaire de deux minutes, et rien n'est plus simple. Au retour de mon mari du Brésil, où je l'avais suivi, pendant que nous étions à Paris, j'ai eu la preuve qu'il avait... une maîtresse. Je le lui ai reproché, il a prétendu que je me trompais. Je lui ai prouvé ses torts, il n'a pas voulu en convenir, bien qu'écrasé par l'évidence. Il s'est emporté, je lui ai tenu tête; nous avons eu une scène pénible, à la suite de laquelle je suis retournée chez ma mère, à qui j'ai tout raconté. Elle m'a approuvée. Depuis ce temps-là j'habite avec elle, comme lorsque j'étais jeune fille. Lui, je ne l'ai pas revu, et je n'ai même pas de ses nouvelles. Il y a de cela un peu plus d'un an. Je sais, néanmoins, qu'il est dans sa terre de Bourgogne. Ma mère est excellente pour moi; elle me plaint et ne se

pardonne pas de m'avoir mal mariée ; elle m'encourage et me réconforte. Son opinion est qu'une femme ne doit jamais oublier un outrage comme celui-là. Je crois qu'elle a raison, quoique...Ne parlons plus de cela, a-t-elle ajouté tout à coup. Maintenant tu sais tout, je n'ai plus rien à t'apprendre ; tu me rendras service de ne jamais revenir sur ce sujet.

Je ne savais comment me dépêtrer. J'ai câliné un peu Cécile, mais nous sommes bien restées un bon quart d'heure sans ouvrir la bouche. — Ma mère a raison, n'est-ce pas? a-t-elle repris à brûle-pourpoint.

Il y avait dans sa manière d'articuler cette question je ne sais quelle hésitation singulière qui se rapprochait de la timidité. Avait-elle peur que je ne fusse pas de son avis? En un clin d'œil je l'ai eu rassurée. — Si elle a raison! ai-je répondu avec entraînement, oui, certes! Une femme ne peut pas pardonner une pareille offense...

J'ai entendu comme un soupir. Pauvre amie, quel affreux malheur !

3 août 186...

Nos excursions sur les falaises nous font le plus grand bien à Rachel et à moi. Le docteur Montaiglin avait bien raison, l'air de la mer est souverain pour cette enfant; elle n'est déjà plus reconnaissable. Cécile est comme moi, elle les recherche avidement.

Quelle singulière chose que la vie! pendant des années, elle et moi, nous nous sommes vues tous les jours, nous étions constamment ensemble. On aurait dit que nous ne pouvions pas respirer l'une sans l'autre. Elle se marie, moi aussi; plus rien, que de loin en loin des lettres vides, de celles où on remplit quatre pages sans rien mettre. Un hasard imprévu nous rapproche, et nous voilà plus liées que jamais!

Elle m'avait recommandé de ne plus faire d'allusions à son mari, je me le suis tenu pour dit. Elle, au contraire, y revient toujours. Cela me surprend: car enfin, s'il a fait ce dont elle se plaint... Je ne pardonnerais pas, moi qui suis bonne, tout le monde le sait. Je ne connais pas de supplice assez fort pour un forfait si

grand ; l'huile bouillante même serait trop douce. Ah ! j'agirais comme elle, sans hésiter. Je partirais, j'irais chez ma mère, avec Rachel et Lovette, et je l'oublierais, certainement je l'oublierais. Je ne lui donnerais même pas mon adresse.

— Je ne sais pas, me disait Cécile aujourd'hui, si nous n'attachons pas trop d'importance à la conduite des hommes en pareil cas. Je suis loin de l'excuser : il est coupable, je l'ai puni ; mais...

— Comment ! ai-je répondu toute courroucée d'indignation, tu as de ces idées-là, toi qui as été obligée à une extrémité si cruelle ?...

— Ils ont beaucoup moins de délicatesse et de sensibilité que nous, reprenait-elle. Penses-tu qu'ils envisagent une infidélité avec le même sérieux ? Je suis convaincue que non. Ils sont légers, inconstants, sans préméditation ; quand ils se donnent, c'est pour un instant, et l'entraînement passé ils se repentent. Nous, nous nous livrons tout entières et pour notre vie ; eux, non...

— Eh ! qu'importe ! ai-je répliqué avec fougue, la fidélité n'en est pas moins aussi obligatoire pour eux que pour nous !

— Sans doute. Qui conteste cela ? Il n'en est pas moins vrai que leur infidélité n'a pas de

conséquences aussi graves que la nôtre.

Pour nous, oui; mais pour la famille de ceux que ces messieurs favorisent, est-ce que ce n'est pas absolument la même chose? D'ailleurs, nous devons juger cela au point de vue moral, c'est-à-dire du crime en lui-même. Il ne gagne rien, je suppose, à être commis par un homme. Je vais plus loin. Les plus grands torts, en toute chose, sont pour ceux de qui viennent les provocations. Or ce ne sont pas les femmes qui se jettent à leur cou peut-être; ils vont les chercher, et Dieu sait tout le mal qu'ils se donnent pour les entraîner. Les hommes sont donc plus criminels que nous, qui toujours attaquées, avons quelquefois beaucoup de peine à résister. Nous en savent-ils gré? Aucunement. Ils trouvent cela naturel. Et tu dis qu'ils auraient des excuses, quand, de parti pris, après réflexion, ils poursuivent une malheureuse!... Mais laquelle, grand Dieu! laquelle?...

Cécile n'a plus rien ajouté; il n'y avait rien à répondre. Pendant plusieurs minutes nous avons contemplé la mer en silence. Je me suis retournée vers elle sans motifs, par instinct; elle était en larmes. — Tu pleures, ma Cécile!... Elle s'est jetée dans mes bras.

— Tu diras ce que tu voudras, murmura-t-elle, mais je crois qu'il est trop puni.

J'ai voulu recommencer tous mes arguments; ils sont décisifs, cela saute aux yeux. Elle m'a saisi le bras pour m'arrêter, et me regardant en face :

— Il est trop puni, je te dis qu'il est trop puni, répéta-t-elle avec une énergie étrange, car sa punition m'atteint autant que lui. Est-ce que tu crois que j'ai pu l'oublier et que je ne pense pas toujours à lui?...

Je suis restée à la considérer bouche béante. Elle ne l'a pas oublié! Eh bien, elle est lâche!...

— Tu raisonnes et tu parles comme une enfant, m'a-t-elle dit plus tard, parce que tu n'y as pas passé toi-même. Je souhaite que cela ne t'arrive jamais, quoique je le crains bien; peu de femmes y échappent.

Je l'ai interrompue, attendu que, même malgré la Bratyany, qui d'ailleurs est partie, je réponds de Jean.

— C'est entendu, ton mari est un saint. Je ne doute pas qu'il ne soit fidèle, puisque tu l'assures... Je suppose qu'un jour il s'émancipe?...

— Ce jour-là je serais veuve!

— Veuve comme moi, n'est-ce pas? Tu te sépareras à l'amiable, et tu iras chez ta mère. Que cela te serve au moins à quelque chose d'avoir une amie dans ma position. Si tu m'en

crois, garde-toi de t'éloigner ; c'est le pire parti que tu puisses adopter.

— Comment! c'est le seul, au contraire...

— T'imagines-tu qu'on redevient demoiselle du jour au lendemain, et que, parce qu'on se sépare, le passé disparaît sans laisser de traces? Je suis chez ma mère, auprès d'un soutien naturel qui me console et qui me plaint; à ce compte, je suis beaucoup moins malheureuse que d'autres qui n'ont pas cette ressource. Mais lui, que fait-il pendant ce temps? Il s'habitue à se passer de moi. Pour avoir cédé à un entraînement passager peut-être, je lui ôte à jamais les moyens de se repentir, et je le mets dans le cas de recourir à d'autres excitations plus graves. Car il ne me voit plus, et s'il était tenté d'implorer son pardon, ma raideur apparente suffirait pour arrêter toute démarche de sa part, avant même qu'elle se fût manifestée, puisque nous ne correspondons plus. Ainsi l'a voulu ma mère. Ah! si c'était à recommencer!...

— Tu ne t'en irais peut-être pas?

— Non, mille fois non; et je regrette amèrement ce qui est fait. Je me repens surtout de n'avoir pas conservé pour moi seule ce secret, si écrasant qu'il fût; d'avoir mis un tiers dans ma confidence, bien que ce tiers soit ma propre mère. Elle m'aime sans doute; je l'aime aussi,

et cependant je ne puis m'empêcher de la considérer à présent comme un obstacle ; et qui sait si ce n'est pas le seul qui s'oppose à une réconciliation !...

— Une réconciliation !

— Je ne pense qu'à cela.

— Est-il possible? Mais, ai-je dit, supposons que les rôles soient intervertis et que tu sois la coupable, tu ne supposes pas qu'il te pardonnerait, lui, n'est-ce pas? C'est là sa condamnation.

— S'il me pardonnait, je le mépriserais ; car je ne l'aurais trompé que pour un homme que j'aimerais, et lui je ne l'aimerais plus !...

Ah ! mais, ces idées-là ne sont pas du tout les miennes, et je ne les approuve pas. Seulement, en dernier lieu, je ne sais pas si elle n'avait pas un peu raison. Ce qu'il y a de plus certain dans tout cela, c'est que s'il ne tenait qu'à elle, le pardon serait vite accordé. Est-ce donc sa mère qui la retient? Pourquoi? Que lui importe? Si elle a de l'affection pour sa fille, elle doit désirer de la voir heureuse ; et si son attachement pour elle est si grand qu'il lui soit impossible de vivre loin d'elle, pourquoi lui avoir donné un mari? Ce ne peut être pour le lui ôter au bout de quelques années !...

Cécile s'est excusée d'avoir tant causé de tou-

tes ces choses; elle avait besoin de se dégonfler, mais ne m'en parlera plus. Quand je l'ai ramenée rue de la Barre, sa mère nous attendait; elle l'a grondée d'être restée si longtemps sortie. Notre promenade avait duré près de trois heures. J'ai été révoltée; Cécile n'a rien répondu. Je ne l'aime pas beaucoup, cette mère, et elle n'a pas l'air d'avoir pour moi une bien vive sympathie. Si elle savait de quoi nous nous sommes entretenues aujourd'hui!...

5 août 186...

Décidément, je n'ai pas la moindre pénétration. J'avais naïvement pris au sérieux la recommandation de Cécile de ne lui rappeler jamais son mari, et elle ne parle que de lui. Combien les idées changent en peu de temps! Il y a un an à peine, elle était très irritée contre lui et elle le considérait comme indigne de pardon. Maintenant, non-seulement elle l'excuse, mais encore c'est elle qui se repent de s'être fâchée avec tant d'éclat.

Il y a une chose que je ne puis comprendre. Qu'elle aime encore son mari, après l'injure qu'elle a reçue de lui, c'est une faiblesse qui

s'explique jusqu'à un certain point. Mais alors, puisqu'elle est l'offensée, rien n'est plus simple : qu'elle lui envoie son pardon par la poste; il accourra et tout sera dit. Elle ne veut pas. Lorsque je lui ai suggéré cette idée, elle a hoché la tête, et un maigre sourire a plissé ses lèvres, pendant que des larmes remplissaient ses yeux.

— Ce n'est pas aussi facile que cela, m'a-t-elle répondu. Une lettre peut faire beaucoup de bien, ou un mal irréparable. Je ne suis pas à même de préciser ce qui en sortirait, parce que je ne sais pas quelles sont ses dispositions, à lui; il y a trop longtemps que nous ne nous sommes vus.

— Crois-tu donc qu'il n'accepterait pas avec reconnaissance?

— C'est une chose si bizarre que l'amour-propre! Il n'y a que cela qui m'arrête aujourd'hui. J'ai commis une grande erreur, dont je n'ai pleinement conscience qu'à présent : il ne fallait pas lui prouver en face que je connaissais sa faute. En agissant ainsi, je l'ai humilié devant moi, ce qui est plus maladroit encore qu'inutile. J'aurais mieux fait, je te le répète, de tout garder pour moi et de me servir d'une autre arme. Avec un peu de finesse, je l'aurais amené à confesser ses torts, probablement à se repentir et sûrement, tout au moins, à implo-

rer de moi l'oubli d'une première incartade. Malheureusement, j'ai moi-même ébruité cette fâcheuse affaire en brisant toutes relations avec lui, et j'ai placé entre nous un confident. Voilà tout le mal. Car enfin, si répréhensible qu'ait été sa conduite, j'étais en possession de son affection, et certaine que ce ne serait pas moi qu'il aurait sacrifiée, si je l'avais mis adroitement en demeure d'opter entre son caprice et sa femme. En eût-il été autrement d'ailleurs, et me fussé-je trompée, j'aurais dû essayer, parce qu'il était toujours temps d'arriver à la séparation!

Cécile m'a dit qu'elle a souvent émis ses pensées devant sa mère, qui demeure inébranlable dans son opinion, la blâme de montrer autant de faiblesse, et enfin déclare qu'à aucun prix il ne faut accorder de pardon. Elle est féroce, la mère de Cécile!

6 août 186...

Je m'étais trop hâtée de chanter victoire. Hélas! je ne suis pas encore débarrassée de cette Bratyany! Le yacht *Belphégor* est rentré aujourd'hui. Son départ n'en était pas un. Elle était simplement allée en excursion à Lon-

dres, avec quelques invités, et elle revient ici achever sa saison. A-t-on idée d'un pareil dévergondage? Elle convie des hommes à se promener avec elle, sur son bateau, en pleine mer. Ils vont en Angleterre, puis elle les ramène. Il paraît qu'il y a des séries comme à Compiègne. Chacun a son tour. Je meurs de peur que celui de Jean n'arrive ; ils m'ont semblé être on ne peut mieux ensemble, le jour où je les ai vus causer et rire sous le château. Je gagerais que Jean n'avait la mine aussi basse l'autre jour que parce qu'il n'était pas de la fête ; il s'était attendu à être invité, ayant fait le nécessaire pour cela.

Depuis ce matin il n'est plus le même ; il avait des gants en descendant au Casino. D'ordinaire, quand il m'accompagne, il n'en met que la moitié d'un, et encore ! Ce qui est plus sérieux, c'est que la pipe a disparu pour faire place à la cigarette. Mais on voit qu'il n'y est pas habitué, la fumée pénètre dans ses yeux et lui fait faire la grimace. Et puis, c'est comme un lion à qui on donnerait pour déjeuner un œuf à la coque, il n'a pas le temps d'y goûter que déjà tout est fini ; tandis que la pipe, une bonne pipe (il faut lui entendre prononcer ces trois mots), voilà qui vaut la peine de se mettre en train et de développer toute sa sensualité. A

Grandpré, une bonne pipe dure une bonne heure, car tout est bon en elle. Un jour, j'ai voulu essayer de me rendre compte du plaisir excessif que cela procure. Pouah! je ne recommencerai plus jamais; je me suis crue empoisonnée. Il s'est moqué de moi et, pour me guérir, m'a chanté une chanson où il était question d'un jeune homme empoisonné, et dont le refrain était : Empoi, poi, poi, empoi, poi, poi... Je n'y ai rien compris, mais cela l'amusait beaucoup; il riait comme un bienheureux.

Qu'arrivera-t-il si la Bratyany l'invite? Car on doit envisager froidement les éventualités, afin d'être en mesure de ne pas se laisser dominer par elles. J'espère qu'il refusera. C'est un bien petit espoir; du moins, il me demandera la permission; il n'est pas homme à s'en aller pour plusieurs jours sans consulter sa femme. Je dirai non, c'est certain; il insistera, et alors je serai obligé de recourir à une scène. Mauvais moyen; il enverrait promener ma jalousie, et ne partirait que plus vite. D'un autre côté, rien n'est plus dangereux que de compromettre son autorité par des défenses qui ne savent pas se faire respecter. Ceci est un principe qu'il m'a assez répété à propos de Rachel, pour que je ne l'oublie jamais. Tout pouvoir qui tolère qu'on le discute et qui ne sait pas réprimer une déso-

béissance, est perdu. Le talent est de permettre tout, et d'empêcher pourtant ce que l'on veut. Hum! c'est plus grave que je ne le pensais au premier abord et surtout plus difficile. Je réfléchirai à cela.

8 août 186...

Je me disais ces jours-ci en riant : Cécile aura été mise en pénitence par sa mère, pour notre escapade de trois heures sur les falaises. Je croyais penser une énormité, il se trouve que c'est strictement vrai. Elle sort d'ici et m'a fait beaucoup d'excuses. Il faut dire que voilà deux fois que je me présente chez elle, et que les deux fois on m'a répondu : Sortie. Sa mère m'a consignée à la porte ; positivement, elle craint que je ne sois pour sa fille une connaissance pernicieuse. C'est fou et surtout risible.

Mais ce dont je ne ris pas, c'est de la position de Cécile, obligée de soumettre ses relations et ses amies à un contrôle étrangement tyrannique. J'en suis témoin, je puis dire victime, et je le crois à peine ; on me le dirait, ou je le lirais dans un roman, que je trouverais le fait absurde et que je hausserais les épaules avec incrédulité,

Cela est cependant. Ainsi, voilà une mère dont l'affection pour sa fille est tellement inquiète, qu'elle l'a remise en tutelle absolue, au point de voir partout des voleurs ligués pour la lui enlever.

Cécile, qui est un ange, ne se révolte pas; elle accepte tout. Ce n'est pas que sa mère lui inspire une crainte analogue à celle qu'elle ressentait lorsqu'elle était enfant, alors que, de deux jours l'un, elle soupait avec du pain sec, et ne parvenait pas toujours à éviter une humiliation plus terrible, les verges, s'il faut les appeler par leur nom. Son unique souci est de lui éviter un chagrin. Elle sait que sa mère a pour elle une tendresse tellement exclusive qu'elle en est farouche, elle lui pardonne l'excès de cette tendresse et les étranges manifestations par lesquelles elle éclate, en faveur de leur source. Mais il est sûr qu'elle souffre, et je m'explique fort bien maintenant sa pâleur, son amaigrissement et le changement que j'ai remarqué en elle dès le début. — Ne te dérange pas pour moi, m'a-t-elle dit. ce serait inutile, tu ne me trouverais plus. Je me promène avec ma mère le soir ou le matin. Elle dit que cet exercice est suffisant, et que dans l'état de ma santé, qui n'est pas brillante, j'en conviens, il y aurait imprudence de ma part à marcher davantage. Elle a

peut-être raison ; je ne suis pas forte, et l'air de la mer m'éprouve ; il ressuscite ou il tue, sans milieu. Patience, a-t-elle ajouté, il n'y en a plus pour bien longtemps !

J'ai été frappée de l'expression de sa physionomie tandis qu'elle prononçait ces mots. Un éclair a illuminé son visage pâle, et ses grands yeux ont étincelé d'un éclat singulier. Ses lèvres souriaient, mais si tristement que mon cœur s'est serré. Aurait-elle des pressentiments d'une fin prochaine ? Est-ce là-dessus qu'elle compte pour échapper à une tyrannie aveugle qui l'accable et dont elle n'ose secouer le joug à peine dissimulé ?

Elle s'est sûrement aperçue de mon impression, que j'aurai eu la maladresse de ne pas savoir cacher ; car, afin d'effacer en moi toute pensée de tristesse, elle s'est mise à rire et elle a changé de conversation. Sa bonne gaieté d'autrefois, si communicative, a reparu pour un instant. — Tu ne reviendras plus rue de la Barre, mais nous ne renoncerons pas pour cela à nous voir ; seulement, ce sera moi qui ferai les visites. De temps en temps je parviendrai à m'échapper, comme aujourd'hui. Attends-moi le matin, après ton déjeuner. Si je n'ai pas paru vers une heure, ne compte plus sur moi pour ce jour-là.

Comme elle s'en allait, après une demi-heure de conversation, elle est revenue sur ses pas.— J'ai oublié de te dire quelque chose, a-t-elle ajouté d'un air embarrassé. Veux-tu me rendre un service? — De tout mon cœur, ai-je répondu.— Voici ce que c'est : Bien que toutes relations soient suspendues entre mon mari et moi, je ne puis résister au désir de savoir où il est et ce qu'il fait. Voici comment je m'y prends pour être renseignée : J'écris au maire de la petite commune de Bourgogne où il s'est retiré, et afin que ce digne magistrat ne bavarde pas, je signe ma lettre d'un nom imaginaire. Il n'y a d'ailleurs rien de compromettant dans ma missive ; je déclare simplement qu'ayant affaire à M. de Narcourt, je désire savoir s'il est à sa propriété de Mimeures. Le maire me répond d'ordinaire courrier par courrier. Mais voilà le *hic* : il est impossible que je reçoive une lettre ici à l'insu de ma mère, nous avons l'habitude de nous communiquer notre correspondance ; et si elle se doutait ou même avait quelque soupçon que je lui en dissimule une seule, sa tendresse s'alarmerait, son imagination travaillerait, elle serait malheureuse. Je tiens à lui épargner tout tracas ; c'est pourquoi je dis à mon maire de m'écrire poste restante, quand nous sommes à Paris, et je lui indique l'adresse d'une amie lors-

que nous sommes à la campagne. De cette façon, aucune indiscrétion n'est à redouter. J'ai bien songé à la poste restante ; mais Dieppe est très-petite ville, je puis être épiée. D'un autre côté, je n'ai pas de correspondante ici. Si tu me le permets, je lui dirai d'adresser sa lettre à madame la vicomtesse de Grandpré, au grand hôtel ; cela ne te donnera d'autre peine que de me la remettre lorsqu'elle te parviendra, et rien ne s'oppose à ce qu'en cas de besoin ton mari la voie. — Oh ! ai-je répliqué, j'ai le droit de recevoir des lettres sans les montrer à qui que ce soit ! — Alors tu consens ? — Oui, certes ! — Merci ; à bientôt. Je me sauve, je suis sûre que ma mère aura été inquiète de cette longue absence. Et elle s'est enfuie en courant.

Je ne saurais dire quelles réflexions tristes m'ont assaillie après le départ de Cécile. Je la revois lorsqu'elle était enfant. Il n'y avait pas de nature plus droite, plus généreuse, plus douce et plus soumise. Son caractère était d'un égalité rare ; toujours gaie, toujours souriante, et avec cela sérieuse quand il le fallait. Qu'a-t-on fait d'elle ? La malheureuse est enfermée dans un filet comme un poisson. Au plus léger mouvement, dans n'importe quel sens, elle se heurte contre les mailles qui l'enveloppent de toutes parts, et plus elle fait d'efforts

pour se délivrer, plus elle resserre sa prison.

Elle ne sort pas. — Vous comprenez, une femme dans sa situation! dit Louise. Sa situation, mais elle est horrible! Et c'est parce qu'il a plu à son mari d'avoir une maîtresse, que la pauvre chère âme subit ces conséquences désastreuses! Le monde la renie ou la dédaigne, sa mère la tient à la baguette sous une surveillance opiniâtre. Et Cécile, victime innocente, subit tout cela sans se plaindre. Est-ce juste? est-ce que tout ce qu'il y a en nous de bon, de sain, ne se révolte pas contre cette iniquité criante?

Il est vrai, comme elle le dit elle-même, qu'elle aurait pu demeurer auprès de son mari, sauf à avoir avec lui les explications convenables, sans mêler personne à leur querelle. En admettant cela, car je reconnais que c'est un peu vrai, est-ce que ce n'est pas une chose monstrueuse qu'une femme soit obligée de conserver pour elle, au risque d'en mourir, ses plaintes, ses griefs les plus légitimes, sous peine de se déconsidérer en ébruitant l'offense dont elle souffre.

Le monde est ainsi fait; voilà ce qu'on me répondra, et on croira me fermer la bouche? Non, mille fois non! il est mal fait. — C'est vrai, mais nous ne pouvons le refaire autrement. —

Eh bien, alors, je comprends toutes les révolutions !

8 août 186..., soir.

J'ai été interrompue ce matin par un grand bruit. Lovette jappait énergiquement : elle était dans la première pièce avec Rachel ; moi installée dans la dernière, j'écrivais, car je tiens toujours mon journal en cachette et je ne veux pas être surprise. Je me suis hâtée de resserrer mon livre à secrets et j'ai pris mon ouvrage. C'était Jean qui rentrait. Il est resté quelques instants à gronder Lovette pour son vacarme et à embrasser Rachel ; puis il est venu dans la pièce où j'étais, qui est sa propre chambre. Il s'est assis et a commencé par me dire des amabilités, me complimentant sur ma fraîcheur et mon air de santé. Comment expliquer cela? Je me suis immédiatement sentie envahie par une inquiétude vague, mon cœur battait. — A propos, a dit tranquillement mon mari, il est probable que, ces jours-ci, je m'absenterai. Nous avons une excursion en projet pour la côte anglaise, du jeudi au dimanche ; mais la date n'est pas définitivement fixée...

Voilà ce que je redoutais ! Cette confidence faite, sans qu'il parût y attacher d'autre importance, Jean a repris ses gentillesses, puis il a fredonné je ne sais quoi. Moi, j'affectais de travailler ; j'avais la pensée pleine d'objections et de révoltes ; cependant je gardais le silence, ne sachant pas où commencer. Il s'est aperçu que ce beau projet ne me convenait guère. — Est-ce que cela te contrarierait ? m'a-t-il demandé effrontément, mais avec le même ton gracieux. J'ai fait une moue qui ne lui laissa aucun doute, car : — Pourquoi cela ? a-t-il repris plus vivement ; c'est une occasion de visiter un petit coin de l'Angleterre qui ne se présentera peut-être plus. Il serait absurde à moi de ne pas m'empresser de la saisir. J'ai été lâche, très-lâche ; n'ai-je pas été parler des dangers de la traversée ! Voilà tout ce que j'ai trouvé sur le moment.

Jean a haussé les épaules en riant. — Les dangers d'une traversée de quelques heures ! Mais, ma chère, nous sommes toujours en danger sur cette terre. Ce plafond peut nous tomber sur la tête, ou ce plancher manquer sous nos pieds. Toutes les fois que nous mangeons, nous courons le risque de nous étrangler ; de nous casser les jambes quand nous marchons. Il n'y a pas une situation de notre vie où nous ne soyons

environnés de périls, un de plus un de moins... D'ailleurs, les traversées sur un bon navire n'en présentent aucun de sérieux. Est-ce que tu ne vois pas, deux fois par jour, partir et arriver exactement le bateau de Newhaven? — Oh! me suis-je écriée, ce n'est pas celui-là!

Je me suis arrêtée interdite, avec le pressentiment qu'une sottise venait de s'échapper. Ma rougeur, mon trouble révélaient suffisamment ma pensée. Il ne s'y méprit pas; redoublant de bonhomie affectueuse, il me prit la main et me dit : — Ma pauvre Suzanne, la franchise avant tout; tu m'a déjà laissé entrevoir un soupçon de jalousie. A plusieurs reprises, tu m'as même enfoncé quelques épingles: le jour du départ du yacht de la comtesse, par exemple, te le rappelles-tu? Il s'agit encore de tes imaginations folles? Avoue-le.

J'ai avoué sans me faire prier, et avec des détails qui ont dû démontrer à Jean à quel point son projet me répugnait. Il a tout écouté avec le plus beau sang-froid; j'aurais mieux aimé qu'il se fâchât, moi, sa tranquillité m'a irritée, et j'ai été, j'ai été...

— Je n'ai rien à répondre, m'a-t-il dit avec une douceur remarquable. Ce sont des appréciations qui peuvent avoir leur valeur; je conviens même qu'ainsi groupés et présentés d'une

certaine manière, les petits faits que tu récapitules sont de nature à éveiller des défiances comme celles que tu manifestes. Mais si ces faits sont exacts, ce que je ne conteste pas le moins du monde, l'intention que tu supposes et les conséquences que tu en tires ne le sont pas. Il doit me suffire de t'en donner l'assurance, et je m'abandonne à ta raison pour savoir lequel tu vas croire de tes suppositions ou de ma déclaration.

J'étais battue à plates coutures même avant d'avoir pu, pour ainsi dire, m'expliquer. Encore la carte forcée ! encore un neuf de pique ! Car j'ai été amenée à convenir que ce voyage de trois ou quatre jours en Angleterre, avec une jeune femme coquette et médiocrement famée, sur son yacht, en compagnie d'une société dont il lui est très-facile de se débarrasser quand elle veut sous les prétextes les plus variés, n'a absolument rien que de très-naturel et de fort innocent. Oui j'ai déclaré cela, je l'ai reconnu de moi-même, en présence de Jean et vaincu par la logique. — Oh ! je ne sais pas qui l'a inventée, la logique ; mais je réponds que ce n'est pas une femme ! — Je n'ai pas cru un seul mot de ce qu'on me faisait dire. Jean ne s'en est pas moins retiré persuadé que cette bonne conversation, dans laquelle il a déployé une finesse inimaginable et fait montre d'un calme irritant

qui, à lui seul, serait une preuve suffisante de sa culpabilité si je n'en avais une foule d'autres, où enfin il n'a pas prononcé un mot en élevant la voix d'un demi-ton, avait dissipé à jamais toutes mes préventions et fait éclater à mes yeux son innocence, limpide et pure comme un diamant sans tache.

C'est navrant, mais c'est ainsi. Eh bien, que faire maintenant?

10 août 186...

Voilà deux jours entiers que je passe à réfléchir et à méditer. J'ai la tête brisée, je dors à peine, et je dois m'appliquer à dissimuler avec grand soin ma préoccupation ; si Jean la pressentait, il ne manquerait pas de m'interroger, de me raisonner, et finalement de recommencer son tour de passe-passe. J'en ai assez, je ne m'exposerai plus à pareille chose. Je serais bien avancée; nous discuterions dix ans sans être plus convaincus l'un que l'autre. La situation est fort claire. A tort ou à raison, je le soupçonne de s'occuper plus qu'il ne conviendrait d'une aventurière. Il proteste ; rien de mieux, et il s'imagine, pour me rassurer, d'accepter

une invitation qu'elle lui a faite de passer quelques jours avec elle sur mer ou en pays étranger.

Je veux que mes soupçons soient faux; je confesse sincèrement qu'au fond je l'espère, même que j'en suis quasi certaine, puisque mon mari a abordé nettement la question avec moi et m'a affirmé que je me trompais. Il n'en reste pas moins acquis que, fort d'une sorte d'acquiescement tacite qu'il m'a arraché, Jean, me sachant profondément hostile à son projet d'excursion avec la Hongroise, persiste à l'accomplir. Voilà qui est non moins clair. Je voudrais m'opposer efficacement à cette équipée, et je suis déjà tellement circonvenue que je ne puis guère faire de résistance ouverte.

Si son affection était encore ce qu'elle a été autrefois, ne s'empresserait-il pas de renoncer de lui-même à une partie de plaisir qui est pour moi une cause poignante d'anxiété? Voilà ce que je me dis avec tristesse; car je le mets au défi de ne pas comprendre que, si j'ai l'air convaincue, je suis loin d'être satisfaite.

Il se peut, je le sais, que traitant légèrement ce qu'il appelle mes imaginations, il refuse de les prendre au sérieux. Mais la jalousie, ou, si ce mot est trop fort, l'inquiétude que j'éprouve, ai-je le pouvoir de me débarrasser d'elle comme

d'une robe ou d'un chapeau qui me gêneraient? Non, elle est plus forte que moi. Elle s'en ira lorsqu'il lui plaira, sans que je sache pourquoi. Et s'il y a une vérité évidente sous le soleil, c'est que plus on fera d'efforts pour l'arracher de mon cœur, plus elle s'y enfoncera. Ce vilain oiseau s'envole de lui-même, ou jamais. Jean le sait aussi bien que moi; pourquoi joue-t-il avec ma souffrance? C'en est une très-vive, il ne peut l'ignorer non plus. Et pourtant, je suis vaincue, j'ai le dessous, malgré la bonté de ma cause!

Je songe à Cécile et à tout ce qu'elle m'a conté ; je ne sais plus ce que j'eusse fait à sa place. Grâce à Dieu, ma situation n'est pas la même que la sienne. Elle avait des preuves, je n'ai que des présomptions. Demanderai-je conseil à ma mère? Non, à personne. Il me semble que j'aurais honte de parler de cela à tout autre qu'à Jean. Encore, n'en causerais-je avec lui que si l'occasion se présentait, et avec de grands ménagements. Pourquoi cela? Je le sais et je ne saurais l'écrire, parce que le motif ne se formule pas très-nettement à ma pensée. C'est comme un instinct, qui me détourne de ce qu'il ne faut pas faire, mais, hélas! ce que je dois faire il ne me le dit pas.

Pourtant, la circonstance est grave et critique. Il ne s'agit pas de crier : Au feu! sans

rien tenter pour arrêter l'incendie. Lui demanderais-je sérieusement de me sacrifier son voyage? Il y consentira peut-être; mais s'il ne cède pas, j'aurai inutilement usé de mon influence, qui s'amoindrira fatalement. De quelque côté que je me tourne, je ne distingue que de gros nuages ; pas une seule éclaircie, à travers laquelle apparaisse le bleu du ciel. Le plus triste est que la situation est pressante. Ce soir, dans une heure, d'un moment à l'autre, enfin, Jean peut me dire : — C'est pour demain, à la marée. — J'ai réfléchi, j'ai médité, j'ai prié, rien. Ah! cela est impossible; non, il n'ira pas. Je ne veux pas! il ne faut pas qu'il parte!

Pour comble, et comme un malheur n'arrive jamais seul, voilà Rachel en mauvais train ; elle court encore, mais elle ne mange presque plus. Ses yeux se cernent; hier au soir elle avait un peu de fièvre. J'espère qu'elle en sera quitte pour une petite indisposition. Je l'inonde de tisanes sudorifiques.

12 août 186...

Le maire a été fort exact, sa réponse est arrivée ce matin. Cécile, qui avait fait ses calculs,

est venue une heure à peine après que le facteur me l'a eue remise. Elle l'a ouverte sans plus attendre, et a paru fort satisfaite de lire ces deux lignes, qu'elle m'a communiquées : M. le comte de Narcourt est en ce moment à sa terre de Mimeures.

Cécile était dans un état de surexcitation extraordinaire, sautant d'une idée à l'autre, comme un oiseau de branche en branche, ne pouvant se tenir en place, à la fois triste et gaie. Elle m'a paru changée en bien depuis trois jours. Ses grands yeux avaient un éclat prodigieux; et quand elle riait, tout son visage s'éclairait. Du dragon, il a été peu question, si ce n'est que sa surveillance est toujours la même. Je ne suis pas rentrée en grâce, pas du tout. On a même positivement mis à l'index madame de Grandpré, qui est trop évaporée. Evaporée! Moi? Cette chère Cécile était confuse. Grâces au ciel, il n'y a d'évaporé que le bon sens de sa mère.

Je ne sais pas me dominer; par conséquent, je dissimule très-mal. Il en est résulté que Cécile s'est aperçue de ma préoccupation. Elle m'a un peu pressée, je n'ai pas pu nier que j'avais quelque chose. — Ton mari! s'est-elle écriée avec une vivacité extrême. J'ai baissé la tête, j'ai rougi, et, en dépit de tous mes efforts, j'ai un peu pleuré. Bref, il a fallu

tout dire. — Ce n'est rien, m'a répondu Cécile, tu m'avais fait peur! Je suis très-convaincue que, si tu ne veux pas qu'il parte, il ne partira pas.

Elle m'a quittée sur ces entrefaites, en m'embrassant avec une ardeur qui témoigne de la part qu'elle prend à mon affliction. Et cependant, elle ne la considère pas comme sérieuse.

C'est très-bien de sa part d'avoir une opinion si favorable de mes pouvoirs sur mon mari; mais, hélas! j'en suis toujours au même point, et mes méditations ne m'ont rien apporté. Plus je pense à tout cela, plus ma pauvre tête se perd... C'est pourquoi je ne veux plus m'en occuper. J'ai prié de tout mon cœur, j'ai confiance en Dieu; il m'enverra une bonne idée quand ce sera nécessaire.

13 août 186...

Je ne sais pas du tout comment cela s'est fait. Certainement, il y a quelqu'un qui dirige les événements de ce monde. Je n'en ai jamais douté, mais je viens d'en avoir une preuve si évidente, si palpable, qu'à moins d'être folle à lier, il n'y a qu'à s'incliner avec une joie respec-

tueuse devant la volonté souveraine qui vient de se manifester.

Je n'étais pas trop contente de la santé de Rachel; les bains salés l'irritent, on m'avait conseillé de les suspendre. Son agitation devenait telle, que son sommeil était souvent troublé. Elle prétendait qu'elle avait peur. — C'est nerveux, déclarait le médecin. C'est toujours nerveux, quand ils ne savent que dire. Tant il y a que, pour rassurer la chère petite, je la veillais un peu depuis deux nuits. C'est-à-dire que je m'asseyais auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle fût endormie; après quoi, je gagnais mon lit. J'ai fait de même hier.

C'est au dîner, je me le rappelle, que Jean m'a dit : — Notre petite excursion est pour demain, à la marée de six heures. C'est un peu matin, mais enfin...

Comme nous sommes toujours cent trente-six personnes à table, il n'y avait pas moyen d'articuler d'objection. Cette nouvelle m'a enlevé l'appétit, et j'ai bien peu mangé. Jean, d'ailleurs, qui n'est pas bête, a coupé habilement court à toute discussion, en ne parlant plus de rien. Il est rentré relativement très-tôt, vers dix heures. Rachel n'avait pas encore voulu se coucher, elle était plus agitée que jamais. Mon mari a passé dans sa chambre, qui est au fond,

sans rien dire, si ce n'est pour recommander gaiment à sa fille de se coucher, comme une personne bien sage et notamment comme lui, qui allait en faire autant. Je ne l'ai plus revu. Mon intention était d'endormir Rachel, attendu que c'était le plus pressé ; puis, cela fait, d'aller chez lui, afin d'avoir une explication décisive ; il n'était que temps.

Je me souviens que, tandis qu'aidée de ma femme de chambre, je procédais à la toilette de nuit de Rachel, j'ai pensé à ce que j'allais dire à Jean. J'avais surtout préparé le commencement de l'entretien, ce qui était le plus difficile, et j'avais trouvée une entrée en matière excellente ; si bonne, que je ne m'explique pas comment elle ne s'était pas présentée à mon esprit. J'ouvrais la porte de sa chambre et je débutais ainsi : — Mon ami, il me répugnerait de te priver d'un plaisir bien grand pour toi, puisque tu lui sacrifies mon repos, mais mon devoir est de te prévenir d'une chose que tu n'as probablement pas remarquée, ce qui n'est pas surprenant, du reste, tu es si peu avec nous. La santé de notre enfant est altérée. Rien de grave, je présume. Toutefois, le médecin prétend que c'est nerveux, ce qui semble indiquer qu'il n'y comprend rien. C'est pourquoi il y aurait peut-être lieu d'y faire attention. Je la soigne de mon

mieux ; néanmoins, je ne voudrais pas te laisser partir sans que tu saches à quoi t'en tenir, afin que si, à ton retour, tu la retrouves sérieusement malade, tu n'aies à m'adresser aucun reproche.

Oui, je me rappelle distinctement avoir pensé tout cela, et répété plusieurs fois mon petit discours. Je le possédais sur le bout du doigt, il n'y avait plus qu'à le prononcer. C'est ce à quoi j'allais procéder. Je m'étais mise en route pour la chambre de Jean ; Rachel dormait, lorsque.... C'est ici que se place une intervention surnaturelle. Car enfin, je ne voulais pas que mon mari s'en allât, il est resté en effet, et je n'ai rien fait pour le retenir,

Ce qui s'est passé est très-simple. Le discours, ma promenade chez Jean, tout cela est un rêve. La vérité est que je me suis endormie au pied du lit de Rachel, sur la chaise dont je me sers d'ordinaire pour la regarder s'endormir. Il faut que le sommeil nous ait fermé les yeux à l'une et à l'autre en même temps. car je n'ai conscience ni du moment où le sien a commencé, ni de celui où je me suis moi-même assoupie. Je comprends encore moins, comment l'état où j'étais a permis cette surprise. On m'avait recommandé d'administrer à Rachel une potion opiacée, dans une infusion de

tilleul. Pour la décider à boire, j'en ai avalé une gorgée. Est-ce à cela que j'ai dû ce bienheureux sommeil? Je ne sais, mais je note ce fait : j'ai passé, sans aucune transition, de la vie réelle à celle des rêves, et j'ai continué, sans secousse, sans la moindre différence appréciable pour moi, à songer, endormie, à ce qui me préoccupait éveillée. C'est pourquoi je ne me rendais aucunement compte du temps qui avait pu s'écouler. La dernière notion distincte de mon rêve est celle-ci, je m'étais levée et je marchais pour aller le trouver. Voici la première notion de mon réveil : j'étais sur ma chaise, les bras croisés; le jour avait succédé à la nuit, le soleil était brillant. Sur la table, la bougie brûlait encore presque entièremeut consumée. Rachel n'avait pas bougé. Tout près de moi, assis aussi sur une chaise, mon mari attendait, sans faire un mouvement, le réveil de l'une de nous. Sur le parquet gisait un petit sac de voyage.

C'est moi qui ai ouvert les yeux la première. Jean s'est levé à ce moment, et m'a fait signe de le suivre dans la pièce voisine. Là, loin de Rachel qui continuait de dormir, il a commencé par me gronder doucement de ne l'avoir pas prévenu que notre fille avait besoin d'être veillée. Il m'a mise au lit, et il m'a déclaré qu'il

allait continuer ma tâche. Rachel ne l'a pas fait attendre longtemps, elle s'éveille d'ordinaire vers sept heures et demie, pour déjeuner ; moi, j'ai dormi tout aussitôt, je me sentais brisée. A propos, j'étais tranquille, *Belphégor* devait être au large, car l'heure de la marée était passée.

Si j'ai remercié Dieu de toute mon âme, c'est ce que je n'ai pas besoin de dire. Un miracle ne lui a pas suffi, il a complété celui dont il venait de récompenser mes prières en me rendant du même coup mon mari. De toute la journée, Jean ne nous a pour ainsi dire pas quittées, Rachel et moi ; et, de plus, loin d'avoir l'air contrarié de son excursion manquée, il était gai, affectueux, aimant. J'ai été bienheureuse aujourd'hui !

Que j'étais folle de douter de lui ! Il est bien toujours le même. Que m'importe qu'il s'en aille en Angleterre avec la Hongroise ! Il peut partir avec elle, sur son yacht, et la suivre où il voudra. Je n'ai pas peur, car son cœur est ici !

14 août 186...

Le médecin est d'avis que Rachel a pris assez de bains de mer. Il craint, si l'on prolongeait

la saison, que cette médication ne lui fasse plus de mal que de bien. Mieux vaut suspendre à présent sauf à reprendre plus tard, dans un mois, par exemple, si le temps se maintient beau. Revenir dans un mois! Grand merci! Le voyage de Champagne ne se fait pas comme cela. Et les économies! D'ailleurs, nous avons passé trente jours ici, c'est déjà bien joli. Rachel, en somme, ne se porte pas mal, son excitation nerveuse est en voie de guérison. Elle a toujours peur le soir en se couchant, c'est tout ce qui subsiste de son indisposition. Elle a recommencé sa vie ordinaire, et je suis assez satisfaite d'elle. Nous la veillons tour à tour, Jean et moi. C'est mon mari qui a voulu cet excès de précaution, que je jugeais inutile.

Je ne l'ai pas encore avoué, mais j'ai été bien grondée depuis l'autre jour. — Pourquoi n'ai-je pas dit que Rachel était indisposée? Comment avais-je pu penser qu'il s'en irait s'amuser pendant que sa fille souffrait? Au lieu de montrer une jalousie qui n'avait aucune raison d'être, je n'aurais dû dire que ceci : Rachel est malade... Je me suis disculpée sans difficulté. C'est trop fort d'être accusée injustement, mais j'ai bien vu qu'au fond Jean comprenait que sa promenade en yacht, avec la Bratyany, n'était pas tout à fait convenable. Il n'en veut pas con-

venir encore, je ne le pousse pas trop à cet égard. J'aime mieux qu'il sente sa faute sans le dire que de l'avouer sans repentir.

Nous partons après-demain. Pas de Cécile depuis qu'elle a la lettre de son maire. J'attendrai encore aujourd'hui ; si elle ne paraît pas, ce qui m'étonnerait, j'irai à la découverte rue de la Barre. Il est impossible que je me sauve sans lui dire adieu. J'espère que, pour cette circonstance solennelle, le *Dragon* lèvera la consigne. Puisque je m'en vais, elle ne me redoutera plus.

15 août 186...

J'ai saisi un instant entre deux malles pour courir chez Cécile. — Ces dames ne sont plus ici depuis plusieurs jours, a répondu une bonne qui m'a ouvert et qui appartient à de nouveaux locataires ; car les appartements ne chôment pas à Dieppe. Le *Dragon* a enlevé Cécile pour la soustraire plus sûrement à mon influence perverse. Elle m'a quittée comme cela, sans autre forme de procès ! Je ne pouvais le croire. Je suis allée chez la propriétaire, qui m'a confirmé la nouvelle. — La plus jeune, a-t-elle

ajouté, est partie la première; sa mère l'a suivie le surlendemain. Elle était très-affligée.

Qu'est-ce que cela signifie? Quelque nouveau deuil peut-être. Je ne m'explique pas bien qu'un mot, au moins, ne m'ait pas prévenue. D'autant plus que je ne sais où lui écrire; c'est absurde, mais j'ignore complètement où elle est et où elle habite. Je compte qu'un de ces jours une bonne lettre d'elle me donnera la clef de ces énigmes; en attendant, j'ai le cœur tout triste. Tout est prêt, demain nous appareillons. — Allez, monsieur mon mari, flâner pour la dernière fois devant les bains mixtes. Sans reproche, vous y avez passé aujourd'hui à peu près toute la journée. A partir de demain, vous me serez rendu; c'est pourquoi, je suis indulgente et bonne. Nous verrons si, à Grandpré, vous gémirez sur la perte de votre distraction favorite.

20 août 186...

Nous sommes arrivés hier à neuf heures du soir, sans accident. Le seul événement de notre voyage est que nous avons failli perdre Lovette. A Epernay, elle est descendue pendant l'arrêt du train, comme une grande personne. Impos-

sible de la décider à remonter. Rachel a voulu la prendre dans ses bras, Lovette lui a échappé, et toutes les deux, l'une poursuivant l'autre, ont commencé une course folle sur le trottoir de la gare. Jean s'est joint à elles, il a facilement rattrapé Rachel; mais Lovette, ahurie, avait perdu la tête, et elle afilé sur la voie. Enfin, après avoir couru de grands dangers au milieu de toutes ces locomotives qui sifflent et soufflent d'une manière formidable, elle a eu l'instinctde se diriger de mon côté. Je l'ai appelée, et ayant fait, j'imagine, de la liberté une épreuve suffisante pour comprendre qu'elle a ses dangers, elle y a renoncé et a repris sa place dans notre coupé.

Ainsi finit cet épisode, qui a bien duré cinq minutes. Heureusement le train s'arrête longtemps à Epernay; c'est la première fois que son séjour ne m'a pas paru trop long; je craignais toujours qu'il ne se remît en marche pendant cette chasse effrénée.

J'ai trouvé ici une lettre chargée de timbres. A ma grande satisfaction, j'ai reconnu l'écriture de Cécile. Cette lettre m'avait été adressée à Dieppe, d'où elle est revenue à Grandpré. Je l'ai ouverte avec un empressement! Quel bonheur! quatre pages... Je viens de la relire, et je me suis demandé si je devais en consigner ici l'extrait. — Comme j'ai accusé mon amie dans les

pages qui précèdent, il n'est que juste de la réhabiliter, puisque je le peux. Ce qui m'embarrasse, c'est de choisir les passages qui contiennent la justification de Cécile. J'ai envie de copier simplement la lettre entière ; ce sera plus long, mais elle en vaut la peine. Adopté. Je transcris donc sans commentaire.

« Seconde lettre de Mimeures, chère et bonne amie. Celle-là n'est pas du maire, elle est bel et bien de moi. Si mon écriture ne te paraît pas un témoignage suffisant, regarde la signature. Tu n'y comprends rien ? ni moi non plus. Je suis si contente, que j'ai peur de quelque cataclysme. Je me répète à chaque instant : Je vais me casser quelque chose, je suis trop heureuse ! ce n'est pas naturel, et je cours embrasser mon mari. Ma foi ! tant pis, j'aime mieux te le dire pendant que tu ne comprends pas encore. Après, ce sera peut-être plus facile à expliquer. Tu es la première à qui j'apprends cette grande nouvelle ; c'est une immense satisfaction pour moi de te l'annoncer, et si tu en as les prémices, c'est que j'ai des remords de ma conduite envers toi, et que je veux me faire pardonner.

« Lorsque tu m'as vue à Dieppe, j'étais déjà décidée au coup de tête que je viens d'accomplir ; mon grand tort a été de ne pas me confier à toi. Hélas ! ma pauvre amie, j'ai fait de si cruel-

les et si terribles expériences dans ces derniers temps, que je suis devenue timide. Je n'ai pas osé te dire ce que je méditais; ce n'était pas de la défiance. Je craignais que tu ne partageasses pas ma manière de voir, et que les objections que tu ferais contre mon projet ne fussent dans le cas de me déterminer à y renoncer. Voilà tout. D'ailleurs, il était si bizarre, après ce qui avait eu lieu entre mon mari et moi, que je ne savais moi-même si j'aurais le courage de le mettre à exécution. En effet, la réussite était douteuse, et je ne me dissimulais pas que si j'échouais, c'en est fait de ma vie. Aussi, que de précautions j'ai prises pour que ce cher complot ne quittât pas mon cœur! Bien des fois, il est arrivé sur mes lèvres, surtout le jour où tu me semblais un peu montée toi-même, qui est, si je ne ne me trompe, le dernier où je t'ai embrassée.

« Tu as dû me trouver extraordinaire ce jour-là. Je me suis enfuie, pour ne pas être entraînée à parler. De plus, j'étais très-contente que la lettre du maire me fît connaître que l'occasion était favorable. Mon projet, tu l'as deviné à présent, consistait à m'évader comme une criminelle, et à m'en aller tout droit retrouver mon mari. J'avais à prendre bien des précautions pour réussir. Je ne sais si ma mère avait quelque pressentiment, mais tous ces

jours-ci elle ne me quittait pour ainsi dire pas, et lorsque nous causions, elle insistait plus que jamais sur l'indignité de son gendre; elle s'attendrissait ensuite, et me serrait contre sa poitrine, me prodiguant les caresses les plus vives.

« Depuis longtemps, j'avais la pensée que sa tendresse pour moi était cause qu'elle s'exagérait beaucoup la gravité des choses. Un grand apaisement s'était fait en moi; ce n'était plus l'idée de vengeance ou de colère qui dominait dans mon cœur, mais l'idée de pardon, qui est la seule chrétienne. Si c'était la piété ou un autre mobile qui me poussait, je n'ai pas besoin d'insister sur ce point. Que celle qui ne me comprendra pas me jette la première pierre! Mon unique préoccupation a été de réparer, par une preuve d'abnégation éclatante, le tort moral que j'avais pu causer à mon mari, en me séparant de lui, et de tâcher de dénouer ainsi une situation qui s'éternisait à ma grande douleur. De ce jour-là, mon parti a été irrévocablement arrêté.

« J'étais fâchée de quitter maman, de l'abandonner brusquement sans la prévenir, elle qui m'aime tant; mais il m'était impossible d'agir autrement. Je ne puis être à deux endroits à la fois, puisque je n'ai pas le don d'ubiquité. Mariée, j'appartiens avant tout à mon mari. Ce point réglé, il en restait un fort important et

très-grave, je veux parler de la question d'argent. Je ne possédais rien, maman pourvoyait à mes dépenses et me défrayait de tout, mais ne me laissait pas dix francs. J'en ai été réduite à faire des économies sur toutes sortes de petites choses : les timbres-postes, les chaises à l'église même. Cela était si modique, que j'aurais mis dix ans peut-être à amasser une somme présentable, lorsque, heureusement, est arrivée une assez grosse note de la couturière, que j'ai été chargée de payer. J'ai retenu cent francs, et je me suis arrangée avec cette digne femme, de sorte que le jour où tu m'as donné la fameuse lettre, j'avais à ma disposition cent vingt-cinq francs et des centimes.

« Je n'ai pas hésité, le soir même j'étais en route, après avoir jeté à la poste un mot adressé à ma mère. Je suis montée en chemin de fer sans emporter de quoi changer, pour ne pas éveiller les soupçons. Le lendemain, vers huit heures du soir, je sonnais à la grille du château de Mimeures. Personne ne m'a reconnue chez M. de Narcourt, tous domestiques nouveaux. Lorsque j'ai dit que j'avais à lui parler, mon cœur battait bien fort. On est allé le prévenir qu'une dame, qui ne voulait pas se nommer, faisait demander s'il pouvait la recevoir. Il est accouru, et quand il m'a vue, je me suis pres-

que évanouie. J'étais bien pâle, bien fatiguée. Avant que j'eusse levé mon voile, il m'a prise dans ses bras et m'a emportée. Je pleurais, il était lui-même fort ému. « Cécile, s'est-il écrié, vous êtes une bonne femme! Soyez bénie! » De nos anciens dissentiments il n'a plus été question, et nous sommes comme deux tourtereaux mariés de la semaine. Je savais bien que ma mère exagérait.

« Me voilà bien embarrassée avec cette pauvre maman! Que lui est-il arrivé? Que pense-t-elle de ma fugue? Je lui ai écrit, elle ne me répond pas. Je crains qu'elle ne soit fâchée contre moi. Est-elle encore à Dieppe? Certes, chère amie, je ne veux ni ne désire t'imposer la corvée d'aller la voir, après la belle opinion qu'elle a de toi; mais tu dois savoir si elle est ou non restée. Dis-le-moi, afin que je sache où la trouver.

« Maintenant, chérie, félicite-moi de mon idée. Je crois bien que je n'en ai pas eu de meilleure dans toute ma vie, si ce n'est de dire oui lorsque je me suis mariée. Je t'embrasse, et je suis bien heureuse! Je pense que c'est aussi ce que tu me diras de toi dans ta prochaine lettre, car je suis certaine que M. de Grandpré ne sera pas parti.

« CÉCILE. »

IV

L'AUBE

---

16 novembre 187...

Par exemple, ceci est un peu fort! C'est moi qui ai refusé de revenir passer l'hiver à Paris, qui me suis opposée à ce que nous reprissions nos anciennes habitudes, interrompues depuis cette guerre terrible et les crises plus cruelles encore qui lui ont succédé! Oui, moi uniquement; mon mari me l'a démontré tout à l'heure. Il m'avait donné le choix, j'ai opté pour Grandpré!...

L'oracle a parlé, je n'ai qu'à m'incliner; car, pour hasarder un seul mot, il n'y faut pas son-

ger. Ce que monsieur dit, il le dit bien ; si bien qu'on tenterait en vain de lui prouver le contraire. Il a des manières excellentes pour assurer le triomphe de sa parole, de ces manières auxquelles rien ne résiste. Afin de déconcerter l'objection, et de peur d'être tenté d'écouter un contradicteur, il s'en va. Ce n'est pas autrement compliqué.

Il était dans le fauteuil que voilà, roulant avec ses pieds le coussin de Rosalie. Je me suis précipitée et je le lui ai ôté ; que seraient devenus, sous ses bottes crottées, les admirables tons artichaut, vert de mer et céleri qui en font une véritable œuvre d'art ! Je lui ai abandonné celui d'Ernestine. J'y tiens moins ; les vers l'ont déjà dévoré plus d'à moitié. Donc, il était là, renversé, les yeux en l'air, dans cette pose médiocrement convenable qu'il a prise en affection, et qui consiste à se maintenir presque horizontalement, les jambes à une lieue de son ventre, sur lequel il tournait ses pouces, bâillant, selon l'usage, et fredonnant un de ces odieux refrains qu'on appelle des airs d'opérette.

Moi, qui ai l'oisiveté en horreur, je travaillais à l'ornement que je destine à l'abbé Prastex. N'est-ce pas, au surplus, notre lot, à nous autres pauvres femmes, de travailler sans cesse ! — Tout à coup… Le ciel m'est témoin qu'il n'y a

eu de ma part aucune provocation. Non-seulement je ne disais rien, mais encore je crois bien que je ne songeais plus à son auguste présence. Je l'entends qui murmure dans un soupir : — Ma chère petite femme ne saura jamais l'étendue du sacrifice que je lui ai fait en lui accordant de passer cet hiver encore à Grandpré...

Un sacrifice à moi! Et celui de rester à Grandpré pendant l'hiver! La surprise m'a saisie. De ma main gauche, qui s'est machinalement ouverte, la chasuble du pauvre abbé a glissé sur le tapis, et ma laine s'est cassée.

Ces événements m'ont un instant absorbée. Pendant ce temps, il s'est levé sournoisement ; j'ai entendu comme un petit rire sec, et il s'en est allé en chantonnant : « Ne saura jamais, non jamais! » sans plus s'occuper de ce que je répondrais que de raccommoder ma laine.

A qui riposter? La porte était déjà refermée sur lui. Mais cela ne se passera pas ainsi. Ce qu'il m'a mis dans l'impossibilité de lui dire, mon cœur révolté le confie à ce journal, le seul confident de mes douleurs, mon unique consolation. Que n'est-il là pour entendre ma protestation indignée et mes légitimes reproches!

En passant, je lui rendrai encore cette justice qu'il possède un talent hors ligne pour éviter tout ce qui, de près ou de loin, ressemblerait à

une explication avec sa femme. Comment s'y prend-il? En vérité, je suis encore à me le demander. Et pourtant les occasions ne m'ont pas manqué pour préciser mes observations.

Ce n'est pas, je n'ai nul besoin de l'ajouter, que je sois devenue raisonneuse sur mes vieux jours. J'ai seulement plus d'expérience, et je connais mes droits. Je possède à tout le moins celui de protester quand je le juge nécessaire. S'il y a loin de la coupe aux lèvres, il y a plus loin encore, je le vois, entre jouir d'un droit et l'exercer. D'où vient qu'en fait je suis dans l'impossibilité d'user des miens? Tantôt il n'est plus là, comme aujourd'hui ; tantôt l'occasion de parler s'envole avant que je l'aie saisie, grâces à lui, qui l'escamote en rompant les chiens, sans paraître y toucher.

Que résoudre? Irai-je le trouver dans son cabinet, où il dort probablement sur un journal? dans le parc, où il fume sa pipe? n'importe où il peut être, pour lui dire : — Jean, c'est fort mal de rejeter sur les autres la responsabilité de ses propres décisions. Tu sais bien que je n'ai pas été consultée pour l'emploi de l'hiver, que c'est toi seul qui...

Il ne m'écouterait même pas ; seulement il s'empresserait de me fermer la bouche en jurant que j'ai raison. Est-il rien de plus dépitant

que de s'entendre adjuger gain de cause, au moment où l'on s'est décidé à prendre la peine de prouver qu'on n'a pas tort. Pour ma part, je ne déteste rien tant que pareille déception. J'y ai été prise, je ne me soucie plus de m'y exposer.

Pourtant, rien n'est plus vrai ; c'est lui qui a tenu à ne pas quitter Grandpré. Il m'a dit que, par ce temps de décadence, si on avait à cœur de relever le niveau moral des masses, ce qui était l'opération la plus importante à accomplir dans l'état actuel de notre malheureux pays, il fallait de toute nécessité que les propriétaires se résignassent à vivre pendant longtemps sur leurs terres, afin que le contact incessant avec le cultivateur rétablit l'équilibre, sinon rompu au moins compromis. Ici, plusieurs grandes phrases sur lesquelles je n'insiste pas, parce que je ne les ai que médiocrement comprises. Je serais désolée de former un jugement téméraire, mais à parler net, je ne jugerais pas qu'il les comprît, lui qui les débitait. Passons, l'important est de remettre chaque chose à sa place. Or, si l'un de nous a fait une concession à l'autre, je maintiens que c'est moi.

J'ai une affection profonde pour ce gentil petit castel de Grandpré, qui m'a vu naître ; mais jamais, non, jamais, comme le disait si spirituel-

lement mon mari, je n'admettrai la campagne sans feuilles. Ce n'est pas seulement mon berceau, c'est celui de toute ma jeunesse. Là se sont écoulées les heures les plus fortunées de mon existence ; tout m'y rappelle à chaque instant les chers êtres que j'ai aimés en entrant dans la vie, et qui, hélas ! ne sont plus. Le passé s'y soude étroitement au présent. Il n'est pas une pièce, pas un coin où je n'entende comme un écho lointain, qui soudain me rend l'ineffable saveur d'une émotion ressentie jadis, et qui sommeillait, ignorée, au fond de moi. Oui, tout cela est vrai. Ce qui l'est plus encore, c'est qu'avant d'être mariée, et je puis malheureusement ajouter sans me vanter, mariée depuis longtemps, il ne m'est jamais arrivé d'habiter Grandpré l'hiver.

Aussi, les souvenirs qui en font pour moi le véritable charme, se rapportent à la belle saison, et pas du tout à ce maussade automne. Voilà pourquoi, en ce moment, je ne retrouve plus mon Grandpré d'autrefois, où l'herbe était si fraîche et si verte, où les ombrages étaient si beaux, le ciel si bleu, l'air si doux. Comment le reconnaître avec ces nuages gris et noirâtres, qui ressemblent à des traînées d'ouate fangeuse? La pluie tombe, non une de ces franches ondées d'été, après lesquelles s'échappe du sol fécondé

une pénétrante senteur de verdure et de vie, et qui laisse aux feuilles des myriades de diamants que le soleil fait étinceler, mais la pluie honteuse, semblable à une poussière liquide tamisée par le brouillard. Les gazons clairsemés s'enfoncent piteusement dans la terre délayée ; les grandes branches, nues et noires, saturées d'eau, la laissent suinter sous les ternes reflets d'un jour blafard. Le sol est comme une sorte de bouillie dans laquelle on enfonce ; partout des flaques d'eau. C'est un triste temps, qui donne envie de pleurer. . . . .

18 novembre 187...

Je me suis interrompue avant-hier, il n'était que temps ; le découragement accourait à grands pas, les papillons noirs ouvraient leurs larges ailes et, si je n'y eusse mis ordre, les larmes auraient fait irruption.

Je suis sujette, depuis quelque temps, à des accès de tristesse qui se déclarent brusquement, sans rime ni raison, comme la fièvre, et s'en vont de même, après une crise plus ou moins longue. Grâces au ciel, j'ai un remède, et je me suis hâtée d'y recourir préventive-

ment. Ce remède, c'est miss Wood, l'institutrice de Rachel. Je dois au hasard la découverte de sa vertu, qui est instantanée et décisive.

Cela remonte à un an tout au plus. Un certain jour, j'étais, comme avant-hier, saisie d'un désespoir profond qui n'avait pas de cause. Je suppose que mes nerfs étaient ébranlés, et je pleurais de toute mon âme. Au plus fort de mon chagrin, j'entends frapper à ma porte deux coups discrets. Le temps de crier : Entrez! en m'essuyant vivement les yeux, et miss Wood apparaissait.

Il n'est pas au monde de meilleure personne: mais, quoique nous l'ayons depuis quatre ans, je n'ai pas encore pu m'accoutumer à son français. Irlandaise de haute lignée, instruite, bien élevée, d'un commerce sûr, elle nous a rendu de grands services, et je lui ai voué une sincère affection. Je la sais très-susceptible, aussi je serais aux regrets qu'elle apprît quelque jour à quel nouveau titre elle m'est si précieuse, et qui est tout simplement l'étrange correction de son langage, mis en relief par l'accent que chacun connaît. — Madame! madame! s'écria-t-elle dès le seuil, en proie à l'émotion la plus vive, miss Rachel est en fuite!

Ma fille en fuite, comme un banquier qui a pris le chemin de fer pour gagner l'étranger!

Cette impression première, la désolation de miss Wood et le frémissement du léger duvet qui recouvre sa lèvre supérieure, produisirent une dérivation instantanée ; plus de chagrin, plus de larmes, même un sourire un peu irrévérencieux, que je m'empressai de dissimuler, changea tout à coup le cours de mes idées.

Au fond, il n'y avait rien de sérieux, Rachel sait que tout le monde est à ses ordres dans la maison, que son institutrice est sa première dame d'honneur, moi je ne suis que la seconde, qu'elle l'aime à la folie et la gâte plus que nous. Parfois, elle abuse de la situation. Il était arrivé qu'au moment où miss Wood la croyait paisiblement occupée à traduire les beautés de « l'Irlande, scènes et caractères, par M. et mistress J.-C. Hall, » et s'était retirée dans sa propre chambre, pour ne pas la troubler, Rachel, ennuyée de ce travail aride, avait doucement décampé, pour rejoindre son ami Carnotin. C'est le fils du sacristain, enfant de chœur à ses moments perdus, berger de son état et, quand il le faut, garçon de moulin. Il revenait du marché voisin, par le parc, ce que nous tolérons, parce que c'est un raccourci, et poussait son âne devant lui. Elle se laissa tenter par un essai d'équitation sur cette monture pacifique. Carnotin s'était mis en quatre pour lui impro-

viser une selle avec un sac vide, et, installée confortablement, elle avait fourni un steeple-chase autour de la grande pelouse. Les cris de joie qu'elle poussait attirèrent à la fenêtre miss Wood, qui la rappela, indignée. Mais le bruit, Rachel aussi peut-être, avaient si bien excité l'âne, qu'ils furent bientôt tous les deux hors de vue, et miss Wood, remplie d'alarmes, était venue me faire son rapport.

Depuis ce temps, je lui ai toujours conservé une reconnaissance profonde, et chaque fois que je me sens triste, je vais causer avec elle, bien certaine que ce ne sera pas en vain, et qu'après un quart-d'heure d'entretien, je me retirerai rassérénée.

Hélas! Est-ce miss Wood qui a changé, est-ce moi qui ne suis plus la même? l'effet que j'attendais ne s'est pas produit avant-hier. Comme un enfant que ses jouets cessent d'amuser, ai-je donc usé déjà miss Wood? . . . .

25 novembre 187...

Non, rien ne l'ôtera de ma pensée, il se passe en moi quelque chose d'anormal. Je suis malade, en danger peut-être. Dieu veuille que ma

vie ne soit pas menacée d'une manière irrémédiable. Il y a déjà longtemps que cette idée m'est venue; je l'ai négligée jusqu'ici, j'ai eu tort, elle s'impose aujourd'hui; force est de m'y arrêter sérieusement.

Aussi bien, ce n'est pas l'amertume ou l'aigreur qui me le font dire, mais, si je ne me préoccupais pas des phénomènes qui me tourmentent, je ne sais trop qui prendrait l'initiative de l'examen approfondi, sinon du traitement, qu'ils exigent. Mon entourage ne s'émeut pas aisément et ne s'aperçoit de rien.

Ils ont beaucoup d'attachement pour moi, je le sais bien, mais ils sont aveugles et sourds. C'est avec cette belle tendresse qu'on laisse mourir les siens, et que les plus dévoués conseillers perdent les empires. On me dira que ce n'est rien, soit. Est-ce que toutes les maladies ne commencent pas comme cela?

Herminie est la seule dont l'attention soit en éveil et qui ait quelques soupçons. Ma fille et mon mari ne devraient-il pas rougir d'avoir été devancés par ma femme de chambre! Son témoignage n'est guère suspect; il est si désintéressé, que c'est à son insu qu'elle l'a fourni. L'autre jour, elle ne se doutait pas que je fusse si près d'elle, je l'ai entendue dire, je ne sais à qui : « Madame a ses lunes. » Qu'est-ce que

cela signifie? Que de fois j'ai été sur le point de le lui demander! La crainte de l'embarrasser, sans grand profit, m'a toujours retenue; je me suis contentée de recourir au dictionnaire. Cela n'a servi qu'à me brouiller définitivement avec ces livres majestueux, que je n'aimais pas trop déjà, parce que je les redoute. Ils me font peur, eux qui savent tout. Celui auquel je me suis adressée est un vieux serviteur que je ne croyais pas aussi méchant. En cherchant les lunes que je n'ai pas trouvées, je suis arrivée au mot Lunatique, et j'ai lu ceci : « Fantasque, capricieux. » Jusques-là, tout va bien; mais, ensuite : « Femme lunatique. »

Cet exemple impertinent consacre, à tout prendre, la justesse de l'appréciation d'Herminie. J'ai reculé avant de me l'avouer, et j'ai fini par le reconnaître. Ceci concédé, qu'ai-je appris de nouveau? Rien, hélas! car, si je suis lunatique, pourquoi le suis-je? Voilà précisément ce que je voudrais savoir.

Certes, avoir découvert le nom du mal inconnu qui me mine, c'est quelque chose; il n'en faut pas davantage, pour satisfaire beaucoup de malades, et les prédisposer à une guérison plus prompte. Mais comment me contenterai-je du nom, moi qui ne connais même pas la chose! Généralement, quand on souffre, on n'a aucun

doute sur le siége du mal, la douleur est une sentinelle dont les avertissements n'égarent pas. Il me semble, quant à moi, que je souffre partout; mais je dois à la vérité, de déclarer que je n'ai de douleur nulle part. Par exemple, je me sens bouleversée, méconnaissable au moral, bien entendu. J'ai des idées, j'éprouve des impressions que je n'avais pas autrefois. Parfois, je serais tentée de croire qu'une autre personne est parvenue, par un procédé que je ne m'explique pas, à se substituer à celle que j'ai toujours connue pour être moi, et que cette personne a des goûts, des caprices, des lubies ou des lunes auxquels je ne comprends rien, car ils me paraissent, à moi-même, étranges et inexplicaples.

Si j'allais raconter cela à mon mari, voire à un médecin, on hausserait les épaules. Jean dirait que je suis toquée, c'est son mot de prédilection. Le médecin, plus réservé, affirmerait que c'est nerveux. Quoi qu'il en soit, je languis, bientôt je m'étiolerai, et quand les choses en seront au point que, visiblement, j'aurai un pied dans la tombe, on commencera à s'agiter autour de moi, et à songer, qu'en vérité, il se pourrait que j'eusse quelque chose. . . . . . .

7 décembre 187...

Je crois que j'ai trouvé la grande cause du marasme sous lequel je me débats. Je suis malheureuse. Il semblerait, au premier abord, qu'avec un mari passable, une fille comme Rachel, dont tout le monde vante, à l'envi, la grâce et la beauté, aimée par ceux qui me connaissent, estimée de tous, ne manquant de rien, ayant même beaucoup de superflu, je devrais, sous peine d'ingratitude notoire envers la Providence, me déclarer satisfaite. Eh bien, c'est très-sincèrement que je le dis, je suis malheureuse.

Mon mari... Restons-en là, le mieux est de n'en pas parler du tout. Un mot, pourtant, je maigris, il engraisse; je suis triste, il est gai. Les hommes sont si faciles à contenter, sous certains rapports! Des repas bien réglés et plantureux, de bonnes pipes dans les intervalles, voilà un bonheur complet. Moi, il me faut autre chose, j'en conviens; d'ailleurs, je ne fume pas.

Rachel est une excellente enfant, si affectueuse, si aimante, qu'elle m'embrasserait vo-

lontiers toute la journée. Ce que je vais dire est criminel, peut-être, il m'a été pénible, parfois, de répondre à ses caresses, parce que j'étais comme obsédée de leur fréquence.

Je suis seule ici ; à part deux ou trois voisines, presque rustiques, personne avec qui échanger quelques idées élevées. Mon intelligence s'atrophie, mon esprit s'en va tout en fumée. J'ai, il est vrai, le bon abbé Prastex, qui m'a baptisée et mariée des mêmes mains. Cet excellent homme a toutes mes sympathies. Admettons, qu'un beau jour, j'aborde avec lui le chapitre de mes misères, en lui demandant assistance. Je le vois d'ici, bouche entr'ouverte, yeux écarquillés ; il prendrait, coup sur coup, trois prises de tabac, et me ferait répéter. Puis, il se gratterait le front d'un air rêveur. Après quoi, il me parlerait des moutons de Clochan ou de la vache de Rabot.

Ah ! si c'était le père Leblond, quelle différence ! Il me comprendrait, lui, avant même que j'ai fini de parler, et, sur le champ, me guérirait. Que de délicatesse et de tact, quelle admirable sûreté de coup-d'œil ! On lui a offert l'anneau tout récemment encore ; s'il l'a refusé, c'est humilité pure. Que ne suis-je auprès de lui, dans le petit parloir des Augustines ! Sa parole, pénétrante et pleine d'onction, chasserait

tous ces vilains fantômes, comme un regard du soleil d'été dissipe les brumes du matin. Mais ici, ils ont des yeux et ils ne voient point, ils ont des oreilles et ils n'entendent pas; c'est là mon malheur. . . . .

10 décembre 187...

Aujourd'hui, Jean est allé marquer des arbres. Son absence, devant se prolonger jusqu'à sept ou huit heures, on m'a apporté le courrier quand le facteur est venu. Pas de lettres. Par désœuvrement, j'ai ouvert le journal; quelque diable sans doute me poussait, car je ne le touche jamais d'ordinaire. Je suis tombée sur un article qui débute ainsi :

« Hier s'est terminée la vente des objets d'art appartenant à mademoiselle Françoise Pagnan, une princesse de la rampe qui, paraît-il, se retire des affaires après fortune faite. Elle a brillé quelque temps sous le pseudonyme de *Brulôt,* mais son véritable surnom, celui sous lequel elle est connue du « tout Paris » élégant, est Réséda.

« La collection ne comprenait pas moins de 218 numéros, catalogués par les soins de

M. X***, l'habile expert. La vente, consistant principalement en joyaux de grand prix et en bibelots plus ou moins rares, mais tous précieux, a rempli trois vacations. Le produit total atteint la somme rondelette de 852,000 francs. — Citons quelques prix, auxquels ont monté des bijoux qu'on peut presque qualifier d'historiques. Une agrafe, composée de deux grands saphirs d'une rare pureté, entourés de brillants plus gros que des pois, 105,000 francs; — une paire de pendeloques en diamants, 63,000 francs; — un bracelet, 47,500 francs; etc., etc. »

Suit une énumération très-longue, où on décrit minutieusement une série de bijoux; on rappelle les circonstances solennelles où l'illustre Réséda les a portés. Parfois, on laisse entendre assez clairement quels sont les généreux donateurs, et on imprime les noms des acquéreurs. La princesse de...., la marquise de...., la comtesse de...., toutes appartenant au plus grand monde étranger.

Je me rappelle, qu'il y a quelques années, au mois de mai, en revenant des courses, j'ai entrevu mademoiselle Réséda. On m'a dit, du moins, que c'était elle, car j'avoue, en toute sincérité, que je ne la connaissais pas. Mon attention avait été attirée par une Daumont des

plus luxueuses en même temps des plus coquettes, dont les jockeys, tout jeunes et roses comme des crevettes, avaient un délicieux costume printanier : veste de soie lilas rayée de bleu, chapeau gris de haute forme à cocarde, culotte blanche et bottes vernies. L'équipage lui appartenait.

Je n'ai pas gardé le souvenir de sa personne; sa toilette, toutefois, m'avait paru d'une fraîcheur exquise.

On dira ce que l'on voudra; je n'ai, grâce au ciel, aucune tentation d'écrire une tirade sur la décadence des mœurs ou les empiétements éhontés du vice à notre époque, mais jamais je ne croirai qu'il soit sain ou simplement honnête de publier les faits et gestes de ces malheureuses. Puisque le mépris public les enveloppe avec juste raison, ce dont il serait trop triste de douter, qu'on ne s'occupe pas d'elles. Est-ce donc pour les flétrir que le journal le plus répandu et le mieux fait, c'est lui-même qui le proclame, se complaît dans le dénombrement des scandaleuses richesses de l'une d'elles? Que restera-t-il aux honnêtes femmes, si celles qui, ayant trébuché dans la boue, et y élisent domicile par goût, accaparent ainsi la première place?

J'avais entrepris de consigner les réflexions

qui se croisent dans ma cervelle, et que la lecture de ce maudit article a fait surgir je ne sais d'où ; j'y renonce. Mieux aurait valu ne pas commencer. Ceux qui s'approchent d'un cloaque sont déjà bien imprudents, que dire de ceux qui, non contents de s'exposer à respirer les émanations délétères qui s'en dégagent, commettent l'impardonnable folie de remuer cette sentine fût-ce avec une paire de pincettes! Je me contenterai de me répondre à moi-même, que les honnêtes femmes peuvent, sans inconvénient aucun, assister au triomphe impudent des Réséda de tous les régimes, attendu qu'elles possèdent, sans qu'il leur en coûte rien, ce que les autres n'achèteraient à aucun prix, leur propre estime.

J'ai quelque chose à confesser encore avant de finir, que ce soit ma punition. Un grand écrivain, je ne crois pas me tromper ni faire preuve de pédanterie en ajoutant que c'est M. de Maistre, prétend que la conscience d'un honnête homme contient des abîmes effrayants. Ne serait-ce pas justice d'appliquer la même réflexion à notre sexe? . . . .

19 décembre 187...

Enfin, je respire ! Je ne suis plus la personne maussade qui, plongée dans une tristesse morne, passait sa vie à désespérer d'elle et des autres. Plus de papillons noirs ni d'envies de pleurer, la transformation s'est opérée du jour au lendemain, sans transition. Je m'étais couchée morose, et je me suis levée souriante. Comprenne qui pourra cette bizarrerie, moi, je renonce même à chercher une explication ; car, dès le premier pas, me voici déroutée.

Ma mauvaise humeur n'avait pas de cause appréciable, elle disparaît précisément quand je serais en mesure de lui en assigner une très-légitime si elle durait encore, parce que, m'étant foulée le pied gauche, je suis condamnée à garder la chambre et à ne pas remuer. Or, cette réclusion, qui peut se prolonger, n'offre aucune perspective réjouissante. D'où vient que j'éprouve une satisfaction intérieure si vive, que j'ai par bouffées d'insurmontables envies de rire et de chanter? ce qui ne m'était pas arrivé depuis des mois. Est-ce un effet de la contra-

diction que Jean prétend être la seconde nature des femmes ?

Comme tous les accidents, celui-là est survenu à l'improviste, au moment où on s'y attendait le moins. Le temps a changé brusquement dans la nuit d'avant-hier. Au vent du sud qui, de son souffle attiédi, caressait amoureusement les flaques d'eau et entretenait la boue, a succédé le vent du nord, sec et mordant comme le tranchant d'un rasoir. La terre, subitement séchée, est devenue d'une rigidité de marbre, et tout, jusqu'au moindre brin d'herbe, a des attitudes sculpturales. Les arbres, couverts de givre, sont charmants sous la poudre; le ciel, par moment brumeux, est le plus souvent clair.

Claquemurée depuis six semaines, je sentais l'impérieux besoin de faire une longue promenade. C'est si bon de marcher par le froid ! J'avais précisément projeté, à la première embellie, d'aller porter aux enfants de la mère Filon, un peu de linge, des gilets et des chaussons de laine, enfin quelques bonbons : l'utile et l'agréable. Vite, mes grosses bottines fourrées, ma robe de cheviot, mon toquet polonais et je partis, chargée d'un panier qui contenait mes surprises.

Je ne saurais rendre l'émotion délicieuse

dont j'étais comme enivrée, lorsque je fus exposée, en rase campagne, à l'action du vent. Mais la mère Filon demeure assez loin, la ferme qu'elle exploite est tout à fait en dehors du village. C'est un coin perdu à proximité des bois, ce que nous appelons un *écart*. Je conviendrai donc que la première impression se dissipa vite, surtout lorsque mon pauvre nez, qui est un peu longuet, devint comme un glaçon, et lorsque je me vis obligée, par intervalles, de fermer les yeux; il me semblait que, sans cette précaution, ils auraient gelé.

Je ne suis pas femme à renoncer pour si peu à mes résolutions, mais je suis franche, et j'avoue, qu'à plusieurs reprises, je me dis tout bas qu'il serait plus sage de rebrousser chemin. Si ce n'avait été qu'une promenade d'agrément, j'aurais peut-être commis la lâcheté de m'en retourner. La charité sans doute me soutenant, je persistai, et j'arrivai saine et sauve, sans lutte sérieuse contre moi-même. La distribution de mes largesses terminée, et après m'être bien réchauffée, je me disposai à regagner Grandpré.

Tout alla bien jusqu'au tournant du petit bois. Le sentier qui, à cet endroit, se bifurque pour rejoindre la grande route, était coupé en deux par un ruisseau qu'ont formé les dernières

pluies et complétement glacé. Je n'avais fait attention à lui, à l'aller, que pour l'enjamber. Il en aurait été de même au retour; par malheur, mon panier tomba. Je crois que c'est parce que j'avais voulu relever un peu ma robe, sans cela sa chute serait inexplicable, attendu qu'il était retenu à mon bras par l'anse et que j'avais les mains dans mon manchon. — Au fait, quel est celui des événements de ce monde qui n'a pas son mystère? — Quoi qu'il en soit, je me baissai pour le ramasser de la main gauche. Par un mouvement des plus naturels, ce faisant, j'étendis le bras droit; mon manchon en profita pour s'échapper à son tour. A ce moment, je me relevais le panier à la main. Mon premier soin fut de me pencher vivement à droite, pour rattraper le fugitif; second mystère, je glissai probablement, car, soudain, sans autre forme de procès, avant d'avoir pu prévoir pareille trahison, je me trouvai assise entre le panier et le manchon.

Tout aussitôt, des élancements douloureux me causèrent une terrible appréhension. Heureusement, il n'y avait de cassé qu'une couche de glace de l'épaisseur d'une feuille de papier qui avait cédé sous mes pas.

C'est lorsque je voulus me relever que je m'aperçus de l'étendue du désastre, il m'était

impossible de m'appuyer sur mon pied gauche; et, pour me mettre debout, il fallut des efforts considérables. Tantôt me traînant, tantôt sautillant comme un enfant qui joue à cloche-pied, je parvins à gagner un des arbres qui bordent le chemin; je m'y adossai me demandant ce que j'allais devenir.

Je ne vais pas jusqu'à dire que je me croyais perdue, mais la situation n'avait rien de précisément attrayant. J'étais seule, il ne passait personne sur la route déserte, et jamais le froid ne m'avait paru plus piquant. Ici, il y a une lacune dans mes souvenirs. La douleur m'absorbait tant, que je ne puis me rappeler qu'un laps de temps appréciable se soit écoulé entre le moment où, après avoir jeté sur les environs un regard désolé, je considérais piteusement mon panier et mon manchon ne sachant que résoudre, et celui où je levai soudain les yeux sur un libérateur que la Providence m'envoyait à point nommé.

C'était un personnage absolument inconnu de moi, j'ai parlé de la Providence, son intervention est visible; un inconnu autour de Grandpré, n'est-ce pas miraculeux? Il était d'ailleurs fort bien, ce que je remarquai seulement plus tard. Tout ce qu'il me fut donné de distinguer au premier abord, ce fut un monsieur vêtu d'une

peau de bique, chaussé de grandes bottes, le fusil sur l'épaule, qui, sa cape de velours à la main, me dit très-civilement que je paraissais être dans l'embarras, et qu'il serait heureux de se mettre à ma disposition si je pensais avoir besoin d'un aide quelconque.

Je lui exposai ma triste position. Aussitôt il m'offrit d'aller chercher une voiture, ou de m'aider à marcher en me soutenant. C'est ce dernier parti que j'adoptai, le petit repos que je venais de prendre m'ayant un peu soulagée, et mon pied me faisant moins souffrir.

A la condition de n'avancer que très-lentement et de m'appuyer de tout mon poids sur son bras, je me tirai passablement de l'aventure. Quant à lui, respectueux, attentif, il fut parfait de prévenance et de réserve, et ne se permit pas de m'adresser la parole. Moi, j'osais encore moins le questionner, j'avais pourtant une envie folle de savoir qui il était. — Le nom qu'il s'était empressé de décliner, pour me décider, je suppose, à accepter ses services, ne m'avait rien appris; je l'avais, au surplus, immédiatement oublié, ce qui est excusable à cause de mon trouble, et maintenant encore je le cherche en vain. Je crois avoir compris qu'il n'est dans le pays que depuis peu de jours. A-t-il acheté une propriété, ou se propose-t-il seule-

ment d'en acquérir une? voilà encore un point sur lequel mes souvenirs sont confus. Ce n'est pas étourderie de ma part, nous n'avons été ensemble que pendant quelques minutes. A peine quittions-nous le chemin de traverse, que j'ai entendu sur la route un bruit de ferraille qui m'a paru de connaissance. En effet, au bout d'un instant, le char débouchait du bois conduit par Jacques, qui revenait des provisions. En me remettant à mon cocher, mon sauveur n'eut rien de plus pressé que de se dérober à ma gratitude.

A présent je suis très-sotte. Ce monsieur m'a rendu un grand service; telle a été ma présence d'esprit, que je ne sais même pas son nom. Où le retrouver? J'aurais dû le rappeler, lorsqu'il a pris congé de moi, lui demander de venir à Grandpré. Je songeais à tout cela pendant que Jacques, m'abandonnant généreusement sa place sur le siége, se mettait sur le brancard et fouettait le cheval.

Une diversion cruelle acheva de me faire perdre la tête. Dans mon innocence, je croyais être à l'abri de tout danger sur mon siége. J'en frémis encore? Malgré le froid, et au risque de prolonger mon supplice, je fus réduite a interdire formellement toute autre allure que le pas. Il faut y avoir passé, pour soupçonner l'effet que

produit sur une personne assise dans le char le trot d'un cheval. Ce n'est pas seulement le vertige que je redoutais ; en vérité, il y a de quoi compromettre les organes les plus essentiels à la vie. Si ce voyage, que je n'oublierai jamais, avait duré un quart d'heure de plus, je crois que c'en était fait de moi.

20 décembre 187...

Vu le docteur Foubert, que Jean avait immédiatement envoyé chercher, et qui n'a pu venir qu'hier au soir, je ne souffre pas, grâce aux compresses d'arnica. Il a déclaré solennellement que ce n'était rien qu'une foulure, que j'en serais quitte pour ne pas bouger pendant deux ou trois semaines. Je m'attendais à quelque arrêt de ce genre. C'est une privation énorme, que celle de ne pas sortir ; il fait un temps superbe. Mais je n'ai aucun mérite à me soumettre avec résignation ; toute ma volonté est, hélas ! illusoire pour me rendre la possibilité de marcher.

J'en étais là. Herminie est entrée, m'apportant mon déjeuner. Pendant qu'elle me servait, nous avons causé. Elle est de mon avis au sujet d'une idée un peu hardie et subversive que

j'avais émise timidement, et que voici : le docteur Foubert est un excellent homme, mais je n'ai en ses talents qu'une confiance médiocre.

— Moi, s'est écriée Herminie, je ne lui donnerais même pas mon serin à soigner.

Je n'aurais pas cru cette fille aussi sceptique.

— D'ailleurs, a-t-elle repris, encouragée par mon silence, qui lui a semblé peut-être impliquer une approbation tacite, ma mère l'a toujours dit (et c'est bien vrai), les hommes ne savent pas traiter les femmes. Quant aux foulures, quelque soit leur sexe, ils n'y entendent absolument rien... Ah! si madame voulait!...

C'est ainsi qu'elle m'a préparée ce qu'elle avait en tête : sacrifier le médecin à la rebouteuse, et en recevoir une qui, ayant appris l'accident de madame, avait déjà offert ses services. Elle devait revenir aujourd'hui même.

— La rebouteuse! Est-ce que ce serait la Mulot?

— Mais, oui, madame, a répondu Herminie : une bien digne femme!

— Comment, la Mulot existe encore! Je la croyais morte depuis vingt ans! Elle était déjà vieille quand je n'étais encore qu'une enfant!

— Elle a bon pied, bon œil, m'a assuré Herminie, malgré ses quatre-vingt-un ans. C'est son régime qui la conserve.

— Ah!... Quel est-il donc, ce régime?

— Je ne sais pas, elle se garde bien de le divulguer. On suppose qu'il y entre beaucoup d'eau-de-vie : elle en achète tous les jours, plutôt deux fois qu'une.

— Elle boit, alors? Quelle horreur!

— Personne ne la voit jamais boire; on dit qu'elle se frotte..... Cela me paraît louche.

J'ai accepté la visite de la Mulot. Si elle se présente, on la fera monter. Ce n'est pas que j'aie en elle beaucoup plus de foi, mais c'est une célébrité dans le pays. Il fut un temps où sa réputation balançait celle de la Croubat, qui avait la spécialité de guérir la clavelée. C'est beaucoup dire, le médecin des animaux ayant le pas sur celui des personnes. Immorale en apparence, et très-logique au fond, cette manière de raisonner est générale ici. Un homme n'a pas de valeur vénale; un mouton en a une bien déterminée. Il est naturel que ceux qui font profession de traiter les maladies des uns et des autres soient appréciés en raison directe du cas que l'on fait de leur clientèle.

Il ne faut pas être ingrate. Je tiens à abréger ma captivité; on fait ce qu'on peut cependant pour la rendre moins pénible. C'est à qui imaginera les combinaisons les plus ingénieuses, en vue de tromper la longueur des journées.

Jean se multiplie ; il y a bien des mois que je ne l'avais vu si bon et si affectueux. Rachel ne me quitte pas ; miss Wood elle-même m'a demandé comme une faveur de me servir de lectrice. J'ai accepté avec le plus grand empressement.

Que disais-je donc que j'avais usé miss Wood ? Pas du tout. Jamais je ne me suis autant divertie qu'en l'entendant me lire, avec une conviction qui n'appartient qu'à elle, le songe d'Athalie, suivi des imprécations de Camille, lesquels font partie des chefs-d'œuvre de la littérature française à l'usage des jeunes filles et des établissements d'instruction publique, par M.***, inspecteur général de l'Université.

C'est un ancien livre de classes de Rachel que miss Wood a pris en grande affection. Elle était en verve, et voulait continuer par la lecture des *Deux Pigeons*. Je n'en pouvais plus, et j'ai pensé qu'il était prudent de se ménager une poire pour la soif. J'ai remis *les Deux Pigeons* à quelques jours, si la Mulot ne me guérit pas ce soir ou demain.

Je m'accuse d'avoir fait au respect humain une concession dont je rougis maintenant. Je ne sais quel moyen employer pour parler de mon sauveur inconnu. En racontant l'accident à mon mari et à ma fille, j'ai eu peur qu'ils ne se moquassent de moi, et j'ai passé sous silence le

monsieur à la peau de bique dont je ne savais ni le nom ni l'adresse. Aujourd'hui, je suis bourrelée de remords; c'est de l'ingratitude au premier chef. J'aurais dû ne pas le rendre victime de son excessive discrétion, et au moins lui laisser intact le mérite du rôle désintéressé qu'il a joué. Ma reconnaissance se borne à l'en avoir dépouillé. Je me conduis fort mal à son égard. Mon unique ressource pour réparer le tort moral que je lui cause consiste à lui conserver dans mon cœur la gratitude sincère qu'il mérite. Il peut y compter. Je m'engage, en outre, à profiter de la première occasion pour proclamer la vérité tout entière.

22 décembre 187...

Après avoir essayé d'écrire hier, je me suis empressée de renoncer à rien tirer de mon cerveau. J'étais trop ébranlée : ce sont les conséquences de la visite de la Mulot; mais je ne lui marchande pas cette justice que, toute sale qu'elle est, c'est une grande opératrice. Elle a examiné mon pied longuement, sans lunettes, l'a palpé avec une délicatesse dont on n'aurait pas soupçonné ses vieux doigts susceptibles. Finale-

ment, elle m'a assuré que ce n'était pas une foulure, mais un simple *décrochement*. Un médecin se perdrait en conjectures sur la signification médicale de ce mot; il répond néanmoins à une pensée précise dans l'esprit de la Mulot, car elle m'a raccrochée sur l'heure, en me faisant un peu mal, par exemple, ce dont elle m'avait prévenue. Défense absolue de marcher jusqu'à demain matin; mais ensuite, autorisation de faire vingt kilomètres, si je le désire.

Comme il n'y a pas de roses sans épines, j'ai été grondée d'importance par Jean et par ma fille, pour avoir mis ma confiance dans une rebouteuse de village. Que les hommes sont injustes! Le docteur Foubert prend trois francs par visite, m'en a fait plusieurs déjà, sans préjudice de celles qu'il se proposait de continuer, et demandait quinze jours au moins pour me mettre en état de marcher. La Mulot m'a guérie en une séance, et m'a demandé quinze sous : c'est un prix fait pour un décrochement. En conscience, on devrait me remercier, au lieu de me blâmer. Je crains bien que, par-dessus le marché, elle n'ait divulgué à l'office le secret de son régime, et ce serait fort grave, car, si ce que m'a dit Herminie est exact, elle serait partie dans un état d'ébriété notable.

24 décembre 187...

Victoire! J'ai écrasé de mes dédains mon mari et ma fille; je leur ai rendu au centuple les brocards dont ils m'avaient accablée. Le décrochement a disparu. On aurait pu douter, si je m'étais bornée à le dire. J'ai fait mieux : comme ce philosophe, en présence de qui on niait le mouvement, pour confondre les détracteurs de la Mulot, je me suis mise à marcher.

Afin que le triomphe fût plus éclatant, je ne voulais pas d'auxiliaire. Jean m'a fait prendre une canne, et Rachel s'est emparée de mon bras, dans l'espoir de me faire renoncer au désir que j'avais manifesté de consacrer ma première sortie à un pèlerinage au ruisseau témoin et cause de l'événement; mais j'ai du caractère. Au surplus, quel soldat ne va pas revoir avec émotion le champ de bataille sur lequel il a figuré, surtout s'il a été blessé dans l'affaire?

Après avoir donné à Rachel, sur place, une représentation aussi exacte que possible, nous nous acheminions doucement vers Grandpré, lorsque nous avons rencontré la voiture que,

par une délicate attention, Jean avait envoyé au devant de nous. Pas de fausse honte : ce n'était pas le char, j'ai accepté, sans hésiter, d'en rester là de ma promenade. Je ne ressentais, à proprement parler, ni souffrance ni fatigue; mais à quoi bon pousser plus loin l'expérience? Les résultats obtenus étaient décisifs ; et puis, il faisait tellement froid, que, pour lutter victorieusement, il aurait fallu marcher très-vite. Je n'en suis pas encore là.

Voilà qu'en passant non loin de l'arbre où il m'avait abordée, j'aperçois l'inconnu à la peau de bique. C'était le cas de faire arrêter, de l'appeler, et de l'inviter à venir me voir. Encore une concession au respect humain : la présence de Rachel a causé une certaine hésitation. Pendant que je réfléchissais, l'occasion a disparu.

— As-tu vu ce monsieur? a dit Rachel. Il a salué. Qui est-ce?

Ces yeux de quinze ans ne perdent rien.

J'ai balbutié et commis un gros mensonge, en déclarant que je n'avais pas remarqué. Or, j'ai d'autant mieux remarqué, que mon sauveur, en saluant, a souri discrètement. Je ne sais vraiment que résoudre. Très-sérieusement, je suis honteuse de ma conduite envers ce pauvre monsieur dont j'ignore le nom. J'avais

un peu compté sur Jacques. Quand je lui ai demandé, devant ma fille, s'il connaissait le chasseur que nous avons croisé, il a répondu que c'était un étranger.

7 janvier 187...

... Les remords sont un peu de la nature du liége, ils surnagent et ne se laissent pas oublier. Je ne puis attribuer qu'à mes remords, ou si ce mot est trop fort, à mes regrets, la persistance avec laquelle la pensée de mon sauveur inconnu m'assiégeait, j'ai été jusqu'à rêver de lui. Aussi, je suis toute allégée aujourd'hui, que j'ai commencé à réparer mes torts en profitant d'une occasion inespérée. Il n'y a pas eu préméditation de ma part, mais je dois dire que j'étais décidée à m'ouvrir à Jean, pour le prier de se mettre à la recherche de l'étranger et de l'aller remercier en son nom et au mien, tant l'ingratitude ou ce qui lui ressemble m'inspire de répulsion.

Donc, au retour de ma promenade quotidienne, rencontrant mon mari, nous avons causé. — Il paraît, m'a-t-il dit, que nous avons ou que nous allons avoir un voisin. Je ne sais

pas son nom, parce que l'abbé, qui m'en a parlé, ne se le rappelait plus. C'est un émigré lorrain, très-riche; on assure qu'il est en marché pour acheter la terre de Glandaie, si ce n'est déjà chose faite. Il est très-bien, à ce que prétend l'abbé. Je voudrais trouver un moyen d'entrer en relations avec lui. Glandaie nous touche, un jour ou l'autre nous aurons quelque question à débattre, le nouveau propriétaire et moi. Il serait préférable que nous ne fissions pas connaissance par l'intermédiaire d'un notaire ou d'un avoué.

Dès les premiers mots, mon cœur battait. Est-ce singulier! j'ai pensé que cet émigré lorrain ne pouvait être que mon sauveur à la peau de bique; autrement, la coïncidence serait trop invraisemblable. A tout hasard, je me suis souvenue de ses services, et j'ai complété mon récit primitif.

Ebahissement profond, puis reproches de Jean. Il ne s'explique pas que, dans de pareilles conjonctures, j'aie omis un fait de cette importance. J'ai joint mon étonnement au sien, et rejeté la faute sur le compte de la douleur qui m'avait troublé l'esprit.

La conclusion est toute naturelle; mon mari, ivre de joie, après avoir demandé et écouté le récit détaillé de l'intervention de l'étranger, a

pris un costume convenable et, sur l'heure, est parti prier l'abbé de l'assister, déplorant l'incroyable légèreté de sa femme. Le fin mot c'est qu'à la campagne la société est fort restreinte; on n'a pas tous les jours la bonne aubaine d'une nouvelle connaissance, et on ferait des bassesses pour étendre de temps à autre ses relations.

Notre excellent curé a déjà reçu la visite de M.***, il en a été enchanté. Ce jeune homme, qui n'a pas trente ans, a d'excellents principes, une très-bonne éducation, etc., etc. La suite au prochain numéro.

10 janvier 187...

Jean est rentré l'autre jour d'une humeur massacrante, il a fait buisson creux. On ne saurait dire que son temps a été perdu, à cause des renseignements précieux qu'il a rapportés. C'est bien un Lorrain, habitant les environs de Metz, qui, ne pouvant supporter la prussification, s'est réfugié en Champagne. Rien ne l'y appelle, mais le pays lui plaît; Glandaie lui convenant, il l'a acheté trois cent mille francs, sans marchander, pour s'y fixer définitivement. Son

nom est Frasnoy. Il est tout jeune, vingt-huit ans, orphelin depuis peu, très-riche. Fortune industrielle, son père était dans les forges et aciers de... J'ai oublié le nom. On l'a fait élever avec le plus grand soin, chez les Pères; il pense bien, telle est l'opinion de l'abbé, à qui il a remis cent francs pour les pauvres. M. Frasnoy est installé en camp volant à Glandaie, où il projette d'importantes réparations au printemps. Jean et l'abbé sont allés chez lui, il était absent.

La visite a été rendue dans les quarante-huit heures; il sort d'ici. Je l'ai reçu avec le plus sincère plaisir et, pour le dédommager, je lui ai tendu la main, ce qui m'a paru produire un grand effet, moins sur lui que sur Jean, qui était confondu de cette familiarité insolite.

M. Frasnoy se présente bien; il a du monde. L'excuse de s'être laissé prévenir a été très-agréablement tournée. Son désir était d'entrer promptement en relations avec nous, il en avait même parlé à l'abbé, qui ne m'en a rien dit; il me le payera. Excellente tenue, sauf un peu de gaucherie ou de timidité, mais céla ne lui messied pas.

Il a fait la conquête de Jean, qui l'a reconduit jusqu'à son cheval, une jolie bête, par parenthèse, noire comme le coursier de Belzé-

buth, avec une étoile blanche en tête, moi, je n'ai pas quitté mon fauteuil, naturellement; mais lorsque mon mari l'a invité à revenir, j'ai insisté avec amabilité. Je ne vois pas pourquoi je n'avouerais pas qu'aussitôt qu'il a été sorti, j'ai regardé à travers les rideaux, en ayant soin de me cacher. C'était pour savoir comment il montait. Cela m'a servi à constater que miss Wood est une curieuse. Ne s'est-elle pas arrangée pour sortir juste à point avec Rachel, au moment où M. Frasnoy prenait congé. Elle allait la conduire à la promenade. Je n'aurais jamais cru cela de miss Wood.

Jean se frotte les mains. Je crois que ce sera une ressource, répète-t-il de temps à autre en sifflotant. Une ressource? pourquoi faire? S'il compte l'accaparer pour lui faire jouer le trictrac et le piquet, ou pour chasser et courir toute la journée, je m'y oppose ; il y aurait de quoi lui faire abandonner le pays à ce malheureux jeune homme!

18 janvier 187...

Je le dis sans la moindre acrimonie, si cela continue, on m'inspirera pour M. Frasnoy une

aversion profonde, je l'aurai en grippe et ne pourrai plus le voir. Je comprends le peuple d'Athènes, se lassant d'entendre appeler le juste un philosophe célèbre, et le condamnant à l'exil pour qu'il ne fût plus question de lui. C'est agaçant, à la fin. Il occupe tout le monde ici, et son nom revient à chaque instant. Jean vante ses qualités de bon compagnon, il fume comme un pandour et chasse quinze heures sans se reposer; l'abbé broche sur le tout en exaltant sa valeur. Le lion de Juda, nous disait-il hier. A Patay, simple zouave, il s'est conduit comme un héros, ce qui l'a fait décorer. Et Rachel lui trouve l'air mâle. A-t-on vu ces petites filles? Elle voudrait seulement qu'il eût les moustaches plus fournies, et que, puisqu'il a le nez trop busqué, une jolie balafre bien placée l'eût poétisé, sans le déformer, parce que c'est celui de Louis XVI. Jusqu'à miss Wood, enfin, à qui on a eu l'imprudence de dire qu'il savait l'anglais, et dont les yeux brillent quand on prononce son nom. Assez, j'ai les oreilles rebattues et je demande grâce.

Il entre dans mon caractère de protester contre les engouement irréfléchis. Je ne livre mon affection qu'à bon escient, parce que je ne suis pas de celles qui s'enflamment à la première étincelle et s'éteignent brusquement. Je n'aime

pas qu'on se passionne pour une figure nouvelle; j'entends faire mes réserves, jusqu'à ce que, le temps aidant, mon jugement se soit assis avec rectitude. Voilà pourquoi, à la manière de cet esclave qui, du temps des Romains, avait mission d'insulter les triomphateurs, j'ai jeté dans le concert une note discordante, Jean s'est immédiatement rebiffé. — J'attendais quelque chose de ce genre, s'est-il écrié d'un air morose ; quand quelqu'un me plaît, j'ai tort de le dire, car c'est un motif pour qu'il produise sur toi l'effet contraire.

La franchise porte, comme l'expérience, des fruits amers, qui ne le sait? Je n'ai rien répliqué; aussi bien, mon ingénieux mari n'était déjà plus là. Mais je conserve mon opinion, et la voici sans ambages : il a l'air d'un poupard.

25 janvier 187...

. . . .

Parmi les pensées qui se présentent inopinément, combien, qui sortent on ne sait d'où, ne font qu'une apparition. Si, pour une cause ou pour une autre, on n'a pas le temps de les accueillir, tant pis; une fois envolées elles ne re-

paraissent plus. Il en est ainsi bon nombre que j'ai tâché de ressaisir à tête reposée, ayant eu la naïveté de les réserver pour plus tard, et qui m'ont joué le méchant tour de ne jamais revenir. D'autres, en revanche, qu'on a eu l'énergie de chasser à plusieurs reprises, se reproduisent avec une insistance étrange.

J'en connais une que je passe ma vie à renvoyer. Elle est tenace. J'ai concentré toute ma réflexion pour la bien définir, la voici à peu près complète : Existe-t-il donc dans la vie un mystère particulièrement attrayant, impénétrable pour les femmes qui suivent le droit chemin, mais accessible à celles moins scrupuleuses qui font parler d'elles?

Ce n'est pas du premier coup que je suis arrivé à cette formule, elle est le résultat de bien des obsessions auxquelles je finis par céder de guerre lasse, avec un peu de honte, j'en conviens, et dans l'espoir d'être délivrée de préoccupations que, par instinct, je juge malsaines, sinon mauvaises tout à fait.

Mais enfin, puisque j'y suis, que j'élucide au moins la question dans la mesure de mes forces. Si le mystère dont je parle n'existe pas, et si le vice n'en est pas la clef, que signifient ces deux mots : *la passion,* dont la littérature et les arts de tous les temps comme de tous les peu-

ples semblent n'être que des paraphrases ou des traductions plus ou moins réussies. Est-ce qu'il faut de toute nécessité traverser le bourbier pour connaître le secret? ou ces deux mots sont-ils destinés à demeurer lettre close, pour la portion de l'espèce humaine qui entend demeurer fidèle observatrice des lois morales? Si, au contraire, je me trompe, si cet attrait, aussi mystérieux qu'entraînant, n'est que fiction, pourquoi ces aspirations qui me tourmentent et en tourmentent évidemment bien d'autres, car il serait aussi présomptueux qu'insensé de me croire une exception.

Pour être franche jusqu'au bout, je dirai encore que jamais je n'aurais le courage de confier à qui que ce soit, fût-ce à l'homme qui m'inspirerait le plus de confiance, les pensées qui surgissent de ce problème. Pourtant, je suis agitée chaque fois qu'elles fermentent au fond de moi, ce n'est pas naturel. Je voudrais bien boire une fois, une seule, dussé-je me griser en assouvissant cette soif étrange de l'inconnu qui me dévore.

Je ne comprends rien aux romans que j'ai lus, comme tout le monde, ni aux pièces de théâtre, dont quelques-unes m'ont bouleversée, ou bien la passion, pour une femme, consiste à tout oublier, mari, famille, devoirs,afin de se livrer ex-

clusivement au despote mystérieux. Cela étant, comment peuvent faire celles qui ne reculent pas devant de pareilles extrémités? Elles ne croient donc à rien au-delà de ce monde? Qui les pousse? qui les provoque? Enfin, elles subissent donc des tentations bien puissantes! lesquelles? et quels hommes sont assez osés ou assez dépravés pour les mettre en jeu? J'ai souvent entendu parler des piéges tendus aux femmes, je ne les connais que par ouï-dire. Pourquoi cela? A l'exception de Jean, qui était autorisé par ma mère, personne ne m'a jamais adressé de déclaration. J'ai été jeune, j'ai été jolie, je ne suis encore ni vieille ni affreuse, d'où vient que j'ai échappé à ces périls auxquels tant d'autres succombent? L'insolent qui se permettrait de m'adresser un mot mal sonnant serait reçu de la belle manière, ceci n'est pas douteux; mais encore ce n'est pas écrit sur mon front, j'imagine, et nul ne peut le deviner. Pourquoi m'a-t-on toujours épargné la peine de le faire voir?

Il y a encore bien d'autres choses qui me trottent dans la cervelle à ce sujet, mais je crois qu'en voilà assez pour aujourd'hui.

4 février 187...

. . . . . Si c'est un poupard, et je ne reviens pas encore sur mon appréciation, j'accorderai qu'il a toutes ses dents. L'affaire de Patay est rigoureusement vraie, et on en compte plusieurs du même genre dans sa courte carrière militaire. Il paraît que, tout en déployant le courage le plus intrépide, il possède un sang-froid invraisemblable. Pour la balafre que Rachel lui aurait voulu voir au beau milieu du nez, elle existe bel et bien sur le front, et ne lui va pas plus mal. C'est un souvenir de Marchenoir.

Comment ce jeune homme qui, dans mon salon, est doux, réservé, presque timide, parce que ma fille et moi nous causons avec lui, peut-il être, dans d'autres occasions, doué d'une intrépidité si extraordinaire? Il a le regard discret et les joues roses d'une demoiselle; mais, quoique ses yeux bleus lancent des éclairs quand il s'anime, et en dépit de ses petites moustaches, je ne m'étais jamais représenté de la sorte l'image d'un guerrier.

Nous sommes très-liés maintenant avec M. Frasnoy; sa visite de cérémonie a été suivie

de plusieurs autres à intervalles de plus en plus rapprochés. Nous le voyons à peu près tous les jours. Je ne sais si, de lui-même, il aurait osé se prodiguer aussi souvent ; mais Jean l'est bravement allé chercher sous différents prétextes, et le pli est pris. Un homme bien élevé est rare, particulièrement à la campagne en hiver ; celui-là mérite qu'on lui fasse des avances, et nous n'avons pas hésité à l'en combler. A juger d'après les apparences, il est satisfait de nous comme nous le sommes de lui.

Je n'ai pas voulu convenir encore que Jean avait raison quand il disait que Frasnoy serait une ressource. C'en est une, en effet, précieuse à plus d'un titre. Sa conversation est attrayante. Il a beaucoup voyagé, par conséquent vu bien des choses ; il raconte avec simplicité, se met toujours au second plan et ne cherche pas à se faire valoir. Je ne crois pas qu'on rencontre par douzaines les hommes aussi bien doués que lui. Dans notre société actuelle, l'éducation des jeunes gens est tellement négligée, que le plus grand nombre de ceux qui sont riches par droit de naissance, envisage surtout dans la fortune le privilége de ne pas travailler pour vivre. Ils en profitent pour étendre outre mesure cette prérogative et n'apprennent rien, supposant que l'argent donne la science infuse, ou ce qui

est pire encore, qu'il tient lieu de tout, même de valeur personnelle.

Tel n'est pas le cas de M. Frasnoy, qui a l'esprit cultivé, et, sans être un pédant, ne se targue guère non plus d'être un artiste, ce qui n'empêche pas qu'il ne soit bon musicien et dessinateur très-agréable.

Je lui sais gré surtout d'une qualité devenue introuvable, savoir causer avec une femme et avoir la politesse de paraître se plaire dans sa société. J'ai découvert aujourd'hui que nous avons des connaissances communes. Par hasard, il a cité les noms de personnes que nous avons vues autrefois. Ce sera un attrait de plus.

10 février 187...

.....Ce qui me confond, c'est la transformation soudaine de Rachel. Elle s'est produite instantanément, et n'est pour cela ni moins radicale ni moins difficile à préciser. Il semble que Jean ne se soit aperçu de rien, pas plus que miss Wood; et moi, je me demande à quel moment le phénomène a eu lieu. Il s'est accompli sous mes yeux, pour ainsi dire; j'en ai été témoin, et je ne l'ai pas vu; j'en constate seule-

ment les résultats. Hier, c'était une enfant, malgré ses dix-sept ans sonnés; elle ne demandait qu'à courir, et volontiers elle aurait encore joué à la poupée. Aujourd'hui, quasi sérieuse, posée, ce n'est plus la même personne.

Je l'examinais tout à l'heure, pendant que M. Frasnoy, qui a dîné et passé la soirée avec nous, faisait des caricatures qui nous amusaient fort. Non-seulement ce n'est plus une enfant, mais c'est une jeune fille, et, je puis le dire sans fausse modestie, toute vanité maternelle à part, une très-jolie jeune fille. Elle a d'adorables cheveux blonds, fins comme des fils de la Vierge, et en quantité. Par moments, on les dirait saupoudrés d'or. Ce soir, auprès de la lampe, alors que, penchée sur la table, attentive et rieuse, son regard impatient devançait presque le crayon de M. Frasnoy, elle avait l'air d'être au milieu d'un nimbe doré. Ses yeux bleus sont vifs et pétillants, et sa gentille petite figure, expressive et mobile au possible, est éclairée par le bon sourire de son père, si franc, si communicatif.

Jamais encore je n'avais été frappée à ce point de sa grâce et de sa beauté, ni surtout d'une nuance que je ne sais comment rendre. Nos vignerons ont une expression qui désigne ce que je veux dire, cela s'applique à la vigne, natu-

rellement. Il y a dans la vie du raisin suspendu au cep une phase décisive : c'est lorsque ayant acquis tout son développement extérieur, il lui manque encore les qualités essentielles de la maturité. Aussitôt qu'il est sur le point de les acquérir, sa couleur se modifie. S'il est rouge, il prend sa teinte définitive ; s'il est blanc, il devient transparent et vermeil. Un seul mot caractérise cette opération finale de la nature. Quand le raisin en est là, on dit qu'il *varie*. Une nuit suffit souvent alors pour changer du tout au tout l'aspect d'un vignoble. Eh bien, Rachel a varié.

La transformation dont je parle ne se borne pas à son visage, elle s'étend à toute sa personne. Ainsi, ses formes un peu grêles, comme il sied à une très-jeune fille, ont pris une consistance plus accusée. Mignonne et gracieuse, d'une vivacité à défier le vif-argent, elle rit et chante toute la journée ; et sur ses joues fraîches, rosées, d'une carnation vigoureuse dans leurs délicats contours, il y a une fleur de jeunesse, une vitalité qui me ravissent. J'ai peine à réprimer un mouvement d'orgueil en songeant que je suis sa mère. Mais faut-il l'avouer? que Dieu ne confonde pas ma présomption ! j'attends plus encore. Le lys entr'ouvre seulement ses pétales immaculés, que sera-ce à son épanouissement !

C'est l'aube d'un beau jour d'été, qui se dégage à peine des voiles de la nuit. Son front, inondé de lueurs vermeilles, est tout lumière; ses pieds flottent au milieu de l'ombre indécise. Frissonnante encore et déjà radieuse, elle s'avance en hésitant, et ne sait pas que devant ses grâces timides les étoiles pâlissent, car son grand charme est de s'ignorer.

Hélas! pendant que cette aube rayonnante, tout imprégnée d'espérance, ouvre ses mains remplies de promesses et prend possession des sourires du ciel, une autre, au delà de son horizon, s'efface peu à peu et touche au déclin. Il faut retomber du plus haut de la poésie à la triste réalité, pour me dire en langue vulgaire que j'approche de cet instant qui n'est plus le jour et n'est pas précisément la nuit, auquel nos vieux écrivains ont parfois aussi donné le nom d'aube, et qui, plus prosaïquement, s'appelle à présent le crépuscule. Ce n'est que trop vrai. Je n'entends pas insinuer que je suis une vieille femme, mais si je n'avoue pas que j'ai cessé d'être tout à fait jeune, ma fille est là pour me le rappeler. . . . .

13 février 187...

. . . .

Nous sommes ici quatre personnes, cinq en comprenant l'abbé; nos goûts et nos caractères diffèrent autant que nos âges. A quoi tient-il que nous nous accordons sur un point, et cela sans aucune discussion ? C'est à savoir qu'il nous plaît à tous. Je ne veux pas de preuve plus convaincante de son tact exquis.

On se l'arrache, et il satisfait chacun avec une complaisance si naturelle, que l'effort ne perce jamais. Qu'il s'agisse de causer avec l'abbé, qui prône sa conversation sérieuse et la variété de ses connaissances ; de courir avec Jean, sur l'esprit de qui ses jarrets d'acier produisent une impression aussi vive que durable; de parler à miss Wood dans sa langue maternelle de la verte Érin ; de faire de la musique avec Rachel en débitant mille folies, il est toujours prêt, et son obligeance est telle qu'on se sent invinciblement porté à en abuser.

Fidèle à mes principes, je ne me suis pas jetée à sa tête. Au lieu de courir à lui, je le laisse venir à moi, et je ne suis pas la plus

mal partagée. En toute chose on gagne à attendre son heure. Par exemple, il sait, sans que j'ai eu besoin de le lui dire, que vers trois heures l'abbé n'a pas encore paru, que Rachel travaille avec miss Wood et que mon mari lit son journal, opération qui se complique souvent de sieste, et dans laquelle, pour ce motif, il ne souffre pas d'être troublé; que, par conséquent, selon toutes probabilités, je suis seule dans le petit boudoir ovale, et c'est l'heure à laquelle il arrive.

Son esprit est très-fin, quoique n'étant ni agressif ni caustique. La conversation s'engage pendant que je travaille dans le grand fauteuil. D'ordinaire il s'installe sur le pouf, tout près de moi, mais un peu plus bas. Le temps passe si vite en causant à bâtons rompus, que le premier coup nous surprend souvent. Alors, je le retiens à dîner, ce qui ne fait de tort à personne, puisque chez lui il serait seul, en sorte que c'est comme s'il passait l'hiver à Grandpré.

Hier il a voulu m'aider à dévider ma laine. Tout en pelotonnant l'écheveau, j'admirais avec quel soin minutieux, quelles précautions il veillait à ce que les fils ne s'embrouillassent pas. Et je me disais : Voilà pourtant ce jeune homme, assis presqu'à mes pieds, qui réalise

la fable d'Hercule et d'Omphale. Il y a peu de temps encore, il avait sur les bras un autre écheveau plus difficile à débrouiller que le mien. Malgré moi, je me suis mise à rire et j'ai regardé sa balafre. Je n'aurais jamais cru qu'une balafre pût faire aussi bien sur le front d'un homme.

De la réserve des premiers jours, il ne subsiste rien, pas même la trace, et je me demande comment elle a jamais existé ; car, enfin, il n'est nullement timide. Nous le connaissons depuis un mois à peine, puisque sa première visite remonte à peu près au milieu de janvier ; il est vrai que moi je suis plus ancienne en date de quelques jours. A nous voir tous causer avec lui, à voir son aisance, on jurerait que nous sommes de vieux amis. C'est une impression que chacun éprouve ici. Je ne doute pas que lui-même ne la ressente comme nous.

5 mars 187...

Je suis stupéfaite, quoi ! Voilà vingt jours que je n'ai ouvert mon journal. Tous les jours je me disais : j'écrirai demain. Demain venu, je n'a-

vais pas le temps, et j'ajournais. Au reste, calme plat ; je n'ai presque rien à dire, si ce n'est que je ne vois plus Jean.

Il s'est mis en tête qu'un homme sain d'esprit et vigoureux de corps, ne doit pas être désœuvré, parce que le désœuvrement est le père des mauvais conseils, au même titre que l'oisiveté est la mère de tous les vices. Donc, s'étant aperçu que fumer des pipes, jouer au piquet et lire le journal, tout en absorbant le plus clair de ses journées, n'équivalent pas à une occupation, il a décidé qu'il apprendrait une profession. Les inspirations d'un autre émigrant Alsacien, tourneur de son métier, qui vient planter sa tente dans le village et qui, précisément, avait à vendre un joli tour d'amateur pourvu de tout son outillage, n'ont pas été étrangères à cette détermination.

Sauf meilleurs avis, j'estime que, puisque joli tour il y a, le plus joli est encore celui qu'a joué à ce pauvre Jean l'émigrant Alsacien. D'abord l'instrument, qui ressemble à un rouet de grande dimension, a coûté très-cher. De ceci je ne dirai trop rien, car sous la satisfaction d'une fantaisie se cache, je suppose, quelque intention charitable ; mais il a fallu le loger, et ce n'était pas une mince affaire. — Après mûres délibérations, on a décrété la création d'un atelier, ce

qui a nécessité de longues conférences avec des ouvriers, puis des allées et venues sans fin, et des travaux d'appropriation qui ont duré fort longtemps. Le mystère le plus complet planait sur ces arrangements ; défense de pénétrer dans le sanctuaire. Au bout de plusieurs semaines, inauguration solennelle. J'ai été invitée à venir le voir travailler, jamais je ne recommencerai.

Tourner, c'est gratter avec un outil un morceau de bois que fait tournoyer une roue immense qui, elle-même, est mise en mouvement par le pied du tourneur. De là un grincement infernal, avec un bourdonnement qui donne le vertige, et un nuage de poussière ténue qui saisit à la gorge. Je me suis enfuie avec indignation. Depuis ce moment, j'entends partout et toujours le bruit de la roue et je ne sais que devenir. — Mais gardons-nous d'être injuste, Jean fait des progrès surprenants et rapides ; il m'a déjà apporté trois bobines, qni sont le fruit de ses sueurs. Et que nul ne s'y trompe, sa contenance le criait assez haut, ce n'est pas un homme ordinaire qui serait arrivé si promptement à tourner des bobines.

Je ne vois pas ce qui lui manque à présent, il est complet. Le plus triste est qu'il se prend au sérieux. Et, pendant que monsieur tourne, moi je suis obligée d'empiéter sur mes nuits pour

achever mon travail de comptes. Ceci est à la lettre, minuit sonne, je ne suis pas encore couchée...

9 mars 187...

Le tour continue à être dans la période aiguë. Je ne saurais, en conscience, parler de lui qu'avec les termes consacrés pour les maladies, c'en est une absorbante, comme elles le sont toutes, et qui va devenir envahissante d'un jour à l'autre, je m'y attends. — Avec son intelligence, et les merveilleuses aptitudes qui le distinguent, le tour ne suffira pas longtemps à Jean. Il rêvera des destinées plus hautes, il aura des aspirations pour quelque profession plus attrayante. Qui sait où tout cela s'arrêtera? car il ne se pique pas de persévérance, l'aventure de M. Frasnoy ne le prouve que trop. Il a subitement disparu de l'horizon, ni plus ni moins qu'un astre éteint. Je parle, bien entendu, de l'horizon de monsieur mon mari, non du nôtre.

En deux mots, avant le tour, M. Frasnoy était l'indispensable compagnon de ses loisirs. Pas de bonnes promenades sans lui, à cheval ou à pied. Maintenant il le regarde à peine, ne lui parle

pour ainsi dire pas, et ne s'occupe plus de lui. Il a mieux à faire, en effet. La confection des bobines ne lui laisse pas un instant de repos. Rachel, miss Wood et moi, nous en avons jusqu'au jour du jugement ; mais la production ne se ralentit pas pour cela, elle est incessante. Les journées étant trop courtes pour cet intéressant travail, il y consacre jusqu'à ses soirées. Il veut bien nous accorder un quart d'heure après le dîner, puis il remonte et le ronflement recommence. Jeudi, ce pauvre abbé a dû se passer de son tric-trac hebdomadaire, Monsieur tournait.

Je constate que Rachel devient coquette, ce qui achève de démontrer qu'elle est tout à fait une jeune fille. Ce soir je la trouvais autrement qu'à l'ordinaire, l'expression de sa physionomie était modifiée et je ne me rendais pas compte de ce qui causait ce changement tout à son avantage. Après recherches, j'ai découvert qu'elle avait mis à ses cheveux un ruban rose. Ce n'est rien, et elle était charmante. M. Frasnoy a été frappé, comme moi, de l'effet que produisait cette chose si simple : un bout de ruban dans une coiffure !

11 mars 187...

Assurément, il n'est rien de plus désagréable que la susceptibilité dans les relations ordinaires de la vie ; et les gens qui ont le caractère fait de telle sorte qu'ils sont toujours prêts à se piquer à propos de tout et de rien, sont insupportables. Il y a, toutefois, une certaine délicatesse qu'on ne doit pas confondre avec la susceptibilité, quoique les effets en soient quelquefois les mêmes. C'est affaire de tact de les discerner, un regard perspicace ne saurait s'y méprendre.

Je crains que Jean n'ait fini par blesser M. Frasnoy, en le sacrifiant trop visiblement au tour. Mon devoir est de défendre mon mari. En vérité, sa cause est si mauvaise que j'y renonce. Il dira ce qu'il voudra, on ne se conduit pas ainsi avec un homme dont, hier encore, il prisait si fort la société.

M. Frasnoy ne se plaint pas de cet abandon, il a pour cela trop de bon goût et de savoir-vivre. Ce manque de procédés lui est sensible pourtant, et il nous le prouve à sa façon, sans prononcer un mot. Cette manière de se plain-

dre, de beaucoup la plus éloquente quand on s'adresse à des délicats, n'est pas à la portée de tout le monde, je le dis en passant.

A quoi attribuer, si non à une légère blessure d'amour-propre, l'attitude actuelle de M. Frasnoy? Deux fois sur quatre maintenant, j'échoue en essayant de le retenir à dîner. Ses excuses sont d'une politesse exquise, il les débite en souriant, mais ce sont des défaites, je le vois bien, et il les maintient avec une inébranlable fermeté. Jamais il ne refusait autrefois, c'est-à-dire avant l'odieuse invention du tour, lorsque Jean restait en famille pendant la soirée. Je me crois très-fondée à conclure que sa délicatesse est justement alarmée, il redoute d'être pris pour un intrus, et ne veut pas accepter des invitations que semble ne pas ratifier le maître de la maison qui, avec un sans-gêne incroyable, abandonne son hôte.

Du moins, si cette leçon indirecte profitait à celui qui la motive. Ah! bien, oui! — Tiens, Frasnoy ne dîne pas avec nous, dit-il en se mettant à table, car il ne descend plus avant que le dîner ne soit servi depuis le tour, c'est tout. De là, il passe à la description des bobines qu'il a faites, de celles qu'il a manquées et de celles qu'il rêve; suit l'exhibition des blessures que sa maladresse lui occasionne. Il a des mains af-

freuses, rouges, coupassées, rugueuses. Elles me font horreur. Quelle différence avec celles de M. Frasnoy, de vraies mains de gentilhomme, fines, nerveuses. Elles ne sont pas soignées comme les mains d'une petite maîtresse, ce qui serait ridicule pour un homme; mais sous la peau bronzée on sent circuler la force, qui n'exclut ni la grâce ni la souplesse. Elles ont manié le chassepot et le sabre, cela ne vaut-il pas les outils du tourneur?

M. Frasnoy ne nous enveloppe pas dans la même réprobation, mais nous ne le voyons plus le soir qu'à d'assez rares intervalles. Rachel et miss Wood, qui sont bien innocentes, sont en réalité les principales victimes de ce nouvel état de choses; l'une n'a plus ni caricatures ni musique, l'autre ne peut plus causer de l'Irlande. Par bonheur, M. Frasnoy n'a pas oublié le chemin du petit boudoir ovale, ni l'heure à laquelle on m'y rencontre.

J'ai cru devoir lui faire des excuses à propos de Jean, tant sa conduite me paraît révoltante. Naturellement, je veux parler d'excuses délicates, les seules possibles en pareille circonstance. Ce sont de celles qui ne se formulent pas directement, et qui ne parviennent pas moins sûrement à leur adresse. Ainsi, je n'ai pas besoin de lui dire que si l'accueil qu'il reçoit de moi

est plus affectueux et plus expansif, c'est que j'éprouve le besoin de réparer, autant qu'il est en moi, des injustices que je condamne sans pouvoir les empêcher. Il se montre touché et reconnaissant, donc il me comprend...

18 mars 187...

. . . Quelquefois je suis triste, songeuse, sous une impression mélancolique qui tient je ne sais à quoi, à un nuage qui passe, à une cheminée qui fume, ou bien j'ai quelques ennuis plus sérieux, comme il en survient tant dans cette vallée de larmes. Autrefois, ne trouvant pas d'issues, les contrariétés s'amassaient en moi et, lorsque la concentration avait atteint son maximum, il y avait crise. J'explique ainsi le marasme que j'éprouvais il y a quelques mois, et qui, un instant, m'avait donné des craintes sérieuses que ma santé ne fût attaquée. C'est aussi pour cela que je me trouvais malheureuse.

L'arrivée de M. Frasnoy, en modifiant cet état de choses, a déterminé ma guérison. Je lui suis donc redevable de mon bien-être moral et il a droit à ma reconnaissance. Je ne sache pas qu'il y ait de consolation plus efficace, pour les

petites amertumes inhérentes à la condition humaine, que l'échange de communications entre deux âmes sympathiques, lorsque l'amitié a développé en elles une communion de pensées si parfaite que, pour converser, elles ont à peine besoin du secours de la parole; un regard, un sourire, moins que cela, un jeu de physionomie, suffisent souvent.

Je m'aperçois que nous en sommes là, M. Frasnoy et moi, aussi nos entretiens sont fort agréables. N'est-il pas délicieux de pouvoir ainsi laisser vaguer sa pensée au gré de la fantaisie, et de ce je ne sais quoi inconnu qui sommeille au fond de nous, dont parfois on n'a pas même conscience, et qui soudain, s'éveillant, nous pousse, comme la brise en soufflant pousse sur la mer immense la barque du pêcheur...

21 mars 187...

Il n'a pas vécu dans notre monde, d'ailleurs il est trop jeune pour avoir pu nous y rencontrer, mais il a beaucoup de connaissances. Parmi ces dernières, se trouvent, à la vérité, peu de femmes; quant aux hommes, il est en relations avec nombre de ceux que nous avons

vus, Jean et moi, alors que nous passions les hivers à Paris. Je me perdais en conjectures pour deviner comment il sait tant de choses sur le compte de certaines personnes. Voilà la clef de l'énigme :

En 1868 ou en 1869, il y a eu un scandale dans ce que nous appelions entre nous le *bracelet*. C'était une petite coterie, dont le signe de ralliement était pour les femmes, un bracelet d'une forme particulière avec une fleur de lys ; pour les hommes, un cercle d'acier orné du même emblème, qui se portait sous la manchette du bras gauche.

Une des associées, Jacqueline de Lormeuil, disparut un beau jour. Elle était à près de mon âge, jolie, mais très-à l'évent. On ne savait ce qu'elle était devenue, et on n'apercevait plus son mari, qui a vingt-cinq ans de plus qu'elle et qui, en même temps, se prit d'une belle passion pour les voyages lointains. On a jasé, bien entendu, et les langues ont débité force noirceurs et abominations. Moi, j'avais cru que ce ménage-là avait mal tourné, à l'instar de beaucoup d'autres, et qu'on s'était séparé à l'amiable pour cause d'incompatibilité d'humeur. Je n'ai jamais écouté que d'une oreille tout ce qu'on a dit de Jacqueline que je supposais retirée chez sa mère.

Je ne m'attendais pas à voir, au bout de plusieurs années, à soixante lieues de Paris, l'explication de cette fugue donnée par un homme étranger au *bracelet*.

Il ne connaît pas personnellement madame de Lormeuil, qu'il n'a jamais vue. En revanche, il est lié avec Emmanuel de Cablans, qui est un de ses amis d'enfance et comptait parmi les plus assidus de notre petit cénacle. Je me souviens très-bien de lui, à telles enseignes que tout le monde l'appelait la grande Emma. Il était fort jeune encore, et se destinait à la diplomatie. Jamais homme ne m'a paru plus remarquable sous plusieurs rapports : sa hauteur insolite d'abord, il a plus de six pieds; la longueur de son nez, qui se termine par une pointe aiguë; la dimension de ses favoris taillés en nageoires; enfin, la douceur toute féminine de sa voix flûtée.

Quelques mois avant la disparition de Jacqueline, M. de Cablans avait quitté Paris pour se rendre à Constantinople, disait-on, en qualité d'attaché d'ambassade. Il paraît que c'était tout simplement pour préparer un nid, et que Jacqueline...

Je n'ai pas pu savoir la fin de l'histoire. Pendant que nous causions M. Frasnoy et moi, Jean a fait irruption dans mon boudoir, à la

manière d'une trombe, poussant des cris qui n'avaient rien d'humain, et élevant au-dessus de sa tête, avec des gestes de possédé, un objet que je n'ai pas d'abord distingué. Qu'y avait-il? Est-ce que le feu dévorait Grandpré? C'était encore le tour. Les cris témoignaient une joie arrivée à son paroxysme, le geste exprimait le triomphe d'une réussite inespérée; l'objet, enfin, était une toupie. Il avait fait une toupie!

Après nous avoir montré la beauté de son travail, il est reparti tout courant. J'ai voulu renouer la conversation, mais un contre-temps ne survient jamais seul, la cloche du dîner a retenti et M. Frasnoy s'est levé. J'ai épuisé toute ma grâce pour essayer de le garder, et je n'ai abouti qu'à un honteux échec. Voilà plus de huit jours qu'il n'a accepté de partager notre modeste repas de famille, qu'il n'a passé la soirée avec nous. Rachel et miss Wood se plaignent amèrement, et me voici, moi, dans la situation du lecteur d'un feuilleton intéressant; force m'est d'attendre à demain la suite de l'histoire de Jacqueline.

23 mars 187…

La journée d'hier m'a paru interminable. M. Frasnoy n'est pas venu ; j'avais compté sur sa visite, quoiqu'il ne se fût pas annoncé, et la déception m'a occasionné une grande mauvaise humeur pendant toute la soirée.

Il est arrivé aujourd'hui, ses occupations l'ont retenu hier. Ses occupations ! lui qui n'en a pas, et qui, pour s'en créer, rêve un bouleversement complet de Glandaie sous prétexte de réparations. L'excuse était divertissante, et je m'apprêtais à le railler de la belle manière. C'est alors que j'ai été frappée de sa contenance. Je l'ai trouvé réservé, guindé, mal à l'aise ; cela m'a toute déconcertée. J'ai tâché, néanmoins, de le faire causer, il n'était pas à la conversation, et son trouble évident m'empêchait d'y être moi-même. Froid et silencieux, parfois il me semblait distrait, à d'autres moments j'aurais juré qu'il était contrarié, chagrin peut-être. Je me perds en conjectures, que signifie cela, que se passe-t-il? L'expansion s'est arrêtée brusquement en lui, comme l'eau d'un ruisseau que la gelée surprend. Naturellement, je n'ai pas parlé

de Jacqueline, dont le nom me venait sur les lèvres. Pourquoi me suis-je figurée que ce sujet ne lui serait pas agréable, qu'il éluderait mes questions ou n'y répondrait qu'à moitié?

Jean est encore intervenu; mais, cette fois, je ne me plains pas du contre-temps : sa présence, au contraire, a dénoué une situation qui devenait difficile, sans que je puisse préciser pour quelle raison. Ce n'était pas une toupie, aujourd'hui : il s'agissait d'une boîte à double fond. M. Frasnoy m'a paru plus guindé encore; bientôt il s'est incliné et a pris congé. Jean l'a reconduit. Seraient-ils en froid l'un et l'autre? Leur politesse était stricte, mais glaciale; ni gaieté ni entrain, rien de plus que l'étiquette la plus sèche. Je crois m'être aperçue que, contrairement à l'usage, ils ne se sont même pas serré la main en se séparant.

Mauvaise journée! Je me sens mal en train à mon tour. Les *blue devils* dont j'espérais être débarrassée depuis trois mois, tendent à reparaître. Je suis inquiète, agacée, nerveuse, rien ne me satisfait. D'autre part, Rachel n'est pas sans me tourmenter aussi. Je la trouve bizarre depuis quelques jours; elle a les joues pâles, les yeux cernés; je ne l'entends plus chanter et rire. Elle prétend ne rien éprouver d'insolite et jouir d'une santé parfaite; mais elle a des moments

de tristesse. « C'est le printemps, » dit miss Wood, à qui ces particularités n'ont pas échappé.

Inutile d'ajouter que Jean n'a rien remarqué. A l'image du bourdon, il s'agite avec un bruit stérile, et, en dehors du tour, ne songe qu'à manger, dormir et fumer. Qui de nous pourrait lutter contre les bobines, les toupies ou les boîtes à double fond? Quelle heureuse organisation! Par instants, je ne puis me retenir d'envier son insouciance. Ce n'est pas de lui que l'on serait tenté de dire que la lame use le fourreau; j'ai tout lieu de craindre, au contraire, que si le fourreau engraisse, ce ne soit aux dépens de la lame.

26 mars 187...

Deux épisodes aujourd'hui. M. Frasnoy devait dîner avec nous. Par un petit mot, qui m'est parvenu ce matin, il s'excuse très-gentiment de manquer à sa parole. Il est obligé de partir, et restera absent quelques jours. Je ne suis pas très-surprise; de plus, je crois à un empêchement réel. Il a l'air sincèrement peiné. La semaine dernière, par conséquent bien avant ce projet de dîner, il m'avait prévenue que, d'un jour à

l'autre, il attendait une lettre qui nécessiterait de sa part un petit voyage.

Je n'ai toujours rien su de Jacqueline, quoiqu'il soit venu avant-hier. L'occasion ne s'est pas présentée de parler d'elle. Si grande que soit ma curiosité, je l'ai tenue en bride, car il n'est pas bon de la laisser s'émanciper sur certains sujets.

L'autre épisode n'est pas plus sérieux en soi; il ne mérite attention qu'au point de vue de l'état de Rachel. Il y a quelque chose en elle d'anormal. Je l'étudie, je la surveille d'une manière inostensible, sans que mes appréhensions acquièrent jusqu'ici un caractère précis. Elles continuent d'être vagues, ce qui ne leur ôte rien de leur vivacité.

Dans la journée, elle a entrepris de faire la toilette d'une étagère qui orne sa chambre, et sur laquelle sont rangés de nombreux petits objets en filigrane, en bronze doré ou en porcelaine. Au milieu d'eux se trouvait une statuette de saint Joseph en biscuit. Voilà qu'un coup de plumeau inconsidéré a atteint saint Joseph, l'a brusquement arraché à sa position élevée, et, le précipitant sur le parquet, a causé un grave événement : il l'a brisé en mille pièces.

Assurément c'est un malheur. Je comprends qu'on tienne à ce que l'on possède; mais ce que

je ne concevrai jamais, c'est qu'un accident si mince produise de pareils résultats. Depuis cette chute fatale, Rachel est dans les larmes ; elle sanglotte. J'ai redouté un instant qu'une crise nerveuse ne suivît. Elle est positivement inconsolable. Son père et moi, nous lui avons promis un saint Joseph plus beau avec la sainte Vierge, l'enfant Jésus. Au besoin, nous n'hésiterions pas à lui donner la collection aussi complète que possible des augustes habitants du paradis. Tout cela ne vaut pas pour elle le saint Joseph cassé ; car elle sourit un instant, et, au moindre mot, la désolation recommence. Qu'avait donc de particulièrement remarquable la pauvre statuette? Rien, en vérité ; elle était même assez laide, et valait trente ou quarante sous. Y a-t-il là de quoi tant gémir? La chère enfant n'apprendra que trop tôt qu'il y a dans la vie bien d'autres circonstances plus douloureuses, en prévision desquelles il est sage de ne pas prodiguer ses larmes dès la jeunesse.

31 mars 187...

Sans ce journal, qui me rend l'inappréciable service d'être un dérivatif, par cela même qu'il

est mon confident le plus intime, je ne sais ce que je deviendrais : j'éclaterais, je crois, comme une machine dont on n'utilise pas la vapeur. Et encore je suis, par bonheur, douée d'un caractère doux. Qu'arriverait-il, si le ciel m'eût créée violente! C'est qu'aussi il se passe des choses étourdissantes. Elles sont telles que je ne puis les confier à personne; mais les conserver pour moi est au-dessus de mes forces, j'en serais malade. Il a existé dans la mythologie grecque un bavard avec l'organisation duquel la mienne a quelques rapports : je veux parler, de celui qui, après avoir surpris le secret du roi Midas, et n'osant le divulguer, plutôt que de le garder pour lui seul, l'a dit à des roseaux, lesquels, en poussant, l'ont trahi. Moi aussi, je dirai à quelque chose, à défaut de quelqu'un, le secret de mon seigneur et maître. Il vaut celui de Midas, quoique n'étant pas tout à fait de même nature.

Jean a fait une apparition dans ma chambre hier au soir. C'est là que je me suis retirée depuis le départ de M. Frasnoy, qui n'est pas encore de retour. J'y vis seule, car je m'isole le plus que je peux, étant toujours maussade et en proie aux papillons noirs. Donc, mon mari, que je croyais à son tour, selon la coutume, pénètre jusqu'auprès de moi, et, après

avoir causé de choses indifférentes, me dit :

— Ma chérie, n'aurais-tu pas trouvé, par hasard, un livre que je cherche comme une aiguille, un volume d'Octave Feuillet, bien reconnaissable : il est relié en rouge?

J'ai répondu que non. De fait, je n'ai rien de pareil chez moi.

— Où diable l'ai-je posé et oublié? s'est écrié Jean d'un air songeur; j'aurais juré que c'était ici.

— Ne serait-il pas dans l'atelier, peut-être sur le tour lui-même? ai-je objecté timidement.

Mon mari a accueilli cette innocente malice avec l'air soucieux et grave qui le caractérise depuis quelques jours, comme s'il s'occupait de politique, et il est parti.

Au bout de deux minutes je ne pensais plus à tout cela; mais, voulant me mettre à écrire sur ces entrefaites, j'aperçois sur la tablette de mon bureau, au milieu d'autres livres, un dos rouge qui m'intrigue; je regarde : c'était l'ouvrage cherché.

Rien de plus simple que d'appeler Jean et de lui dire que le fugitif était retrouvé. C'est ce que me conseillait de faire le premier mouvement; je n'ai suivi que le second, qui a été de me demander comment ce livre était là. En apparence, cela semble insignifiant; au contraire,

cette question est très-sérieuse. Mon bureau est pour moi ce que son tour est pour Jean, un sanctuaire dont nul profane n'approche, pas même Herminie. Puisque le fameux livre rouge était mélangé avec les miens, ce serait là, par conséquent, que, ainsi qu'il vient de le dire, mon mari l'aurait oublié. Mais alors, il s'est donc introduit ici pendant mon absence, sans quoi je ne l'ignorerais pas? Pourquoi? Toutes ces interrogations se posaient presque simultanément à mon esprit, et, à mesure qu'elles se succédaient, je sentais s'accroître une sorte d'anxiété vague : je suis de celles que tout mystère commence par inquiéter.

Devisant ainsi avec moi-même, j'ouvris machinalement le corps du délit. C'était le tome II des *Comédies et Proverbes,* contenant *le Fruit défendu, la Crise, Rédemption, le Pour et le Contre,* etc., etc. Je lus une ligne, puis une autre, une page suivit, et, prise dans l'engrenage, j'allais toujours, jusqu'à ce que, saisie d'un accès de colère, je fermai le volume et le jetai loin de moi.

J'ai dit : colère, je maintiens le mot, quoiqu'il ne rende pas ma pensée tout entière.

Mon esprit, si naïvement fermé jusqu'alors, s'ouvrait enfin, comme les écailles d'une huître, obstinément collées l'une à l'autre, entre

lesquelles s'insinue la lame d'un couteau.

Comment admettre un seul instant que ce livre ait été oublié? Jean ne lit pas; il n'entre que très-rarement dans la pièce où j'écris, et qui fait suite à ma chambre; jamais enfin il ne rôde autour de mon bureau. Quelle série d'exceptions faudrait-il supposer avant d'arriver à la possibilité d'un oubli de ce genre! Ce n'est pas tout. Qui donc aurait été mettre un volume d'Octave Feuillet au milieu des ouvrages de piété qui sont rangés et époussetés chaque jour par moi-même? Pour l'acquit de ma conscience, j'ai interrogé Herminie. Ce n'est pas elle, je le savais à l'avance; c'est moins encore moi. Qui est-ce, sinon quelqu'un qui voulait attirer mon attention? Ce quelqu'un a pris soin de me renseigner lui-même par une question; et, poussant la précaution jusqu'au bout, il avait marqué d'un signet la comédie intitulée *la Crise,* pour que le livre s'ouvrît là naturellement, quand il me tomberait sous la main, ce qui n'a pas manqué.

La belle malice, et que le tour a développé l'imagination de monsieur mon mari! Tout ceci n'est rien; voici où l'odieux commence, encore que je ne sache pas si le grotesque et le ridicule ne le lui disputent pas dans toute cette histoire. Puisque voici l'huître ouverte, il est à propos de

résumer et de conclure. Jean a choisi un moyen ingénieux, ou qu'il croit tel, pour obtenir de moi, sans me rien dire, que je relusse *la Crise*. J'ai tout d'abord considéré ce point comme établi. A quel propos? Ici, j'ai beaucoup travaillé, le labyrinthe se resserrait, je ne voyais pas d'issue. A force de tâtonner, l'issue m'est apparue, et par l'interstice un rayon de lumière a glissé, qui a, peu à peu, illuminé ce sombre mystère. Le tour ne suffisant pas à nourrir le désœuvrement de Jean, il est devenu jaloux de ce pauvre M. Frasnoy. Les soupçons ne sauraient s'égarer sur quelque autre, je ne vois que lui. De là à me supposer dans une situation analogue à celle de madame Marsan, il n'y a qu'un pas, et... C'est trop drôle, j'aime mieux rire que de me fâcher.

Vainement je cherche une autre explication raisonnable; celle-ci répond à tout. Si M. Frasnoy n'était pas allé, bien innocemment, mettre martel en tête à mon mari, lui battrait-il froid, comme il fait depuis quelque temps? L'amitié a disparu devant la jalousie. Ainsi s'explique le brusque changement que j'avais remarqué, et aussi les apparitions de mon mari, survenant à l'improviste dans le boudoir ovale, sous prétexte de nous faire admirer ses bobines et ses toupies. En vérité, la logique est une belle

chose! Voilà, je crois, la première fois que je lui rends justice.

2 avril 187...

J'étais très-montée avant-hier à la suite de mes réflexions. Plus jeune, j'aurais obéi à l'indignation qui faisait bouillonner tout mon sang. Je serais allée sur l'heure lui jeter son livre à la face, et lui adresser les remercîments que méritent l'à-propos et la délicatesse de ses insinuations. Mais si je dois à mon âge d'avoir été suspectée de *crise,* je lui dois aussi de ne plus céder à un entraînement irréfléchi.

De quoi aurait servi ma juste colère? M'a-t-il accusée ou seulement soupçonnée? Non, certes. Le sournois est trop adroit pour se compromettre ainsi. C'eût été de ma part un peu trop naïf de lui fournir des armes pour m'écraser. Ne m'aurait-il pas répondu, et au besoin prouvé, qu'il n'a rien dit qui soit de nature à justifier mes suppositions? Il aurait invoqué l'exemple du héros de la Manche, s'escrimant contre des moulins à vent, et m'aurait convaincue d'excès d'imagination. Les hommes ont toujours raison; ce qui est tout simple, ils sont les plus forts.

Savoir attendre, là est le secret de la vengeance. J'attendrai donc la mienne paisiblement. Quant à son livre, je le laisse où lui-même l'avait mis, et je me réserve de le lui rendre quand le moment sera opportun.

5 avril 187...

Nous voici, Jean et moi, dans la situation des aruspices de l'ancienne Rome. Un sceptique célèbre a déclaré ne pas comprendre comment ils pouvaient se regarder sans rire ; j'ai peine à conserver mon sérieux en regardant mon mari. Il m'observe sans affectation, je lui rends la pareille tout aussi innocemment, et nous en sommes là. Ai-je lu *la Crise,* ou ne l'ai-je pas lue? Examinez à loisir, monsieur, et si quelque chose en moi trahit que j'ai pénétré votre petit calcul, ne me ménagez pas, je l'aurai mérité ; mais si vous vous laissez mettre en défaut, prenez garde, je ne dis que cela. Nous sommes d'ailleur au mieux; ils n'est pas d'attentions délicates que cet excellent époux ne me prodigue. Ma santé l'a préoccupé ces jours-ci ; les nouvelles sont-elles meilleures? Il me le demande avec un intérêt plein de prévenances. Moi, je lui

rends coup pour coup, et je manifeste pour le tour une affection non moins vive. A quel toupie en est-il? C'est charmant. Rentrée chez moi, bien seule et portes closes, je... Non, je ne veux pas le dire ; ma lâcheté m'a fait rougir, et puisque, par un effort héroïque, j'ai refoulé les larmes qui, malgré moi, allaient envahir mes yeux, qu'il n'en soit plus question. Il me répugne de prendre au sérieux ces folies ; rions-en, c'est le mieux.

Sincèrement, j'ai ri ; oui, je viens de rire. Puis j'ai éprouvé je ne sais quoi d'indéfinissable qui a soudainement arrêté ma gaieté. Est-ce de la perplexité, de la peur ou autre chose ? Je n'en sais rien ; mais, grâce aux lunettes que mon mari m'a si délicatement posées sur le nez, je viens de découvrir dans mes souvenirs une circonstance à laquelle je n'avais pas fait attention, qui avait passé inaperçue et qui, en ce moment, me revient ; apportant avec elle une agitation confuse. Ce n'est rien, et pourtant, qui sait si Jean n'est pas plus perspicace et moi plus sotte que je ne le supposais !

C'était pendant que nous parlions de Jacqueline, M. Frasnoy et moi ; il m'en a dit assez pour que je lui exprimasse mon étonnement de ce que la grande Emma... parce que... Enfin, il a bien cinq ou six ans de moins qu'elle ; cela saute

aux yeux. Comment un homme peut-il s'attacher dans de pareilles conditions? M. Frasnoy n'a rien répliqué. J'avais les yeux baissés sur mon ouvrage, je travaille toujours quand je cause avec lui, et je sentais que son regard était fixé sur moi, si bien qu'il me gênait un peu; et, je ne sais à quel propos, il me sembla que je rougissais. Alors je me suis plainte du soleil qui commence à être piquant. Il a vite abaissé un des rideaux, et la pièce étant devenue plus sombre, au point qu'il n'y avait plus qu'une sorte de demi-jour, il est revenu s'asseoir sur le pouf, tout près de moi, un peu en avant mais plus bas, et il a offert de me tenir un écheveau que j'avais pris par contenance, car le soleil était si bien masqué qu'on n'y voyait presque plus. J'aurais eu mauvaise grâce à le refuser; d'ailleurs, il m'avait déjà maintes et maintes fois rendu ce service. J'ai posé ma laine sur ses mains étendues, et si c'est lui qui a repris la conversation ou moi qui la première ai reparlé de Jacqueline, je ne le sais plus. Le sûr est qu'il a répondu à mon objection. Autant que je puisse me le rappeler, il a dit ceci : — Ah! madame, vous ne savez pas quelle puissance acquiert sur l'esprit d'un jeune homme une femme belle et élégante, qui a toujours vécu dans ce milieu délicat qu'on appelle le monde, qui en con-

naît tous les raffinements, au point qu'ils ne lui sont plus seulement familiers mais indispensables. Ce qui la rend irrésistible, c'est la mystérieuse fascination qu'elle exerce, précisément grâce à la différence d'âge que vous signalez. Au lieu d'être un obstacle à l'attachement, comme vous paraissez le croire, cette inégalité est, au contraire, un attrait en qui réside un charme particulièrement irritant. La femme aimée est alors comme cette fleur que la maturité a complétement achevée. Ce n'est plus l'espérance qui imprègne d'idéal son calice entr'ouvert, ce n'est pas encore le souvenir, c'est la réalité présente dans ce qu'elle a de plus attrayant. Tout ce qui est en elle est susceptible de séduire, est parvenu à son plus grand développement : l'éclat, le parfum, la beauté radieuse.....

Il aurait continué probablement, car il était comme inspiré, et son entraînement me frappait trop pour que je songeasse à l'interrompre. Mais mon mari a brusquement mis fin à ce lyrisme, en accourant nous montrer sa première toupie. Je me souviens de cette scène comme si j'y assistais encore. Jean, tout épanoui, cachant mal sous une feinte humilité l'orgueil de la réussite; M. Frasnoy qui, debout, excessivement poli, souriait et complimentait l'artiste

avec chaleur; moi, tenant mon peloton et ne sachant pas bien si, au fond, je n'avais pas la tentation sérieuse de vouer mon mari à toutes les vengeances du ciel; car enfin, choisir un pareil moment pour... Tout cela s'était un peu effacé de ma pensée. Depuis l'épisode du livre, les paroles de M. Frasnoy se retracent à mon souvenir plus nettes. Comme ces caractères écrits avec une encre sympathique, qui n'apparaissent sur le papier que dans certaines conditions, il semble qu'elles aient reçu de la démarche de Jean une vie qui les rende pour la première fois bien apparentes à mes yeux. D'aujourd'hui peut-être j'en comprends la portée, et je me demande, non sans un certain trouble, si derrière ce que me disait alors M. Frasnoy, il n'y avait rien de plus que Jacqueline et la grande Emma.

Il me répugnerait de croire à une arrière-pensée, mais depuis que mon attention est éveillée sur ce point, une foule de détails se révèlent qui me font hésiter à me prononcer. Il ne sera pas dit que mon cher mari aura dépensé pour rien ces beaux frais d'imagination. Sans son aimable invention de crise, la sainte ignorance aurait probablement continué de me préserver de toute curiosité; grâces à lui, je tiens plus que jamais à connaître la fin de l'histoire de

Jacqueline, et je la demanderai. Voilà tout ce qu'il aura gagné.

Outre que je suis bien aise de me venger doucettement, je ne serais pas fâchée de profiter de l'occasion pour savoir si, d'aventure, cette énumération complaisante et poétique du charme des femmes qui sont plus âgées que leur adorateur n'aurait pas été un peu à mon adresse, quelque chose comme une déclaration détournée.

Je ne puis dire tout ce qui s'agite en moi à cette pensée; l'indignation me bouleverse et va jusqu'à susciter à mon cœur des frémissements dont la violence me console un peu des suppositions inouïes de Jean. C'est consolant, parce que cette émotion, mieux que les plus beaux raisonnements, prouve la droiture et la loyauté auxquelles on a insulté en affectant d'être tenté de les méconnaître. J'ajouterai que ceux qui voient ainsi le mal partout, me semblent donner une triste idée de leurs propres sentiments. Avant tout, je les plains; car c'est un fatal privilége que celui de ne plus croire à l'honnêteté des autres. Quand on en est là, a-t-on le droit de prétendre inspirer créance en la sienne propre?

Vous, monsieur, qui, si vous connaissiez mon projet, auriez sûrement l'impertinence de pa-

raître inquiet, veuillez vous rassurer. Permettez-moi de vous dire qu'il n'y a aucun danger. Si vous le voulez bien, je dirai encore qu'une femme sait toujours se protéger elle-même quand elle le veut; et si vous oubliez que votre premier devoir envers la vôtre est la confiance, rappelez-vous tout au moins qu'on se moque des sentinelles, affolées par la peur, qui jettent inconsidérément le cri d'alarme.

7 avril 187...

J'ai eu aujourd'hui une secousse terrible dont je suis loin d'être remise. Elle a surtout été imprévue et subite, au point que le bouleversement qu'elle m'a causé me laisse sans forces. C'est plus que de la stupeur, je suis pour ainsi dire anéantie, et la présence d'esprit me fait absolument défaut pour envisager avec calme une situation qui, par surcroît, exige impérieusement le sang-froid. Ma main tremble, je puis à peine écrire.

Nous vivions bien tranquillement, moi cahincaha, étant toujours un peu envahie par le spleen et rêvassant tout éveillée ; Jean toujours occupé à tourner des bobines, des toupies et

des ronds de serviettes ; Rachel encore un peu bizarre, consolée néanmoins de l'événement de saint Joseph, lorsque tantôt elle vint dans ma chambre. Je n'avais pas fait grande attention à elle ; je me souviens pourtant que ses yeux m'avaient paru un peu rouges, comme si elle eût récemment pleuré. Après m'avoir embrassée, elle me dit, sans préambule, qu'elle avait bien réfléchi, et que, décidément, sa vocation était d'entrer en religion. J'ai cru avoir mal entendu, mais mon erreur a été de courte durée ; car, développant sa pensée, elle a ajouté que le couvent n'était pas ce qui l'attirait, que tout son désir était d'être sœur de charité, pour soigner les malades dans les hôpitaux, et les blessés sur les champs de bataille.

Cette explication m'a donné une très-grande envie de rire, et j'ai eu le tort d'y céder. Que Dieu me pardonne! Rachel religieuse! Comment, de prime abord, accepter une pareille association d'idées! Une enfant gaie, vive, folâtre, impatiente de toute discipline, aimant la toilette, ayant enfin les goûts les plus particulièrement incompatibles avec la vocation qu'elle déclarait avoir! J'ai le plus grand regret d'avoir ri, car elle s'est aussitôt mise à pleurer, ce qui me désarme toujours ; c'est plus fort que moi. Je l'ai consolée, et, pour cela, je n'ai rien trouvé de

mieux que de m'associer à ses idées et de paraître les partager. Je me suis même engagée à en parler le plus tôt possible à son père, ce à quoi je n'ai eu garde de manquer, et, tout effarée, je suis du même pas montée chez Jean, qui lisait son journal en fumant sa pipe.

Il a reçu la nouvelle avec un calme inouï.

— Elle veut se faire religieuse, a-t-il dit sans sourciller, quelle bénédiction pour notre famille !

Je l'ai vertement repris. Je n'aime pas qu'on plaisante avec les choses saintes. La religion est comme le feu, personne ne joue impunément avec elle.

En me voyant sérieusement inquiète, il a changé de ton, et je lui en sais gré. Ce qu'il m'a dit était très-sensé, j'en conviens : la tête des jeunes filles de l'âge de Rachel est généralement traversée par les idées les plus fantasques. Ainsi, dans la nature, par une bizarrerie qui n'est pas sans quelque ressemblance avec ce phénomène, le ciel du mois de mars est éminemment capricieux. La mobilité est le caractère distinctif de la jeunesse, qu'il s'agisse de celle de l'homme ou de celle de l'année. Il faut bien subir ce mal, qu'il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher. C'est pourquoi, l'intention manifestée par Rachel de se faire sœur de cha-

rité n'a en soi rien d'alarmant ; c'est une giboulée. En cherchant bien, on en trouverait peut-être la cause dans la mort d'un serin adoré, ou une grande douleur de même force. Mais à quoi bon se torturer l'esprit pour si peu? Le plus sage est de ne pas s'en occuper, et d'attendre que le nuage passe, ce qui ne saurait tarder.

A l'appui de son opinion, Jean ne m'a pas laissé ignorer que lui-même, vers l'âge de douze ans, avait eu aussi la vocation : c'était en voyant officier en grande pompe l'archevêque de Paris à Notre-Dame. Il était revenu tellement ébloui et enivré, qu'il ne parlait plus que d'être cardinal. Plus tard, c'est-à-dire à un mois de là, ses goûts s'étaient profondément modifiés ; la même vocation irrésistible le poussait vers la profession de cocher. Si on ne pouvait s'en rapporter absolument à ces épisodes de son extrême jeunesse, encore ne devait-on pas négliger d'en tirer profit. Rachel, à dix-sept ans, ne savait pas plus ce que c'est qu'une sœur de charité, que lui, à douze ans, ne savait ce que c'est qu'un cardinal ou même un cocher.

— Autant en emporte le vent! a-t-il ajouté en envoyant vers le ciel un nuage de fumée.

Inutile de dire qu'il n'interrompit pas un ins-

tant sa pipe, et qu'il n'en perdit pas une bouffée.

Je suis partie un peu réconfortée ; mais, je l'avoue, je ne suis pas tranquille encore, et je ferai une enquête auprès de miss Wood, pour tâcher de découvrir si elle était dans le secret des projets de son élève.

Qui a pu mettre une pareille idée dans l'esprit de cette enfant? Où a-t-elle pris cela? Voilà qui me confond. Rachel religieuse ! On m'annoncerait tout à l'heure que, par une décision du Très-Haut, le genre hnmain marchera désormais sur la tête, que je ne serais pas, je crois, plus surprise.

8 avril 187...

M. Frasnoy est revenu aujourd'hui ; sa première sortie a été pour nous. J'attendais tous les jours une lettre m'annonçant son retour ; il a préféré nous surprendre. C'est fort aimable à lui. Je l'ai revu avec le plus grand plaisir, et je le lui ai témoigné par une cordiale poignée de main en présence de mon mari. J'étais bien aise de protester ainsi contre les sottes imaginations qui ont abouti à l'épisode du livre.

Singulière inconséquence des hommes! Jean, sans doute, n'a pas voulu se laisser dépasser en tendresses, et s'est piqué d'amour-propre. Il l'a accueilli par de grandes protestations d'amitié, lui a tendu les deux mains, et l'aurait volontiers embrassé. Tout cela ne suffisant pas à prouver sa satisfaction de retrouver un homme qu'il avait quitté plus que froidement quinze jours auparavant, il l'a invité à dîner à bout portant.

M. Frasnoy avait envie de refuser; j'ai lu dans son regard une indécision qu'il n'a pas eu le temps de manifester plus clairement, car mon mari a déployé alors un luxe d'insistance qui ne permettait pas d'autre alternative que d'accepter.

Je me suis livrée à quelques observations préliminaires pendant le temps qu'il a passé avec nous, j'ai étudié sa contenance. Je dirai, en toute franchise, que je ne suis pas tout à fait satisfaite de lui. Il m'a paru avoir moins d'aisance et d'entrain qu'autrefois; son regard a fui le mien, et j'ai constaté à plusieurs reprises un trouble formel dans ses manières. Son appétit, d'ailleurs, était à peu près nul. Jean aurait-il donc raison? Dois-je me résigner à croire que ses intentions étaient moins pures que je ne le supposais? Cela me répugne tant, qu'à cette

pensée je me suis sentie moi-même toute troublée, et les battements insolites de mon cœur m'ont prouvé que l'indignation se rallumait en moi avec une vigueur nouvelle. Je veux éclaircir cette situation. Je serais honteuse de flétrir un innocent par l'ombre même d'un soupçon qui ne serait pas justifié; mais je serais plus encore désolée de paraître encourager de coupables desseins.

Par bonheur, mon mari, qui affectait une grande liberté d'esprit et se montrait très-gai, sans s'occuper de nous, ostensiblement du moins, a fait tous les frais de la conversation, ce qui m'a donné le temps de reconquérir mon sang-froid. Il a mis M. Frasnoy au courant des petits incidents qui ont eu lieu pendant son absence. De ce nombre était l'accident survenu à saint Joseph. Rachel allait prendre ce récit au tragique; elle rougissait, je la voyais sur le point de pleurer encore. Comme les orages avortés de juillet, qui finissent par un coup de soleil, celui-là s'est terminé soudainement par un sourire. M. Frasnoy avait opéré ce miracle en offrant ses modestes talents de modeleur pour remplacer la statuette brisée par une autre en terre cuite, qui serait peut-être moins correcte, mais aurait cet avantage de n'être pas banale. Son offre a été acceptée avec enthousiasme. Il va

commencer son travail sans retard et le terminer très-promptement, car il attend un architecte de Paris, et les réparations de Glandaie vont l'absorber jusqu'à l'automne.

A quoi attribuer cependant le changement de front de Jean? Est-ce ruse, est-ce seulement le résultat salutaire des réflexions qu'il a faites depuis le départ de M. Frasnoy? Je l'ignore. Mais, que vous veniez ou non à résipiscence, monsieur, moi, qui ne suis point une girouette changeant à tout vent, je persiste dans ma résolution. Plus que jamais je tiens à la fin de l'histoire de Jacqueline, et je l'aurai.

13 avril 187...

Il paraît qu'en offrant de modeler un saint Joseph, M. Frasnoy avait voulu faire une simple plaisanterie. Rachel, qui ne l'entendait pas ainsi, a insisté pour l'exécution de ses engagements. Le pauvre garçon était très-embarrassé. Une statuette de ce genre ne s'improvise pas, et présente des difficultés pratiques qu'un artiste de profession peut seul surmonter. Poussé dans ses derniers retranchements, il a fini par convenir qu'à moins de copier servilement un mo-

dèle, ce qui serait assez long pour un résultat douteux, son défaut d'expérience dans la statuaire l'empêchait de tenir une promesse faite témérairement. Puis, comme un homme d'esprit se tire toujours d'un mauvais pas, il a demandé et obtenu, j'allais dire une commutation de peine : c'est quelque chose d'approchant. Au lieu d'un modèle inaminé, il en aura un vivant; à la place d'une statuette il fera un médaillon, celui de Rachel. Voilà ce qui a été convenu à la satisfaction générale.

Les séances ont commencé aujourd'hui, et se suivront sans interruption jusqu'à complet achèvement. Je n'ai été certaine que le médaillon était sérieux qu'en voyant M. Frasnoy se mettre à l'œuvre. Rachel, qui ne disait rien, était un peu de cet avis ; elle redoutait une nouvelle déconvenue. Nous l'avions mal jugé. Il a apporté un gros morceau de terre glaise, avec une série de petits outils de bois, très-proprets, qu'il appelle des ébauchoirs, et il a commencé gravement à tripoter tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, et souvent avec ses doigts, en regardant Rachel, qui, assise devant lui, posait non moins gravement.

Grâce au médaillon, nos entretiens auront désormais un tiers. J'imagine que la présence de ma fille a complètement rassuré Jean, car je si-

gnale une recrudescence de tour. Il a passé toute la journée dans son atelier, et n'est pas venu troubler la séance pour exhiber ses produits.

17 avril 187...

..... Le médaillon prend tournure. En résumé, cette figure, en terre grasse un peu roussâtre, ne dit pas grand'chose. C'est un profil, naturellement, qui ressemble en grand à une pièce de monnaie. L'œuvre n'est pas assez avancée pour qu'on reconnaisse positivement Rachel; mais un juge impartial serait forcé de convenir que c'est elle qu'on a voulu faire : il y a déjà un air de famille.

Les séances ont lieu tous les jours, et, en dépit des réclamations de miss Wood, elles empiétent un peu sur la leçon d'anglais. Qu'y faire? Il a été décidé qu'elles dureraient une heure, ce qui indique évidemment le minimum. On ne peut consacrer moins de temps à un travail quelconque, si on a la prétention qu'il soit sérieux. Mais cela ne se mesure pas exactement comme un mètre d'étoffe. Encore une fois qu'y faire? Ira-t-on interrompre un artiste au moment

où il obéit à l'inspiration, parce que l'aiguille de la pendule marque trois heures? Ce serait absurde. Miss Wood, qui a l'esprit pratique, et pour un royaume, même pour celui de son illustre parent Odonoghue, ne consentirait pas à reculer jusqu'à quatre heures ce qu'elle a arrêté de faire quotidiennement à trois heures, ne comprend pas ces inexactitudes, qui se reproduisent à peu près tous les jours. Elle a déjà prononcé le mot désordre.

Pour mon compte, je suis moins stricte. Mais ma tolérance à cet égard n'approche pas de celle de Rachel, qui sacrifierait sans effort toutes les leçons. Je conçois cela, l'anglais l'ennuie et les séances l'amusent. Je l'appuie pour un autre motif. Depuis que le médaillon est commencé, sa gaieté a reparu, et elle a maintenant une fleur de santé qui fait plaisir à voir. Je désire vivement que cet état de choses soit durable, et je ne négligerai rien pour cela.

Après tout, miss Wood n'est pas la seule sacrifiée. Je le suis aussi, et j'aurais tout autant de raisons de me plaindre, car je suis délaissée à mon tour. J'ai perdu les bonnes causeries dont j'avais si facilement pris l'habitude dans le petit boudoir. Absorbé par les soins du modelage, M. Frasnoy n'a plus un seul instant à me donner, ce qui nuit considérablement à mes projets.

25 avril 187...

..... Pour peu que cela continue, il en sera du médaillon comme de la fameuse tapisserie de Pénélope. Il était presque achevé, nous le trouvions même très-bien, lorsque M. Frasnoy a déclaré qu'il ne pouvait se résoudre à le terminer, parce qu'il était resté trop au-dessous de son modèle. Il n'est pas satisfait, et voudrait recommencer en essayant l'autre profil, espérant mieux réussir.

Il s'excuse de son insuffisance avec un désespoir d'autant plus comique qu'on ne sait pas si, après tout, il n'est pas très-sérieux au fond.

Rachel est toute disposée à poser pour l'autre profil. J'admire vraiment qu'une enfant de son caractère se résigne aussi aisément à une quasi immobilité pendant des séances qui se renouvellent tous les jours. Elle n'a, dit-elle, aucune peine, et ne s'ennuie pas un seul instant.

Quant à Jean, on ne l'aperçoit plus, le tour l'absorbe à présent plus que jamais. De sentiment artistique, il n'en a guères, et jusqu'ici il avait toujours refusé de regarder le médaillon, alléguant qu'il préférait attendre, pour le juger

achevé, sans parti-pris. On le lui a montré aujourd'hui, car on peut le considérer comme fini. Il a fait une plaisanterie d'un goût douteux. Pour lui c'est l'abbé Prastex à vingt ans, et abstraction faite de ses lunettes. M. Frasnoy a ri de tout son cœur, mais Rachel n'était pas contente; moi, je m'en suis allée, pour n'être pas tentée de hausser les épaules.....

28 avril 187 ..

J'avais pris mes précautions, et, sans me vanter, je puis dire que l'affaire a été bien menée. Il est arrivé aujourd'hui à deux heures précises, pour la séance ordinaire du médaillon, qu'il a recommencé de l'autre côté, tout en se décidant, sur nos instances, à conserver l'ancien. J'étais absolument seule au logis. Attendu qu'il fait un temps charmant, que les effluves printanières sont délicieuses et que la feuillaison nouvelle a répandu partout d'enivrantes émanations de renouveau, j'ai déterminé Jean à conduire, ce matin, sa fille, escortée de miss Wood, faire une visite aux Frandler, qui demeurent à douze kilomètres; en laissant entendre, naturellement, que je serais de la partie.

Aussi ma motion a été accueillie avec enthousiasme, de la part de Rachel surtout. J'ai vite écrit un petit mot à M. Frasnoy, pour le prévenir qu'il n'ait pas à se déranger. Seulement, au moment de monter en voiture, je me suis trouvée indisposée, et j'ai dû rester, à mon grand regret, ai-je ajouté. Quant à M. Frasnoy, qui n'avait pas reçu ma lettre parce que je ne l'avais pas envoyée, il est venu à l'heure habituelle.

De tout cela, résulte évidemment que je me suis rendue coupable d'un gros mensonge, ce que je n'ai jamais essayé de me dissimuler. Mon excuse est dans mon malheur, comme dit la pupille de don Bartholo. A tout prix il me fallait une conversation avec M. Frasnoy, non pas de celles qu'il m'accorde depuis quelque temps, mais une de ces bonnes causeries d'autrefois, dont le moindre charme était de n'avoir pas de témoins. D'autre part, je ne me souciais point de rallumer les feux mal éteints de la jalousie de monsieur mon mari. Quelle ressource me restait pour tout concilier, sinon de recourir à un subterfuge bien innocent? De fait, celui-là n'est-il pas l'image de la candeur la plus pure dans sa simplicité?

Je l'attendais sur le perron, où j'arrangeais par hasard mes fleurs. A la dernière marche,

en lui tendant la main, je lui ai gracieusement annoncé par quel bon tour j'avais conquis pour toute la journée une liberté relative, et je l'ai entraîné dans le boudoir ovale.

Quand nous avons été bien installés tous les deux, à l'abri des indiscrets et surtout des toupies ou des boîtes de Jean, j'ai hasardé que le moment était on ne peut plus favorable pour me conter la fin de l'histoire de Jacqueline. Et comme, à ce que j'ai cru voir, il hésitait à comprendre, je me suis montrée plus explicite.

— Sans doute, ai-je dit, je ne parle ni hébreu, ni chinois, j'ai l'avantage de m'exprimer en français. Il est question de Jacqueline, non d'une autre. Quoi de moins malaisé à expliquer que je tienne à connaître la suite d'une aventure qui m'intéresse si particulièrement, puisque j'en connais on ne peut mieux les deux héros? C'est très-naturel. Au surplus, je suis curieuse, laquelle de nous ne l'est pas? Je veux savoir ce qui advient aux femmes belles et élégantes, ayant toujours vécu dans ce milieu délicat qu'on appelle le monde, qui en connaissent tous les raffinements au point qu'ils leur sont devenus une nécessité, aux femmes enfin en qui réside ce charme particulièrement irritant, de n'être plus l'espérance sans être encore le souvenir, lorsqu'elles ont acquis, sur l'esprit

d'un jeune homme moins âgé qu'elles, la puissance inhérente à leur épanouissement que Jacqueline possédait sur la grande Emma.

Les rideaux n'étaient pas baissés cette fois, il ne faisait pas sombre dans le boudoir. Par la fenêtre ouverte, entraient à pleine haleine les tièdes bouffées de l'air printanier. Un doux parfum de germination, une capiteuse senteur de séve traversaient l'atmosphère inondée de lumière. Le soleil riait sur les pelouses, un murmure confus de vie s'agitait partout. Quel moment pour causer d'une pareille aventure !

Ma question bien développée, j'attendis la réponse ; je la demandais du regard autant que de la voix. Ce fut alors que sa contenance me toucha profondément. Il s'était, par habitude, assis à son ancienne place sur le pouf. Là, mâchonnant sa moustache, les yeux obstinément fixés sur le sol, il jouait avec la chaîne de sa montre, rouge, embarrassé, faisant visiblement les efforts de mémoire les plus consciencieux, et confus comme un homme que ses souvenirs trahissent, quelque chose comme un orateur à la tribune qui ne se rappelle pas un traître mot de l'improvisation apprise à grand'peine, et qui se voit obligé de descendre piteusement. — Il ne répondait rien.

— Est-ce que par hasard, ai-je repris, vous

auriez oublié le dénouement? Ce serait déplorable; mais gardez-vous de penser qu'une curiosité comme la mienne se contente de pareilles défaites.

Toujours rien. Alors j'ai fait une concession, et changeant de ton, j'ai ajouté :

— Si vous le préférez, laissons Jacqueline et la grande Emma où elles sont; mais j'aime les positions nettes, il est temps que les masques tombent. N'avez-vous rien à me dire?

Il leva les yeux sur moi. Quel regard! celui d'un coupable au juge qui l'interroge. Ce ne fut qu'un éclair. Sa rougeur s'accentua davantage, ce que j'aurais cru impossible un instant auparavant, une sorte de frémissement agita ses lèvres, et je vis positivement une larme rouler sur sa joue.

J'en conviens, cette larme produisit sur moi un grand effet que j'essayai sans succès de dissimuler, car ma voix tremblait et se fit plus douce à mon insu lorsque, continuant l'interrogatoire :

— Je connais votre secret, lui ai-je dit; de quoi me servirait d'être femme si je ne l'avais deviné. Mais, ces secrets-là, on ne doit pas se contenter de les pénétrer, on tient à en obtenir l'aveu; c'est ce que j'attends de votre loyauté et de votre franchise. Remerciez-moi donc

de vous avoir ménagé l'occasion de me confier le vôtre.

L'émotion qui devenait plus forte me contraignit à cesser de le regarder. A mon tour, les larmes me gagnaient. Il profita de cette trêve involontaire. Pendant que je le perdais de vue un instant bien court pourtant, je sentis ses mains prendre la mienne, et ses lèvres l'embrasser avec ardeur. Je rouvris les yeux, il était à mes genoux et, d'une voix à peine distincte, je l'entendis murmurer : « Pardon, pardon, je l'aime tant ! »

Jamais je n'oublierai de quel air il me dit ces seuls mots, ils valaient bien des phrases. Je lui souris, ce qui le rassura, et je le priai doucement de se relever. On ne traverse pas impunément de pareilles situations. J'étais aussi impressionnée que lui ; où trouvai-je la force de sourire et de plaisanter ? Je suis encore à me le demander, et cependant la malice l'emporta.

— Que me parliez-vous, lui dis-je, de fleurs épanouies ? Les fleurs entr'ouvertes ont bien leur charme aussi, à ce qu'il paraît. Moi, j'estime qu'elles se valent toutes ; car c'est moins à elles qu'on s'attache qu'au sentiment qu'elles inspirent, et ce sentiment c'est nous-mêmes tout entiers ou ce n'est rien.

Il se remit rapidement, et devint loquace au-

tant qu'il avait été réservé depuis le début de notre entrevue. Je pris son bras, et je l'emmenai faire un tour de printemps sous les allées où l'ombre commençait à s'épaissir. Quel souffle de vitalité puissant l'anime! quelle âme profonde! que d'expansions, de tendresse, que d'amour! Il a vite compris que j'étais son alliée, et m'a tout dit.

Depuis un mois il lutte, n'osant nous prévenir de peur d'être éconduit et de perdre ainsi, à jamais, l'occasion de s'approcher d'elle et de la revoir. Elle ne sait rien, bien entendu. Par moment, il croit un peu avoir été deviné, mais c'est probablement une illusion...

Moi, je ne lui ai pas laissé ignorer que longtemps j'avais hésité à m'apercevoir de quelque chose, mais qu'enfin l'évidence avait éclaté avec une irrésistible lumière, lorsque je l'avais vu travailler hier au médaillon. La manière dont il regardait son modèle n'était pas celle d'un artiste qui fait un portrait; non, non, il y avait autre chose.

Il est à bout de forces. Partagé, jusqu'ici, entre l'espoir et la crainte, il a résisté parce qu'une vague confiance le soutenait. Maintenant que j'ai découvert ce qu'il avait cru dissimuler avec tant de soin, impossible de prolonger cet état, dont les alternatives incessantes et cruelles l'ont

déjà brisé d'ailleurs. Nous allons prendre un parti, mon mari et moi ; si nous ne l'agréons pas, que devenir? En attendant notre décision, il ne vivra pas, les minutes se succèderont avec une lenteur effroyable. N'abrègerai-je pas son supplice, autant que cela sera en moi, en lui donnant des nouvelles le plus tôt possible, demain matin, par exemple? C'est tout ce qu'il pourra faire d'attendre jusque-là. Comment ne pas lui promettre tout ce qu'il a voulu. Le plus urgent n'était-il pas de tâcher de le calmer? Je crois que j'ai réussi, mais à quel prix! Maintenant seulement m'apparaît toute l'imprudence de ma promesse. Que va dire Jean? Jamais il n'admettra qu'une question de cette gravité soit tranchée en aussi peu de temps. Pour se décider, il faut s'entourer de renseignements. Ce sera long, très-long. Pauvre M. Frasnoy! je lui écrirai demain de faire un petit voyage; car, revenir à Grandpré avant quinze jours au moins, c'est ce qui me semble impossible.

29 avril 187...

Lors même que je voudrais me faire illusion, il ne me resterait qu'à m'incliner devant l'élo-

quencc brutale des faits. Je suis obligée de m'avouer qu'il n'est pas de conspiratrice plus détestable que moi. Hier, après le départ de M. Frasnoy, j'ai employé les heures dont je disposais à combiner mon plan avec le plus grand soin, à le retoucher, à le mûrir. J'avais, pour ainsi dire, répété la scène qui devait se passer entre Jean et moi. Me défiant de mon émotion, je m'étais appliquée à me cuirasser contre elle, à l'user enfin, en maintenant ma pensée toujours fixée sur la confidence qui venait de m'être faite.

Je n'espérais pas la vaincre, quelle mère parviendrait à avoir raison de la sienne en pareille occurrence. Mes vœux se bornaient à tâcher de la dominer assez pour conserver une liberté d'esprit relative.

Comme, vraisemblablement, mes chers absents ne devaient rentrer que vers sept heures au plus tôt, ma conversation avec Jean ne pourrait avoir lieu qu'assez tard ; le temps ne me manquait donc pas pour dresser mes batteries.

J'avais si bien tout étudié, que je m'étais promis de saisir cette occasion pour en terminer avec lui au sujet de son volume d'Octave Feuillet et de *la Crise*. J'avais évidemment tort de prétendre mêler de mesquines rancunes à une question si importante, mais comment résister?

Mon intention n'était pas de me montrer bien méchante, je me sentais pour cela trop heureuse. Je voulais cependant qu'il y eût une petite leçon, légère, anodine, mais un peu piquante. Je m'étais arrêtée à ceci : A un moment donné je prenais le livre, que j'avais, au préalable, tiré de sa cachette et posé négligemment sur la cheminée à portée de ma main. Je le tendais à mon mari, en lui disant que l'ayant, un beau jour, aperçu au milieu des miens, sans savoir comment il s'y trouvait, l'idée m'était venue de le relire, ce qui m'avait procuré un plaisir extrême.

Puis, attendu qu'un bon procédé en appelle un autre, je me proposais de lui indiquer une lecture utile à faire dans sa situation. C'est la 13e fable du livre II de La Fontaine, laquelle est intitulée : *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*.

Après avoir joui un instant de sa confusion, car il serait inévitablement confondu, j'insinuais doucement qu'au lieu de s'occuper de crises chimériques, il aurait mieux fait de négliger le tour au profit de sa fille, et nous ne cessions pas un instant d'être les meilleurs amis du monde. J'ai un fond de générosité naturelle tellement grand, que je ne puis me résigner à contempler le cœur au repos la confusion de

personne, à plus forte raison celle d'un être qui m'est cher.

Malheureusement, on doit toujours compter avec l'imprévu, et je l'avais négligé. C'était ainsi déjà au temps où, il y a quelques années, nous jouions aux échecs, Jean et moi. Je suis une femme sérieuse, de là vient que j'avais appris ce jeu sans grand effort, et que je prenais aux parties un vif intérêt. Je méditais mes coups à l'avance, et souvent je réussissais. Mais il arrivait parfois qu'au lieu de jouer la pièce sur laquelle j'avais établi ma combinaison, Jean, par malice, en jouait une autre. Mon triomphe certain se changeait alors en désastre, c'est ce qui a eu lieu hier au soir.

Je m'étais appuyée sur cette pensée, qu'à mon ouverture il serait étonné. Or, soit que sa pénétration soit plus subtile que je ne le supposais, soit que ma petite machination ait été éventée par lui, soit enfin que le tour ne l'ait pas empêché de voir et même de bien voir ce qui se passe à Grandpré, il n'a manifesté aucune surprise, ce qui m'a, du premier coup, entièrement démontée.

Je suis restée ébahie, et, bien plus, sous peine d'être de mon propre aveu convaincue d'aveuglement, d'indifférence, de tout ce qu'enfin je m'étais préparée à lui reprocher sans affecta-

tion, me croyant légitimement fondée à le faire, j'ai été obligée de baisser pavillon et de garder un silence complet.

On aurait dit qu'il était déjà prévenu ; un petit sourire et un hochement de tête, voilà tout ce qu'il manifesta lorsque je lui eus dit le grand secret. — Eh bien, ma chère, se borna-t-il à répondre au bout de quelques instants, y vois-tu des inconvénients? pour moi, je n'en aperçois aucun. D'ailleurs, si toi ou moi nous étions hostiles à ce dénouement, nous aurions été de singuliers parents, d'admettre ainsi dans notre intimité un jeune homme de l'âge de Frasnoy. Tout est bien qui finit bien, ajouta-t-il, pendant que, pétrifiée, je le regardais sans penser à rien, sinon que j'étais désarçonnée. — Mais, comment la vocation de Rachel va-t-elle s'accommoder de cela? Bah ! ce ne sont pas mes affaires, continua-t-il avec un geste d'insouciance enjouée.

Il plaisantait ; le ciel l'a-t-il donc créé si léger et si superficiel ! telle fut ma première appréciation désobligeante. Mais ce n'était pas cela qui me déconcertait. Sa légèreté m'impressionnait d'une manière désagréable, parce quelle avait servi à enfoncer profondément en moi un argument dont la justesse, hélas ! ne laissait rien à répondre, et me frappait pour la première fois cependant. — Si toi ou moi nous étions hostiles

à ce dénouement, nous aurions été de singuliers parents, d'admettre ainsi dans notre intimité un jeune homme de l'âge de Frasnoy. Que dire? n'était-ce pas évident?

La solennité même de la situation me sauva. Elle suffisait pour justifier mon trouble, et il ne songea pas à lui soupçonner une autre cause. Le silence ne s'éternisa pas d'ailleurs. Il me parla cœur à cœur, me dit que ses renseignements étaient pris depuis longtemps sur le compte de M. Frasnoy, précisément en vue de l'éventualité qui se produisait. Il avait été d'abord un peu surpris que je ne lui parlasse pas de la possibilité de ce mariage, ainsi que la pensée m'en est infailliblement venue; mais, en y réfléchissant, il s'était expliqué ma réserve, et il l'approuvait. Car ce sont choses qu'il convient, selon lui, d'abandonner à l'initiative individuelle des intéressés, en se gardant, par-dessus tout, d'influencer leur décision. C'était cette considération qui l'avait lui-même retenu de m'entretenir de ses espérances.

Je ne saurais rapporter tout ce qui fut échangé entre nous dans cette soirée, mon journal entier ne suffirait pas; mais, je puis le dire en toute sécurité de conscience, nous étions tous les deux bien heureux.

En vérité, je rougis d'avoir, de temps en

temps, pensé à ce malheureux livre et à mon mouvement oratoire perdu sans ressource, mais la vérité est que j'y songeai à plusieurs reprises, en me répétant, avec désespoir, qu'étant donnée la voie où notre conversation était engagée, il n'y avait pas apparence que je parvinsse à m'en rendre maîtresse et à la diriger sur le point qui m'intéressait.

Le volume était là cependant, entre nous deux, aussi près de lui que de moi; j'aurais donné beaucoup pour qu'il l'aperçût. Le moment d'après, je tremblais que son regard ne s'arrêtât sur sa reliure rouge qui me brûlait les yeux; et si, d'un geste, j'avais pu le faire disparaître, je n'y aurais pas manqué.

Quel enfantillage! Ce n'est que trop vrai; mais derrière, n'y a-t-il pas quelque chose de sérieux? Car, enfin, je ne puis le conserver toujours. Puisque je ne l'ai pas rendu le jour même où je l'ai découvert, puisque je l'ai conservé, force m'est bien, en le restituant, si ce n'est aujourd'hui, demain, ou à telle échéance qu'il me plaira, de justifier ce retard. Dirai-je que j'ignorais qu'il fût chez moi? En admettant que je sois capable de m'abaisser jusqu'à déguiser la vérité, qu'y gagnerai-je? Rien, et c'est ce qui me dépite. Ce serait puéril de me le dissimuler; s'il ne l'a pas vu ce soir, c'est qu'il n'a

pas voulu et alors... Je n'ose plonger plus avant dans mon raisonnement, ma tête se perd, j'ai comme un vertige

30 avril 187...

.. J'avais encore le droit de suivre son exemple, et de l'aller placer chez lui subrepticement, comme il l'a mis chez moi. Serait-ce digne ou même honnête? Je suis honteuse de l'importance que cette minuscule préoccupation a soudain prise dans ma vie, surtout au milieu de circonstances aussi graves. Je ne le comprends ni ne me l'explique. Eh quoi ! suis-je coupable? ai-je un seul reproche à m'adresser? Qui me retient donc? Pourquoi n'avouerai-je pas que j'ai relu *la Crise,* s'il me le demande?... J'irai lui reporter le volume, et je le lui remettrai en mains propres. J'ai eu envie de le faire, le jour où je l'ai trouvé ; si j'avais suivi cette inspiration, je serais aujourd'hui délivrée d'un grand souci ; ce qui tendrait à prouver que le premier mouvement était le bon.

Que cette sotte affaire ne me fasse pas oublier qu'un intérêt beaucoup plus sérieux est en jeu. Dès ce matin, j'ai envoyé un mot à

M. Frasnoy. Je ne me suis pas compromise, j'ai simplement dit qu'il pouvait revenir continuer le médaillon. Il n'a pas à se plaindre, nous n'avons pas prolongé son inquiétude. En moins de vingt-quatre heures, voilà un mariage conclu, ou à peu près. Ceci soit dit sous réserves expresses de la décision de Rachel. Mais, à ce sujet, j'ai peu d'appréhensions; mes yeux sont dessillés maintenant. Le souvenir des larmes qu'a coûtées à la pauvre enfant l'accident de saint Joseph, et de l'inspiration subite de se consacrer aux malades et aux blessés sur les champs de bataille, nous a suscités hier au soir, dans notre causerie à Jean et à moi, des réflexions qui paraissent concluantes.

Toutefois, M. Frasnoy n'a que notre autorisation tacite. C'est ce dont il a été averti, quand, sans perdre une minute, il est accouru me remercier. Nous entendons borner notre intervention à ne pas nous opposer à la réalisation de ses désirs, pourvu qu'il obtienne l'agrément de notre fille; mais il n'a aucun aide à attendre de nous pour cela. Rachel est libre, absolument libre. Notre impartialité nous imposait le devoir de le prévenir, par exemple, qu'il aurait un obstacle à surmonter. Nous l'avons loyalement averti qu'elle avait manifesté, il y a peu de jours, l'idée d'entrer en religion.

Il n'a pas été dupe de cette neutralité. En existe-t-il de sincère en pareil cas? Je ne le crois pas. Pourquoi, cependant, lui qui causait et qui riait de si bon cœur cet hiver avec Rachel, a-t-il peur tout à coup? Il tremblait, c'était assez visible pour qu'il s'épargnât de l'avouer, en entrant dans le salon où les séances ont lieu. J'ai pris place dans mon fauteuil, comme si je devais assister à la pose. Rachel, qui ne sait rien, était gaie, souriante. Au bout d'un petit quart d'heure, je me suis levée tout doucement, et je suis partie, afin de leur permettre de causer. Jean est à son tour, il y a une heure de cela. Peut-être serait-il à propos d'aller voir où ils en sont. J'ai essayé de tromper mon impatience et de calmer mon agitation en écrivant un peu; la vérité est que je suis tout émue. Tant pis, au risque de les déranger, je vais rejoindre ma fille... c'est mon devoir...

30 avril 187...

J'avais redouté que ma disparition tout à fait insolite n'éveillât l'attention de Rachel et ne troublât la chère petite. Il n'est pas d'usage, en effet, qu'une mère laisse ainsi sa fille seule avec

un jeune homme. A mon retour, il ne m'a pas semblé qu'elle eût remarqué cette absence; le temps sans doute ne lui a pas paru long. J'ai vu, au reste, que je ne les troublais en aucune façon. Rachel, qui parlait à ce moment, ne s'est pas même interrompue. Elle a continué le récit qu'elle avait commencé, savoir, celui de ces impressions sur la lecture d'*Ivanhoë,* à laquelle elle vient de se livrer avec mon autorisation. M. Frasnoy l'écoutait en silence. Il était si bien *empoigné*, comme dit Jean, que les yeux fixés sur elle, il la regardait sans bouger. Je laisse à penser si le médaillon avançait.

Voilà donc où ils en sont. Q'importe ce qu'ils disent, ils ne s'en occupent guère; mais ce dont ils ne perdent ni une note ni une parole, c'est l'adorable chanson qui se chante en eux-mêmes!

J'ai eu pitié d'eux. Le médaillon ne paraissant pas favorable à ce que M. Frasnoy avait à dire à Rachel, je les ai envoyés dans le parc, se mettre d'accord, si cela se peut. Il a été sensible à mon procédé; car, en partant, sa main a cherché la mienne. Et je me retrouve encore assise devant mon bureau, n'ayant rien découvert de mieux, pour abréger les heures, que d'écrire ce qui se passe.

J'en étais là, lorsque j'ai entendu frapper à

ma porte un coup solennel, plus solennelle encore était miss Wood, qui apparut dès que j'eus répondu : Entrez! L'excellente demoiselle était aussi scandalisée que sa dignité le comporte.

— Dois-je croire, dit-elle, que tout est renversé, et que le règlement auquel vous avez bien voulu donner votre approbation a cessé d'être en vigueur. Il porte que la leçon d'anglais aura lieu à trois heures; il en est cinq, et miss Rachel n'a pas encore paru. Je ne pense pas que ce soit le médaillon (miss Wood prononce *médéyonne* avec une expression de rancune impossible à rendre) qui soit cause de ce retard, car je viens d'apercevoir miss Rachel dans le parc, et il m'a semblé qu'elle n'était pas seule.

J'ai consolé et calmé miss Wood ; mais il a fallu commettre encore un mensonge, et l'assurer que son élève avait une migraine affreuse...

1er mai 187...

..... Une idée m'est venue hier après le départ de miss Wood ; et, de peur d'arriver à l'écarter comme mauvaise en discutant, je l'ai saisie au passage sans réfléchir. Profitant de ce que j'étais seule, puisque Rachel et M. Frasnoy se

promenaient toujours, j'ai pris le volume d'Octave Feuillet et je suis montée chez Jean, qui était dans son atelier.

Le sournois ne tournait pas. Debout en face de sa fenêtre fermée, il examinait attentivement, quoi? Ce ne pouvait être les rideaux, qui étaient baissés. Il se retourna au bruit de la porte, et accourut à moi le sourire aux lèvres. J'étais un peu intimidée, mais j'avais pris mon grand courage.

— Jean, lui dis-je, voici ton livre.

Il le prit et, sans prêter aucune attention à ce que je disais, m'attira près de la fenêtre.

— C'est le livre que tu avais oublié, tu sais...

— Chérie, me dit-il sans m'écouter davantage, viens et regarde.

Moi, je suis entêtée ; je tenais à ne pas paraître escamoter ma restitution, mais j'étais rouge, embarrassée. Je voulus reparler du volume. Pour me fermer la bouche, il m'embrassa.

— Encore une fois, regarde, répéta-t-il.

En même temps il souleva avec précaution un petit coin du rideau, et il me montra Rachel et M. Frasnoy qui marchaient côte à côte. Ils étaient dans une allée couverte et pouvaient se croire bien seuls. De fait, sans la position de la fenêtre de l'atelier de Jean, qui est à l'angle du pavillon et prend l'allée en enfilade, il eût été

impossible de les voir. Chacun d'eux, une marguerite à la main, enlevait les pétales un à un, et l'opération terminée ils recommençaient. La manière dont ils se souriaient l'un à l'autre, me prouva péremptoirement que la vocation de Rachel s'était modifiée.

— Depuis un quart d'heure je les admire, me dit Jean ravi; je ne connais pas de spectacle qui m'ait jamais causé autant d'émotion délicieuse et de plaisir. Ils s'aiment, chère femme! Espérons que la réalisation des radieuses promesses qu'ils échangent en ce moment ne leur fera pas plus défaut qu'à nous, quand leur amour touchera, comme le nôtre, à l'aube du soir! En conscience, continua-t-il, ses yeux dans mes yeux, je ne puis rien souhaiter de mieux à Frasnoy que d'avoir une femme qui ressemble à la mère de Rachel!

Moi, j'ai ajouté, et je le pense, qu'il ne m'est pas possible de souhaiter à Rachel autre chose, si ce n'est d'avoir un mari qui ressemble à son père!...

FIN





